

Les dragons d'Anglor

Lord, Jeffrey

VISIT...

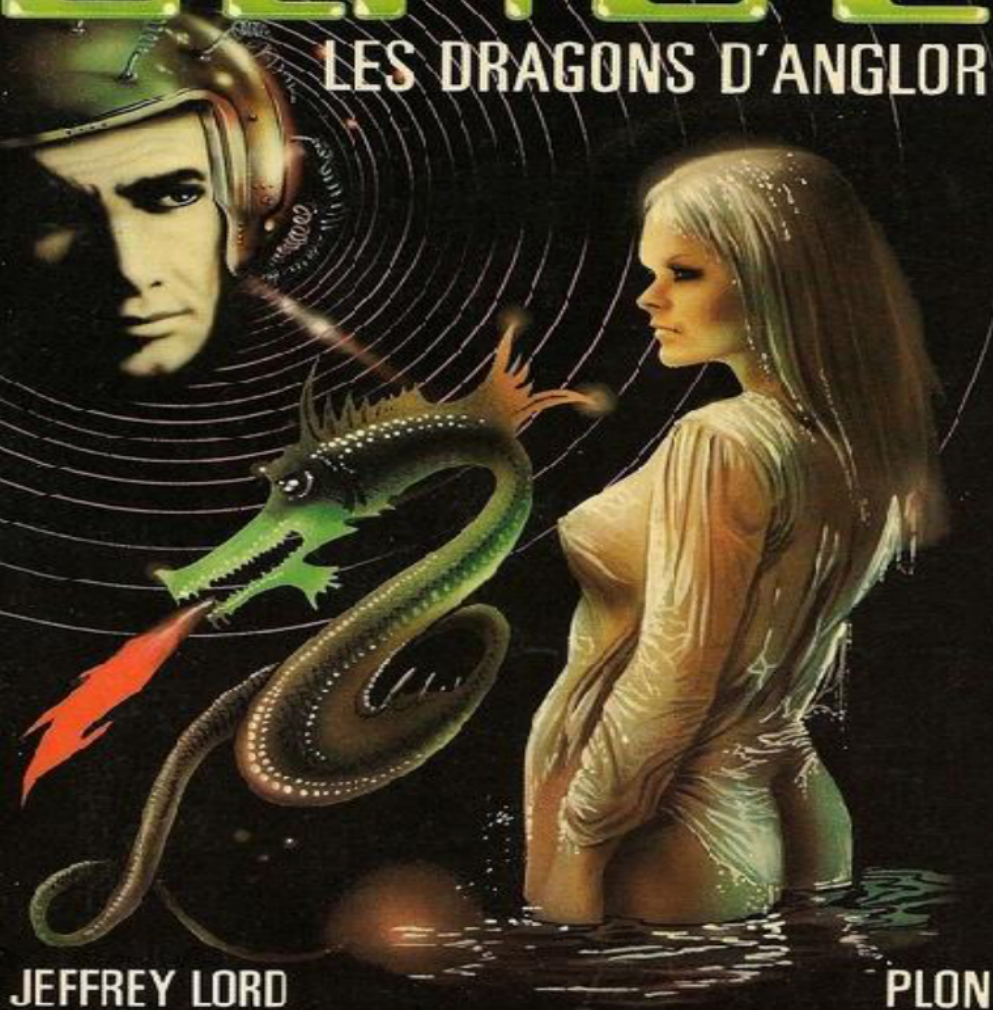
LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS 24

PRESENTE

BLADE

LES DRAGONS D'ANGLOR



JEFFREY LORD

PLON

JEFFREY LORD

BLADE

LES DRAGONS D'ANGLOIR

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original

THE DRAGONS OF ENGLOR

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

1977 by Lyle Kenyon Engel
© Librairie PLON/GECEP 1980
pour la traduction française.
I.S.B.N. 2-259-00688-4
ISSN : 0395 – 7780

(Édition originale : I.S.B.N. 0-523-40-018-1
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK)

CHAPITRE PREMIER

Deux hommes de haute taille suivaient un corridor souterrain, à soixante mètres sous la Tour de Londres. Leurs pas éveillaient des échos que se renvoyaient les murs de béton peint et le carrelage du sol.

Celui de droite n'était connu que sous le nom de J. L'observateur distrait pouvait le prendre pour quelque fonctionnaire supérieur, proche de la retraite après de longues années de fidèles services discrets. L'accent d'Oxford, le maintien droit, la coupe parfaite de son costume gris foncé renforçaient cette impression.

Celui de gauche s'appelait Richard Blade. Il avait toujours été plus difficile à classer que J et le serait toujours. Un homme sombre, pouvait-on dire, cheveux bruns, courte barbe noire, teint bronzé, presque basané. Un homme riche, costume sur mesures, chaussures cousues main, montre extra-plate. Un homme puissant, dont l'habit ne dissimulait pas un corps d'athlète, superbement musclé et en pleine forme. Si on lui avait demandé de donner son opinion sur Richard Blade, un observateur aurait probablement répondu : « Un riche sportif amateur et play-boy. »

L'observateur en question se serait spectaculairement trompé, tant sur J que sur Richard Blade.

J avait effectivement servi la couronne britannique, fidèlement et discrètement, pendant de longues années. Dans l'espionnage, il convient d'être fidèle et l'homme qui n'est pas discret ne vit pas très longtemps. J était un des grands maîtres-espions du siècle et chef de la branche des Services secrets MI6. Il avait également atteint âge où les hommes normaux songent à la retraite. Mais ceux qui font une carrière distinguée dans les armées de l'ombre sont rarement tout à fait normaux.

Richard Blade était effectivement un athlète et ne manquait pas du tout d'argent. Il avait été l'un des meilleurs et des plus redoutables agents du MI6, choisi par J lui-même alors qu'il sortait à peine d'Oxford. Mais c'était le contraire d'un amateur. Il était un professionnel brillant et redoutable dans un sport infiniment plus exigeant et dangereux que le polo, le tennis ou le steeple-chase.

Il était, de plus, unique au monde, le seul être humain capable de passer dans d'autres dimensions et d'en revenir sain et sauf. C'était à

cause de cette qualité unique que J et lui suivaient le corridor souterrain sous la Tour de Londres. Au bout de ce couloir, il y avait une suite de salles et, dans la dernière, un ordinateur géant. Ce monstre était la création de Lord Leighton, le plus brillant des esprits scientifiques et aussi le plus sale caractère d'Angleterre. Le cerveau de Richard Blade allait être relié à cet ordinateur de manière à ce qu'ils forment un circuit unique. Ensuite, Lord Leighton abaisserait une grosse manette rouge pour mettre en marche ce circuit et Richard Blade serait propulsé dans... un « ailleurs ».

Ils appelaient cet « ailleurs » la Dimension X. Quand le grand ordinateur aurait fini de manipuler le cerveau et les sens de Blade, ce dernier verrait et respirerait ailleurs, entendrait et ressentirait ailleurs, se déplacerait et se battrait ailleurs. On ne sait trop comment, il survivait toujours et revenait sain d'esprit, et plus ou moins de corps, pour raconter ses aventures et ses trouvailles dans l'inconnu. Il était le seul être au monde capable d'effectuer ce genre de voyage en dépit de tous les efforts pour en trouver d'autres comme lui.

Le Projet Dimension X n'était pas simplement destiné à fournir à Richard Blade une succession d'aventures plus incroyables les unes que les autres. Là-bas, dans la Dimension X, existaient des ressources inépuisables de mille choses dont la Grande-Bretagne avait désespérément besoin : territoires, métaux, savoir. Blade y était allé vingt-trois fois, mais il n'avait jamais pu rapporter que de vagues échantillons des richesses de la Dimension X. En dépit de tout l'argent, de tout le travail, de toute la pensée et de toutes les bonnes intentions qui y présidaient, le Projet Dimension X ne semblait toujours pas permettre à Blade de vivre autre chose que des aventures exotiques.

Il y avait là un problème qui allait devenir rapidement insoluble si cet état de choses ne changeait pas. C'était cela qui inquiétait Blade et J, alors qu'ils suivaient le corridor.

— Ce qu'il faut, dit J, c'est que vous rapportiez quelque chose d'extraordinaire de la Dimension X, sinon le Premier ministre va finir par nous couper les crédits. Il pourrait s'agir d'une découverte scientifique d'une valeur si évidente que le député le plus imbécile et obscur ne saurait la contester. Nous nous ferions simplement passer pour un « centre secret de recherches » et nous obtiendrions aisément les quatre millions de livres que réclame Lord L, en demandant poliment si l'on veut que nous découvriions d'autres merveilles du même genre.

Blade rit.

— Oui. Dans ces circonstances, nous pourrions nous retrouver avec plus d'argent que nous, ne serions capables d'en dépenser.

J toisa le jeune homme avec une feinte sévérité :

— Richard, cela prouve que vous connaissez bien mal l'administration. Une telle somme n'existe pas pour le moment, et je doute que nous vivions assez vieux pour voir ce miracle s'accomplir.

— Sans doute, reconnut Blade. Mais vous parliez d'autre chose qui pourrait être rapporté pour aider le Projet à sortir du trou.

— Un nouveau produit ou procédé, quelque chose que nous pourrions vendre à l'industrie privée pour au moins... enfin, ce que le marché supporterait. J'aimerais avoir un peu plus d'optimisme là-dessus.

Blade hocha la tête. Il avait rapporté pas mal de produits et de procédés en avance de plusieurs décennies, ou même de plusieurs siècles, sur ce que l'on connaissait dans la Dimension Normale. Malheureusement, personne n'avait été capable de les reproduire utilement. Les savants s'acharnaient encore à essayer d'imiter la teksine, ou l'échantillon de ce superplastique qu'il avait trouvé lors de son premier voyage à Tharn, il y avait bien longtemps.

Ils arrivèrent à l'entrée de la salle de l'ordinateur. La porte coulisssa devant eux. Ils traversèrent la suite familière de vastes pièces bourrées d'équipements électroniques du sol au plafond, de matériel annexe et de techniciens. À la porte, ils attendirent que les sentinelles électroniques les examinent et leur ouvrent, pour y entrer.

La voix de Lord Leighton leur parvint de très haut.

— Vous pouvez vous préparer, Richard. Tout est paré. J'effectue simplement une inspection de routine.

Un bruit métallique empêcha Blade de répondre. Le savant se remettait au travail et, dans ces moments-là, il s'abstenait de parler.

Blade le comprenait assez. En fait, il était surprenant que Lord L se fût donné la peine d'ouvrir la bouche. Le savant avait plus de quatre-vingts ans, un dos bossu et des jambes déformées par la poliomyélite. Et pourtant il était là-haut, grimpant comme un singe à des échafaudages, s'imposant une fatigue et une tension douloureuse pour faire une inspection que n'importe quel jeune technicien aurait pu effectuer sans peine. Lord L considérait que tout travail, s'il ne l'avait pas fait lui-même ou au moins vérifié personnellement, ne serait effectué qu'à moitié.

Blade suivit son chemin habituel autour de la masse grise des pupitres de l'ordinateur, vers le vestiaire taillé à même le roc, dans le fond de la salle. Il aurait pu parcourir ce chemin connu, les yeux bandés, sans hésiter ni se tromper.

Il se déshabilla entièrement et s'enduisit tout le corps d'une pommade noire et grasse. La sensation sur la peau était désagréable et l'odeur insupportable. Mais, en principe, elle devait le protéger des

brûlures des électrodes au moment où le courant électrique le traverserait pour la transition.

Il décrocha un pagne d'une patère et le noua autour de ses reins. Il en portait toujours un, bien qu'aucun ne soit jamais passé avec lui dans la dimension X. Une fois il avait porté une chevalière en or, une autre fois son vieux couteau de commando. Tous deux avaient fait l'aller-retour avec lui, et tous deux étaient maintenant examinés et analysés pour savoir quelles étaient leurs vertus particulières.

Blade sortit du vestiaire et se dirigea vers la cabine de verre au centre même de la salle. À l'intérieur, il s'assit dans le fauteuil métallique. Le caoutchouc du siège et du dossier lui parut froid. Il s'efforça de se détendre de son mieux. Il y parvenait toujours, mais sans pouvoir complètement chasser de son esprit ce qui pourrait l'attendre dans la Dimension X.

Pendant ce temps, Lord L tournait autour du fauteuil, tirait de diverses parties de l'ordinateur une multitude de fils multicolores. Chaque fil se terminait par une électrode scintillante en forme de tête de cobra. Le savant les fixa toutes sur la peau nue de Blade. Puis il recula, examina son travail avec un sourire satisfait et traversa la salle, vers le pupitre principal.

Tout le panneau était maintenant illuminé comme un arbre de Noël psychédélique. Le programme de l'ordinateur dévidait la séquence principale, approchant du moment où il serait prêt à propulser Blade pour son prochain voyage.

La main de Lord Leighton se posa sur la manette rouge et l'abaissa posément jusqu'au bas de sa fente.

Blade vit le sol sous la cabine plonger et disparaître dans un néant obscur. La cabine et lui-même à l'intérieur parurent rester suspendus au-dessus du vide, avec la salle, les pupitres, Leighton et J encore visibles tout autour.

Puis les ténèbres commencèrent à se teinter de rouge et à s'emplir de volutes de vapeur noire, qui tournoyaient autour de Blade sans le brûler, l'étouffer, ni même le frôler. Il avait l'impression que la fumée le traversait, car soudain il était aussi intangible qu'elle.

Sous le rouge, un jaune incandescent se mit à briller, s'élevant dans la fumée, projetant une lumière aveuglante sur l'ordinateur et les hommes.

Ils semblèrent se dissoudre dans cet éclat, comme s'ils avaient été jetés dans de l'acide en fusion.

La lumière devint plus éblouissante, et Blade s'aperçut qu'autour du fauteuil la cabine avait disparu, puis ce fut au tour du fauteuil. Il était seul, assis sur du néant au milieu d'un brasier jaune qui ne le

brûlait pas.

Il était encore seul quand le feu jaune se ternit lentement, devint noir, et puis les ténèbres l'absorbèrent et il ne vit ni ne sentit plus rien.

CHAPITRE II

Richard Blade se réveilla lentement avec l'effroyable migraine habituelle. Le soleil brillait, il le sentait sur sa peau. Alors il resta tranquillement couché sur le dos, les yeux fermés, pour attendre que son mal de tête se dissipe et que ses autres sens lui brossent un tableau du monde qui l'entourait.

Il y avait le soleil. Il y avait une petite brise, tiède mais avec un fond de fraîcheur humide. Elle ressemblait tout à fait à la brise d'un printemps anglais. Il y avait des buissons et des arbres autour de lui, leurs feuilles frissonnant au vent léger. Des fleurs s'épanouissaient, et Blade sentait leur parfum. Il reconnut celui des roses et de cinq ou six autres espèces, singulièrement familières. Sous son dos, piquant un peu sa peau nue, il y avait une herbe drue, courte, encore humide de rosée, qui lui parut aussi bien tondue que la pelouse d'un parc anglais.

Il entendait un faible bourdonnement d'insectes, des oiseaux qui pépiaient et, au loin, un chien qui aboyait. Plus loin encore, il percevait une sorte de murmure ou de marmonnement étouffé. Si Blade avait été en Angleterre, il aurait reconnu le bruit de la circulation dense sur une route importante à quelques kilomètres.

La migraine se dissipait. Blade se redressa, abrita ses yeux pour ne pas être aveuglé par le soleil et les ouvrit.

Il se trouvait entre deux rangées de buissons sous des arbres dont les branches formaient une voûte au-dessus de lui. À travers le feuillage, il distinguait de petits nuages blancs dans un ciel d'un bleu profond légèrement brumeux. Un oiseau était perché sur une branche tout près de lui. Il avait la taille et la forme d'un rouge-gorge anglais, à cela près que la gorge était vraiment cramoisie, au lieu de rouge orangé. L'oiseau s'envola. Blade remarqua qu'il avait le bout des ailes blanchâtres.

L'herbe était réellement une pelouse, et récemment tondue. Il ramassa une poignée de brins coupés et les laissa glisser entre ses doigts et voler au vent. Sous les buissons, les mauvaises herbes avaient été arrachées récemment aussi. De toute évidence, il se trouvait dans un parc bien entretenu.

Cela suggérait une assez respectable civilisation. Blade en fut heureux. Il pouvait survivre n'importe où, parmi n'importe quelle peuplade. Cela lui était déjà arrivé et lui arriverait certainement

encore, du moins jusqu'à ce que la chance l'abandonne ou que l'on trouve quelqu'un pour le remplacer. Mais il se sentait tout de même plus à l'aise avec des gens qui prenaient des bains, qui écrivaient et lisaient des livres et n'avaient pas pour principe de tuer les étrangers à première vue.

Blade se leva et se mit en marche sur la pelouse entre les buissons, en pensant qu'il devait sortir de ce parc ou de cette propriété et se trouver des vêtements. Ensuite, il pourrait se permettre d'explorer et de rencontrer des gens. Les Dimensions civilisées présentaient au moins un inconvénient : leurs autorités considéraient généralement d'un assez mauvais œil les personnes se promenant dans la tenue qui était celle de Blade en ce moment, c'est-à-dire celle d'Adam.

Il arriva finalement devant une grille. Elle était toute simple, en fer forgé peint en noir, et s'étendait dans les deux directions. Il en avait vu des centaines semblables, entourant des parcs dans la Dimension Normale. Rien de surprenant ni d'anormal, là.

Au-delà de la grille, il y avait une allée de gravier blanc parfaitement ratissée, qui s'étendait aussi dans les deux directions à l'infini. La vue de Blade portait loin et il ne pouvait voir du parc que des arbres, des massifs fleuris, des pelouses bien tondues. Très loin, il croyait distinguer des taches de couleur mouvantes et entendre un murmure de circulation intense.

De l'autre côté de l'allée, il y avait un objet aussi familier que tout le reste. Si familier, même, que Blade commença à s'inquiéter vaguement. C'était une fontaine d'eau potable en porcelaine blanche avec des robinets de cuivre, montée sur un socle de ciment. C'était typiquement et absolument XX^e siècle britannique, sauf qu'il n'était pas dans le XX^e siècle britannique.

À moins que... ? Une pensée se formait lentement dans l'esprit de Blade. Elle n'était pas vague du tout, et encore plus inquiétante que la fontaine.

Était-il encore dans la Dimension Normale, et même en Angleterre ? Est-ce que l'ordinateur avait fini par rater son coup, en le déplaçant simplement de quelques kilomètres dans l'espace et de quelques mois dans le temps ? Se trouvait-il dans un parc de la banlieue de Londres, et ce bruit de circulation n'était-il justement pas autre chose ?

Il était encore trop tôt pour s'en tenir à cette explication. Il y avait ce rouge-gorge qui n'en était pas tout à fait un, ces troènes qu'il avait vus et dont les baies étaient bleuâtres. Et puis, il n'y avait pas de trafic aérien, pas de jets, pas d'avions légers ni d'hélicoptères.

C'était vrai, mais d'un autre côté Blade devait reconnaître qu'il ne

savait pas grand-chose sur les oiseaux et la botanique. Le rouge-gorge et le troène pouvaient être des espèces parfaitement courantes qu'il n'avait simplement jamais vues. Quant au trafic aérien... eh bien, il y avait certainement des parcs dans la banlieue de Londres assez éloignés d'un aéroport. C'était encore plus vrai de certaines villes du Sud de l'Angleterre.

Dans l'ensemble, Blade espérait un peu qu'il n'était pas en Angleterre. Les autorités y réprouvaient fermement les gens se promenant tout nus dans les parcs publics. À moins d'avoir beaucoup de chance et de trouver rapidement des vêtements, il allait être arrêté tôt ou tard. Il aurait des explications à fournir, il lui faudrait s'identifier, le tout de préférence sans compromettre J, ni personne touchant de près ou de loin au Projet. Cent mille choses pouvaient tourner mal et mettre en danger la sécurité du Projet Dimension X.

Il n'y avait pas de pointes au sommet de la grille. Blade posa les deux mains sur la traverse du haut et s'apprêta à se hisser. Il voulait examiner cette fontaine et, si elle était aussi authentique qu'elle en avait l'air, y boire. Ensuite, il lui faudrait se dépêcher. Le parc semblait désert, ce devait être un jour de semaine. Mais fatalement, quelqu'un finirait par passer.

Blade venait de s'accrocher fermement quand il entendit dans le ciel un bruit familier, qui devenait rapidement plus assourdissant. Il releva la tête et vit un gros quadrimoteur de transport passer à faible altitude. Il put bien le regarder quand il le survola à trois cents mètres à peine. Longtemps après que l'appareil fut passé, il se cassait encore la tête pour comprendre ce qu'il venait de voir.

Impossible de s'y méprendre. L'avion était un Hercules Lockheed C-130 de la Royal Air Force à quatre turbopropulseurs. Absolument identique à ceux que Blade avait vus sur des bases de la RAF et desquels il avait même sauté quelquefois en parachute. Identique du nez à la queue, jusqu'à la forme de la cocarde des ailes, le motif de camouflage, les caractères de l'immatriculation. S'il était passé plus bas, il était sûr qu'il aurait pu reconnaître l'insigne de l'escadrille à l'avant.

Il était encore en Angleterre. Il était difficile maintenant de penser le contraire. Plus que difficile, carrément impossible. Comment imaginer une Dimension X où voleraient des avions identiques à ceux de la DN ?

Non, il était encore en Angleterre. L'ordinateur avait raté son coup, tout simplement. Blade soupira. Il allait avoir une foule de problèmes, à moins d'échapper par miracle à l'arrestation et de se procurer des vêtements, de l'argent et un téléphone. S'il avait cette chance, un coup de fil rapide au numéro secret du Projet alerterait J.

Blade et son chef pourraient alors dîner le soir même au club de J. Ça battrait certainement tous les records de voyage rapide par l'ordinateur !

Blade avait à la fois envie de rire et de jurer. La situation était grotesque. Il ne courait aucun risque d'être pris pour un dieu ou sacrifié à une idole, il ne courait aucun danger à part celui d'attraper un rhume ou d'être arrêté pour attentat à la pudeur.

L'instant suivant, Blade se rendit compte qu'il n'aurait pas dû rester là. Il entendait des pas sur l'allée, à sa gauche. Il recula vivement de la grille en cherchant où se cacher.

Avant qu'il trouve un abri, deux personnes apparurent, un homme et une femme. L'homme était grand et solidement charpenté, le maintien droit et l'air autoritaire, le teint rubicond, les cheveux et la grosse moustache gris acier. Il portait un battle-dress de l'armée britannique et un béret noir. Blade ne put distinguer l'écusson du régiment ni son grade. Le battle-dress suggérait un sous-officier de carrière ; les officiers supérieurs britanniques se promenaient rarement en uniforme. Pourtant, l'âge et l'allure de cet homme évoquaient l'officier. La femme avait l'air de la parfaite épouse de militaire. À peine plus petite que lui, elle avait de grandes mains et une longue figure chevaline. Elle portait un chemisier à manches longues et une jupe de tweed gris à mi-mollet, ainsi qu'un cardigan sur le bras.

Alors qu'elle passait, elle déplia le cardigan pour le jeter sur ses épaules. Son mouvement la fit tourner vers Blade, qui aurait donné n'importe quoi pour devenir invisible.

Elle ouvrit de grands yeux et une large bouche. Blade crut qu'elle allait s'évanouir ou hurler, mais elle se tourna vers son mari et lui annonça flegmatiquement, en montrant du doigt :

— Michael, il y un ivrogne dans les buissons.

L'homme pivota. Il ouvrit de grands yeux à son tour, puis sa main descendit vers son ceinturon. Blade remarqua alors qu'il portait un pistolet. La main forte agit avec une rapidité surprenante et remonta en braquant un automatique tout ce qu'il y a de menaçant.

— Que diable ! s'exclama-t-il en parfait anglais à l'accent cultivé. Halte !

Blade prit ses jambes à son cou. Un second « Halte ! » retentit derrière lui alors qu'il courait dans la direction d'où il était venu, en cherchant fébrilement une brèche dans la haie pour échapper à la vue de l'officier. Plus question d'essayer de trouver une cachette. La poursuite allait bientôt s'organiser, et sa seule chance d'éviter la capture était d'aller le plus loin possible le plus vite possible.

Blade galopait. Il s'attendait à tout instant à entendre une

détonation et une balle siffler à ses oreilles ou à la sentir dans son dos.

Un petit espace apparut dans les buissons à sa droite. Il s'y engouffra sans ralentir et continua de l'autre côté sur sa lancée. Il entendait encore l'officier haleter et siffler. Il força l'allure jusqu'à ce qu'il n'entende presque plus les coups de sifflet. Puis il marcha plus posément, vers l'ouest en s'orientant sur le soleil. À présent, il avançait prudemment, d'un couvert à un autre, avec toute l'adresse d'une longue expérience.

Il avait maintenant le temps de réfléchir un peu à sa brève rencontre avec le militaire. Elle avait eu quelque chose de troublant et de nettement anormal. Un officier ou un sous-officier de l'armée britannique pourrait, à la rigueur, porter un battle-dress en dehors du service mais jamais un pistolet d'ordonnance en se promenant avec sa femme dans un parc public. Jamais.

Jamais, à moins que le pays soit en guerre.

Blade fronça les sourcils. Il se demanda s'il avait pu être projeté de quelques années dans l'avenir, à une époque où la Grande-Bretagne était de nouveau en guerre. Peut-être, mais peu probable. Une guerre assez importante pour que les officiers se promènent armés aurait certainement provoqué d'autres changements, qu'il aurait déjà remarqués. Il se rappelait les livres qu'il avait lus sur la Seconde Guerre mondiale, les photos qu'il avait vues. Dans un parc comme celui-ci, les grilles auraient été arrachées et fondues pour le métal, il y aurait des affiches un peu partout, peut-être même un ou deux canons anti-aériens, tapis dans les massifs.

C'était improbable mais pas impossible. Après tout ce qu'il avait vu et vécu dans la Dimension X, « impossible » était un mot qui avait disparu du vocabulaire de Richard Blade.

S'il avait voyagé dans l'avenir, ne serait-ce que de quelques années, il était d'autant plus indispensable d'éviter l'arrestation tant qu'il n'en saurait pas un peu plus long. Dans une Angleterre en guerre, où, pour quoi et contre qui que ce soit, les autorités seraient d'autant plus promptes à considérer d'un œil soupçonneux tout individu non identifié ni identifiable gambadant nu dans un parc public. Il lui faudrait des semaines et non des jours avant d'arriver à téléphoner à quelqu'un qui se porterait garant de lui.

Et puis y aurait-il quelqu'un ? J et Lord L étaient vieux tous les deux, ils pouvaient être morts depuis le temps. Alors quoi ? Il devait y avoir encore, dans les services de renseignements, des gens qui se souviendraient de lui mais il n'y aurait personne habilitée au secret du Projet, si ledit Projet existait encore. Il ne serait donc pas très commode, c'est le moins qu'on puisse dire, d'expliquer comment il était arrivé là.

Et ce n'était pas le pire. Une foule de paradoxes pouvaient surgir dans un voyage dans le temps, par exemple la rencontre avec un autre Richard Blade travaillant utilement pour les Services secrets, ici et maintenant. Dans ce cas, Blade préférait ne pas penser à ce qui risquerait d'arriver. Devant deux Richard Blade, les autorités pourraient fort bien décider d'enfermer le Blade supplémentaire et de jeter la clef, si elles ne le faisaient pas discrètement disparaître une nuit.

Blade comprit soudain qu'il était bien plus en danger qu'il ne l'avait pensé. Il n'allait pas mourir de la peste ni être sacrifié à des dieux locaux.

Mais il risquait bien plus que d'habitude de ne jamais revenir à son point de départ. Si l'ordinateur l'avait propulsé en avant dans le temps, dans une Angleterre en guerre, cela pourrait bien être la dernière propulsion qu'il faisait avec lui.

Le bruit qui ressemblait à une circulation intense, et qui l'était probablement, se précisait à mesure qu'il avançait. Au bout d'un moment, il aperçut une grande route entre les arbres où passaient beaucoup de voitures. Il ne pouvait encore distinguer le type des véhicules mais il lui semblait y avoir surtout des camions. Certains étaient peints en vert olive, la couleur militaire.

Blade changea de direction. Il préférait, si possible, sortir du parc dans un quartier tranquille et pas sur une route animée avec une foule de gens probablement armés et en alerte.

Deux autres appareils survolèrent le parc. Le premier était un chasseur à réaction qui passa trop rapidement pour que Blade l'identifie. Le second était un petit hélicoptère, volant à basse altitude, et Blade se demanda avec inquiétude s'il le cherchait. Puis l'hélicoptère passa, et Blade pressa le pas.

Soudain, il perçut des voix de l'autre côté d'une grosse haie. Il se jeta à plat ventre, l'oreille tendue. Il entendit des pas, le tintement métallique d'équipements militaires, puis de nouvelles voix. L'une d'elles parlait avec un fort accent des faubourgs de Londres.

— L'a dû filer par ici, sans ça Blooeey lui aurait mis la main dessus.

— J'en sais rien, dit l'autre soldat, mais s'il se balade à poil, il doit être dingue en plein. Et je me fous de ce que dit le sergent.

Blade resta immobile jusqu'à ce que les pas et les voix s'éloignent et encore un peu plus longtemps. La poursuite était entamée. Et l'armée semblait y prendre part. Ça n'avait pas de sens, à moins qu'il se trouve près d'une installation militaire, ce qui ne paraissait guère plausible.

Quoi qu'il en soit, il devait revenir sur ses pas, du moins pour le

moment. Devant lui, les arbres et les fourrés étaient trop épais pour qu'il y passe rapidement et sans bruit. Il se releva et rebroussa chemin, en marchant encore plus silencieusement qu'avant.

Au bout d'une centaine de mètres, il changea encore de direction ; il ne tarda pas à arriver à une pente douce, couverte de buissons qui lui permirent de rester à couvert jusqu'en bas où il se trouva soudain au bord d'un ruisseau. Le ruisseau coulait dans une ravine aux parois abruptes de plus de deux mètres. À une quinzaine de mètres en amont, un étroit pont de bois peint en blanc enjambait le ravin.

La traversée du ruisseau était un coup de dés, de quelque façon que Blade s'y prenne. Mais il n'avait pas le choix et certainement pas de temps à perdre. Il examina avec soin tous les arbres, les buissons et les espaces découverts autour de lui. Puis il quitta l'abri du dernier fourré et glissa le long de la paroi du ravin.

Il atterrit avec un léger plouf dans de l'eau froide et boueuse qui lui arrivait à peine au-dessus des chevilles. En deux enjambées, il traversa le ruisseau et chercha des points d'appui sur la paroi opposée. Un seul, et il serait sur la berge et de nouveau à couvert.

Blade tendait la main vers une racine à l'aspect solide quand quelqu'un cria :

— Bougez pas ! Halte, au nom de la loi !

Un grand gaillard en uniforme de la police londonienne était debout sur le pont et regardait Blade d'un air furieux. Il braquait aussi une mitraillette qui n'avait rien de rassurant. C'était une arme singulièrement incongrue pour un bobby de Londres, normalement armé de rien de plus redoutable qu'une matraque et ses poings.

Blade jeta un coup d'œil de haut en bas du ravin. Il n'y avait pas le moindre abri qu'il puisse atteindre avant que le bobby lui colle une demi-douzaine de balles dans le corps. Alors il s'éloigna de la berge et se planta au milieu du ruisseau, face au bobby, en levant prudemment les mains au-dessus de sa tête.

Fin de la poursuite. Elle aurait été finie même s'il avait eu une arme pour descendre le bobby. La sécurité dans cette Angleterre en guerre devait être sévère si les bobbies eux-mêmes étaient armés de mitraillettes. Dans ce cas, résister à une arrestation serait fatal.

— C'est beaucoup mieux, dit le policier avec un bon sourire. Maintenant avancez, *trrrrès* lentement, et puis restez là où je vous dirai.

Blade marcha vers le pont, la vase du ruisseau aspirant ses pieds chaque fois qu'il les posait et y collant dès qu'il les relevait. Il avait l'impression de pédaler dans du porridge poisseux.

Blade était à dix pas quand le bobby leva une main. Il remarqua qu'il portait des gants fauves avec une espèce d'écusson rouge sur le

dos de la main. Un changement d'uniforme de temps de guerre, pensa-t-il.

— Là, c'est bien.

Le flic prit le sifflet accroché à son cou, le mit dans sa bouche et souffla longuement. La mitraillette restait braquée sur Blade, sans bouger.

Maintenant qu'il était plus près, il reconnaissait l'arme. C'était une Uzi israélienne. Une arme curieuse entre les mains d'un bobby londonien mais, dans ces circonstances, ni étonnante ni sinistre. L'Uzi était ce qu'on faisait de mieux dans le genre. Quand la guerre avait éclaté, quelqu'un au ministère de la Défense avait dû s'arranger pour obtenir une licence afin de les fabriquer en Grande-Bretagne. Ce n'était qu'un détail de plus dans cette époque déroutante où se trouvait Blade. Il allait y avoir une énorme masse de pareils détails à absorber avant qu'il comprenne quelque chose à la situation, si jamais il y arrivait.

Le bobby cessa de s'époumoner dans son sifflet.

— Je ne sais pas ce que vous fichez là à cavalier comme ça tout nu ? Nous sommes en Anglor, pas dans un pays noir des tropiques. Nous avons des lois et, dans un moment comme celui-ci...

Pendant un instant, le bobby parut trop scandalisé par la conduite de Blade pour trouver ses mots, mais le moment ne dura pas longtemps, contrairement à son sermon.

En l'écoutant, Blade se demanda si l'homme avait un défaut de prononciation. Chaque fois qu'il citait le pays, il avait l'air de dire « Anglor ». Quelque chose était défectueux, la langue du policier ou les oreilles de Blade.

Avant que le Bobby ne soit au bout de sa harangue, des renforts arrivèrent en la personne de deux soldats. Ils étaient tous deux en battle-dress et également armés d'Uzis. Sur leurs talons apparut le militaire que Blade avait déjà vu, son pistolet toujours au poing. Sa figure était encore plus cramoisie.

— C'est l'homme en question, mon colonel ? demanda le bobby.

L'homme toisa Blade. Le regard était froid et hostile. Enfin il hocha la tête et rengaina son arme.

— Je suis le lieutenant-colonel Michael Morris, Infanterie Légère du Duc de Pembroke. Qui êtes-vous ?

— Richard Blade.

— Ma foi, Mr. Blade, je ne sais pas ce qui vous prend de courir dans les parcs, euh... dans cette tenue. Mais je suis tout à fait sûr qu'un magistrat sera intéressé de le découvrir dès que possible.

Ce n'était pas une surprise. Blade se demanda si la prochaine question du colonel Morris serait pour savoir où il avait laissé ses vêtements. Il espéra qu'il ne la poserait pas, car Blade aurait été bien empêché d'y répondre. Tout au moins sans provoquer une multitude d'autres questions et risquer de compromettre sérieusement le secret du Projet DX. Blade était résolu à garder ce secret, même en face de compatriotes et au prix de sa propre vie. Il ne céderait sur ce point que s'il se trouvait face à face avec J ou Lord Leighton, en chair et en os et bien vivants.

Apparemment, le colonel Morris ne se souciait pas des vêtements de Blade. Il fit simplement signe à l'un des soldats qui jeta un poncho plié au nudiste. Blade le déplia, le glissa sur sa tête et escalada la berge du ravin. Morris répondit aux saluts des deux soldats et du bobby et s'éloigna d'un pas rapide. Le flic conduisit Blade dans la direction opposée et les deux soldats leur emboîtèrent le pas. Le bobby avait remis son arme à la bretelle, mais Blade remarqua que les deux autres gardaient leurs Uzis braquées.

La petite procession traversa le parc, par le chemin que Blade avait parcouru, et ne tarda pas à arriver au bord de la grande route. Blade, sa curiosité éveillée, observait tout avec bien plus d'attention. Qu'était-il arrivé à son pays depuis son relais avec l'ordinateur, le passage du temps et les tensions de cette nouvelle guerre ? Qui était l'ennemi ? Qui gagnait ? Il était très impatient d'avoir des réponses à ces questions et à cent autres.

La route s'étendait à droite et à gauche, bordée d'un côté par le parc et de l'autre par des villas de banlieue banales et des petits magasins. Blade regarda les enseignes des magasins, sans rien trouver de très insolite, bien qu'il ne reconnût pas certaines des marques affichées. Il semblait y avoir plus de réclames pour des vins et moins pour la bière. Mais s'il y avait une guerre et si la France était une alliée, pourquoi pas ? Rien d'étonnant là, mais il espérait tout de même qu'on pouvait encore trouver de la Stout Mackeson. C'était depuis toujours sa bière préférée.

Un car de police était arrêté sur le bas-côté, bleu foncé, avec, sur la portière, un grand écusson et des lettres blanches qu'il ne reconnaissait pas. Les deux soldats partirent sur la gauche. Blade les suivit des yeux et vit quatre grands camions militaires de transports de chars qui attendaient. Les six véhicules avaient des mitrailleuses sur le toit de la cabine, avec des servants en béret noir. D'autres soldats sortaient du parc pour monter dans les camions.

Sur la plate-forme de chaque véhicule, il y avait deux petits chars d'assaut. Comme les Uzis, ils étaient d'un type facilement identifiable : des Scorpions, les chars de reconnaissance légers que l'armée

britannique possédait depuis quelques années. Certaines des antennes et d'autres caractéristiques extérieures étaient différentes, mais la silhouette demeurerait inchangée. Blade se sentit vaguement soulagé. Il ne pouvait pas avoir été projeté très loin dans l'avenir si la RAF avait encore des C-130 et l'armée des Scorpions.

La circulation était dense. Blade vit passer dans chaque sens une diversité tout à fait normale de voitures, de camions et de cars, avec de temps en temps une moto ou un scooter. Son regard fut attiré par un gros camion vert qui s'arrêta le long du trottoir près d'un kiosque à journaux. Plusieurs paquets de journaux en furent jetés et le camion reparti. Un autre policier sauta du car de police, traversa rapidement la rue entre les voitures et acheta une brassée de journaux au kiosque.

Le bobby de Blade le prit fermement par le bras pour le conduire vers le car. Comme ils approchaient, l'autre posa les journaux sur le capot et en déplia un. Blade regarda le quotidien et eut soudain l'impression que tous ses organes, de la gorge à l'aîne, se changeaient en glace.

Le journal avait exactement la forme et les caractères du *Times* de Londres. Mais il s'appelait *l'Impérial Times*. Sous le titre, il y avait une devise : « Pour l'empereur, pour l'Anglor ». Son prix était de : « Un shilling impérial ».

C'était déjà assez ahurissant, mais ce n'était pas le pire. La manchette annonçait, en énormes caractères gras :

**ULTIMATUM DE LA RUSSLANDE. LES FLAMMES ROUGES
EXIGENT L'ÉVACUATION DU NORDSBERG.
LES HOSTILITÉS SONT MAINTENANT INÉVITABLES, DIT LE
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.**

Le pire de tout, c'était la date. Celle du jour où Blade s'était assis dans la cabine de l'ordinateur.

Le jour, le mois l'année étaient exactement les mêmes.

Blade secoua la tête. Ses yeux lui racontaient plus de mensonges qu'il ne pouvait en imaginer, ou alors il n'était pas dans l'avenir.

Pourtant, ce n'était pas non plus l'Angleterre de la Dimension Normale. C'était un pays – un Empire – appelé Anglor, menacé d'une guerre par des gens appelés Flammes Rouges qui gouvernaient un pays appelé la Russie.

Où et à quelle époque était-il ?

CHAPITRE III

Ce fut pour Blade un long moment douloureux. Il se sentait absolument seul, plus seul et plus isolé qu'il ne l'avait jamais été en passant de la Dimension N à la DX. Jamais de sa vie ses idées n'avaient été si confuses, jamais il n'avait été aussi désorienté ni aussi près de connaître la peur panique.

Le moment prit fin quand l'esprit remarquablement discipliné de Blade reprit le dessus. Il pouvait de nouveau se poser quelques questions précises et, cette fois, y trouver des semblants de réponses.

Où était-il ? Indiscutablement, en dépit de toutes les apparences, dans la Dimension X. L'ordinateur avait aussi bien ou mal travaillé qu'à son habitude.

Cependant, c'était une Dimension qui ne ressemblait à aucune de celles qu'il avait visitées. Elle était tellement semblable à la Dimension Normale qu'il était facile de les prendre l'une pour l'autre. Ce devait être vraiment la porte à côté, pour ainsi dire. Blade était donc là, dans cette Dimension différente qui ressemblait tant à la normale. « Ressemblait » était probablement le mot clef de cette phrase. Les gens de cette Dimension portaient des mitraillettes, pilotaient des avions, conduisaient des chars d'assaut, des camions et des voitures. Ils portaient les mêmes uniformes, buvaient les mêmes boissons et faisaient fort probablement l'amour de la même façon. Tout y était familier.

D'une familiarité trompeuse. Là résidait le véritable danger pour Blade : oublier qu'il était dans la Dimension X alors que tout lui hurlait le contraire. L'oubli de ce menu détail pourrait aboutir à des erreurs fort embarrassantes.

Ou pis qu'embarrassantes. C'était un nouveau problème présenté par cette Dimension, un problème auquel Blade s'était rarement heurté. Il se trouvait dans une société civilisée, avancée, organisée, qui était aussi au bord de la guerre.

Blade n'avait rien d'un romantique utopique croyant aux vertus des sociétés primitives. Il avait pleinement conscience des avantages des antibiotiques, des avions à réaction, des douches chaudes et des armes à feu. D'un autre côté, il avait douloureusement conscience qu'il serait beaucoup plus difficile d'échapper à la captivité et aux mains de ravisseurs civilisés, si jamais l'évasion devenait nécessaire.

Pour le moment, il ne voyait qu'une solution : se comporter de manière à ne pas se fourrer dans un pétrin pire que celui où il était, afin de ne pas avoir de raison impérative de s'évader. Si la peine pour attentat à la pudeur était de cinquante livres ou trente jours de prison, eh bien, n'ayant pas cinquante livres, il ferait ses trente jours en prisonnier modèle et il verrait ensuite quelles seraient ses chances quand on le libérerait. Son premier et principal but serait de s'assurer qu'on le libérerait, sa peine purgée, et pour le moment tout le reste devrait attendre.

Blade était si préoccupé par ses pensées profondes et par son plan d'action possible, qu'il oublia complètement les policiers attendant pour le faire comparaître devant un magistrat. Leur existence lui fut rappelée quand l'un d'eux lui donna un violent coup de coude dans les côtes.

— Allez, réveille-toi, le nudiste, et monte. On n'a pas toute la journée.

Blade se ressaisit et monta à l'avant du car. Il fut promptement attaché par des menottes à une barre au-dessus du tableau de bord. Puis l'autre policier monta derrière lui, l'Uzi toujours braquée dans sa direction. Des portes claquèrent, le moteur vrombit et le conducteur démarra.

Apparemment, une simple affaire d'attentat à la pudeur ne valait pas la peine d'en faire toute une histoire. En écoutant la conversation des deux policiers, Blade comprit qu'il avait été victime de la malchance plutôt que d'autre chose. Le convoi militaire passait justement le long du parc quand le colonel Morris avait appelé la police.

Le conducteur du convoi avait envoyé ses hommes pour aider à fouiller le parc, dans l'idée de les entraîner un peu. Sans l'aide des soldats, la police n'aurait certainement pas pu quadriller suffisamment le parc pour attraper Blade, Uzis ou non.

Le car de police roulait tranquillement, sans sirène ni gyrophare. Blade eut amplement l'occasion de regarder défiler Londres, ce Londres-ci qui était la capitale de l'empire d'Anglor.

La plupart des vins que vantaient les affiches venaient d'un pays appelé Gallia – sans nul doute la France de cette dimension – mais Blade ne vit aucun autre pays mentionné, surtout rien qui puisse être un équivalent des États-Unis d'Amérique.

Il y avait, dans cette Dimension, l'empire d'Anglor, où il se trouvait, la Russlande, dont les Flammes Rouges étaient pour une raison ou une autre les plus grands ennemis de l'Anglor, la Gallia, qui

fabriquait du vin, et le Nordsberg, que les Flammes Rouges voulaient faire évacuer par quelqu'un, probablement l'Anglor, en menaçant d'une guerre.

Quatre nations, et c'était apparemment tout. Blade commençait à se demander si cette Dimension était une aussi proche voisine de la DN, comme il l'avait d'abord cru. Il semblait manquer énormément de choses dans ce monde-là, dont une bonne centaine de pays. Une dizaine, au moins, auraient été mentionnés sur des affiches ou dans les journaux aisément visibles au passage. Blade eut la singulière impression d'être dans un monde créé à l'image parfaite de la Dimension Normale, et laissé inachevé pour quelques mystérieuses raisons.

Le car restait sur la route principale, dont Blade put lire le nom sur les panneaux de signalisation, « Agar Road S.W. ». Il ne se souvenait pas d'une avenue portant ce nom dans le Londres normal, mais c'était à peu près tout ce qui pouvait lui rappeler qu'il ne traversait pas une banlieue de sa ville natale. Les vendeurs de journaux, les pubs, les squares, la gare avec les trains électriques orangés bondés, tout le reste était familier. Les seuls détails qui ne collaient pas étaient les affichettes des kiosques et la mention « Impérial Railways » en lettres bleues sur les flancs des wagons des trains de banlieue.

À quelques centaines de mètres de la gare, le car de police quitta Agar Road et s'engagea dans un quartier industriel. Blade eut plus de mal encore à se persuader qu'il était dans la Dimension X. Les usines étaient en brique noirâtre, avec des fenêtres poussiéreuses et des toits de tôle ondulée, de hautes cheminées, et tout autour d'elles s'étendaient des parkings, des terrains vagues, des entrepôts...

Le car finit par sortir de ce sinistre quartier et s'arrêta devant le grand immeuble en pierre grise de la police. Blade fut détaché, conduit à l'intérieur et promptement écroué avec une efficacité calme et méthodique. Ce devait être la morte-saison pour la police car Blade passa la nuit tout seul dans une cellule. La nourriture n'était ni meilleure ni pire que l'ordinaire des prisons en général, mais abondante. Apparemment, le rationnement n'avait pas encore commencé en Anglor, en dépit des menaces de guerre.

Tout ce qu'il voyait autour de lui était conforme à ce qu'il aurait vu dans n'importe quel poste de police de Londres. Les quelques différences étaient donc d'autant plus spectaculaires.

L'uniforme de parade (à en juger par les photos aux murs) était blanc avec une bande rouge sur la couture du pantalon. À côté des avis de recherches au tableau de service, il y avait des affichettes avertissant contre les bavardages intempestifs, la diffusion de rumeurs

et autres vices du temps de guerre. Blade en trouva une particulièrement intéressante, qui hurlait virtuellement en énormes caractères : « TAISEZ-VOUS ! MÉFIEZ-VOUS ! L'ENNEMI VOUS ÉCOUTE ! »

L'ennemi « à l'écoute » était représenté sous les traits d'un soldat blond et barbu, au torse de barrique et à l'allure de paysan, vêtu d'une longue capote et d'un bonnet de fourrure pointu orné sur le devant d'une flamme rouge. Il avait entre les mains un fusil mitrailleur au long chargeur en forme de banane, et une douzaine des grenades au moins pendaient à son ceinturon.

C'était sans nul doute une caricature, pas plus exacte que ne le sont généralement les caricatures du temps de guerre. Mais Blade la trouvait fort intéressante, car elle montrait comment les habitants d'Anglor voyaient les Flammes Rouges de Russie, leurs ennemis.

Il y avait aussi quelque chose d'étrangement familier, sur cette affiche. Le fusil du soldat de la Flamme Rouge était la réplique exacte de l'AK-47, l'arme régulière de l'infanterie de l'armée soviétique ! Encore un écho bizarre de la Dimension Normale.

Sur le mur, juste derrière le bureau du constable de service, il y avait une immense photo encadrée, à la place où était accroché le portrait de la reine dans les postes de police de la Dimension Normale. Elle représentait la tête et les épaules d'un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux noirs grisonnants, portant la barbe. La figure était carrée mais les traits assez fins. Il portait une tunique militaire gris foncé avec de petites épaulettes et un haut col raide soutaché d'or.

On pouvait lire, gravé sur une petite plaque de cuivre en bas du cadre :

Sa Majesté Impériale Charles VI, Empereur et Protecteur Suprême d'Anglor.

La nuit de Blade au violon se passa tranquillement, à part un moment de vacarme quand un ivrogne particulièrement irascible fut amené et déposé dans la cellule voisine. Le matin arriva et avec lui un petit déjeuner de café et de porridge collant, puis deux autres agents de police pour conduire Blade devant le magistrat. On lui donna du linge de corps, des souliers et une combinaison de prisonnier rapiécée. On le fit ensuite monter dans le car de la veille et on démarra.

Blade était la première affaire à l'ordre du jour. Le magistrat était pressé ou alors il n'avait pas l'habitude de perdre du temps en paroles. Il se montra bref, incisif, absolument pas compatissant et d'une précision de mots et de mouvements presque pénible. Blade se demanda s'il amidonnait sa perruque chaque soir, pour qu'elle reste si parfaitement immobile au-dessus de sa longue figure maigre.

— Votre délit est grave, dit-il. Il révèle un manque total de décence et de considération pour les autres. Une attitude particulièrement répréhensible en ce moment, alors que l'empire a besoin du meilleur concours que peuvent donner ses hommes et ses femmes.

Le magistrat tira des papiers vers lui et s'éclaircit la gorge.

— Normalement, je vous infligerais le maximum, quatre-vingt-dix jours de prison sans option d'amende. Cependant, vous n'avez pas aggravé votre cas par l'ivresse, la destruction de biens ni la résistance à la force publique. Vous paraissez aussi être un homme fort et intelligent. En conséquence, je vais vous offrir le choix d'un engagement dans l'armée de Sa Majesté Impériale. Si le recrutement vous accepte, la peine sera immédiatement assortie de l'amnistie. Je donnerai des ordres pour qu'elle ne figure pas à votre casier, afin que vous puissiez entrer au service de Sa Majesté sans aucune tache.

Cette offre fut pour Blade une agréable surprise, pour plusieurs raisons. Cela lui permettrait de s'occuper dans cette Dimension, autrement qu'en tuant le temps à faire ce que l'on pouvait demander aux détenus dans les prisons d'Anglor. Cela lui donnerait même la meilleure occasion d'étudier cette Dimension, et surtout sa technologie. Avec une guerre menaçant l'empire, les forces armées recevraient ce que les savants et les usines pouvaient produire de mieux, et aussi vite que possible.

CHAPITRE IV

Blade passa tous les tests physiques et mentaux haut la main. À vrai dire, il se retint de trop bien faire, pour ne pas éveiller la curiosité.

Il réussit assez bien à se faire passer pour un homme sans passé nécessitant une investigation. Il prétendit être un enfant trouvé, sans famille connue, sans amis, sans domicile fixe depuis pas mal d'années. Cela n'expliquait cependant pas certaines choses, parmi lesquelles sa forme physique remarquable et l'impressionnant déploiement de cicatrices sur tout son corps.

L'histoire récente de cette Dimension pouvait expliquer les talents, les cicatrices et le passé obscur de Blade. La Russie, l'ennemie héréditaire, avait absorbé beaucoup de petites nations bordant ses frontières, depuis deux générations. Dans certains de ces pays, il y avait eu des colonies de sujets impériaux. Beaucoup y étaient nés et y avaient passé toute leur vie.

Quand les Flammes Rouges de Russie les envahirent, la plupart des originaires d'Anglor moururent, tués au combat, exécutés ou affamés et torturés dans des camps de concentration. Les survivants perdirent tout et durent prendre la fuite, en surmontant des épreuves souvent trop cauchemardesques pour être racontées. Quelques âmes bien trempées restèrent et s'engagèrent dans la résistance. Au cours des années, ces guérilleros devinrent les plus redoutables soldats de toute la Dimension.

Au bout de quelques jours, Blade comprit qu'on le prenait pour un de ces anciens résistants. Personne ne lui posa jamais franchement la question, ce qui lui évita de raconter des histoires. Il se contentait d'avoir un air suffisamment entendu quand on évoquait le sort de ces malheureuses nations devenues des satellites de la Russie.

Blade suivit l'entraînement dans un camp d'East Riding, dans le Yorkshire – un nom commun à l'Anglor et à l'Angleterre – non loin de Whitby. Dans la DN, Whitby était un port de pêche et une station balnéaire. En Anglor aussi, mais il y avait également une assez importante base navale et deux bases aériennes de l'Impérial Air Force.

Dès le début, l'entraînement fut rigoureux, la journée commençant à cinq heures et se terminant à vingt-deux heures par l'extinction des

feux. Entre-temps, les heures étaient bien remplies par la gymnastique, l'instruction militaire, le maniement d'armes, les épreuves pour chercher les talents particuliers, le parcours du combattant, de nouveaux exercices et, deux fois par semaine, une marche de trente kilomètres avec tout le paquetage.

La nourriture était abondante, mais les cuistots semblaient penser que ce serait un péché ou un manquement à la discipline si les soldats appréciaient leurs repas. La viande était donc brûlée ou presque crue, le chou filandreux, les pommes de terre dures comme de l'acier, le thé impossible à distinguer de l'eau de vaisselle, et tout à l'avenant.

La caserne était neuve, donc il n'y avait pas de vermine et seulement de très petits bouts de plâtre tombant sur les recrues dans les chambrées. Mais on n'avait pas encore installé les fenêtres ni l'eau chaude. Ce qui faisait que Blade s'endormait tous les soirs avec une bonne brise sifflant à ses oreilles et se réveillait le matin pour se raser à l'eau froide.

Au bout de six semaines, les recrues passèrent du maniement d'armes au tir d'élite. Blade ne chercha pas à dissimuler son adresse. À la première épreuve sur le polygone, il marqua 278 points sur 300. C'était non seulement la marque la plus élevée de cette compagnie mais une des trois plus fortes de toute l'histoire de ce camp. Blade constata que les instructeurs de tir le considéraient maintenant avec respect et aussi avec curiosité.

Il y avait aussi l'étude, la lecture des cartes, le camouflage, les mouvements de nuit, la dissimulation, tous les cent un arts qu'une armée moderne exige de ses simples soldats. Blade fut dans l'impossibilité de cacher sa remarquable habileté et ses vastes connaissances. Au début, cela l'inquiéta, car il avait peur de se faire désagréablement remarquer. Puis, il comprit qu'il se ferait encore plus remarquer et deviendrait suspect s'il feignait la maladresse. Alors il cessa de s'en soucier et fit de son mieux.

Son mieux était si impressionnant que bientôt on put même entendre des sergents avouer que le deuxième classe Blade en savait autant qu'eux et en saurait davantage avant peu. Blade se doutait que le jour allait arriver où il serait désigné pour le cours des élèves officiers, et il espérait que les autorités le considéreraient comme un cheval donné à qui on ne regarde pas trop les dents. Sa personnalité supposée de réfugié anglorais échappé aux Flammes Rouges le servirait. En général, les autorités étaient plus qu'heureuses de donner à ces hommes la meilleure occasion possible de frapper les Russlandais, qu'ils haïssaient passionnément.

Blade comprenait maintenant assez bien la situation militaire qu'affrontait l'empire d'Anglor. Ce n'était pas encore une crise mais

cela risquait de le devenir très vite.

Du point de vue militaire, l'Anglor et la Russie étaient les deux seules nations de cette Dimension. La Russie contrôlait toute la masse continentale eurasiatique jusqu'à l'endroit où se serait trouvé le Rhin. L'Anglor régnait sur les îles anglaises (y compris la Scotia et l'Airen) et sur un considérable empire au-delà des mers comprenant à peu près tout ce qui représentait l'hémisphère occidental et toute l'Afrique.

Il n'y avait rien de semblable à l'Amérique du Nord et du Sud au-delà du « Haut Océan », comme on appelait l'Atlantique, mais un seul continent, à peu près de la superficie de l'Australie, et un très grand nombre d'îles petites et grandes. Le contrôle de cet empire d'outre-mer augmentait considérablement les ressources de l'Anglor mais aussi les territoires qu'il devait défendre. Heureusement, la marine russe était beaucoup moins puissante que la flotte impériale.

Au sud et à l'est des îles anglaises s'étendait un territoire à peu près équivalent à l'Europe occidentale. Il n'avait pas tout à fait la même forme que dans la Dimension Normale et il était beaucoup plus éloigné. La Manche ou « Chenal d'Anglor » avait plus de cent milles de large. La mer du Nord, qui séparait l'Anglor de la république du Nordsberg, d'une neutralité précaire, s'étendait sur plus de cinq cents milles.

Si l'Anglor était puissant sur mer et dans les airs, les Flammes Rouges de Russie étaient d'une force énorme à terre. Assez naturellement, le cœur de la Russie se trouvait approximativement à l'emplacement de la Russie d'Europe dans la Dimension Normale. Mais les Flammes Rouges étaient bien différentes des communistes soviétiques. C'était un ordre aristocratique et militariste, uniquement consacré à la guerre et à la conquête. Il rappelait à Blade les chevaliers teutoniques de l'Allemagne médiévale. Mais les chevaliers teutoniques avaient été écrasés au début du XV^e siècle, tandis que, dans cette Dimension, les Flammes Rouges avaient survécu, prospéré, s'étaient étendus pour finir par régner sur toute la Russie, et s'étaient engagés dans une politique d'expansion et de conquête.

Depuis deux siècles, elles avaient poussé leur domination à l'est, au sud et finalement à l'ouest. Dans leurs marches vers l'ouest, elles avaient absorbé près d'une douzaine de nations indépendantes. Pour le moment, leur expansion était stoppée aux frontières de la Gallia, mais seulement parce que ces frontières étaient défendues par des divisions impériales. L'armée gallienne n'était pas assez importante ni suffisamment équipée pour soutenir un combat contre les Russes.

Mais, à présent, l'expansionnisme reprenait. L'ultimatum à propos du Nordsberg en donnait le signal. Cette nation était à peu près de la

même superficie et de la même forme que la Norvège et la Suède réunies. Sur des îles au large de sa côte occidentale, l'Anglor possédait des stations de radar et des bases aériennes. Les Nordsbergeois acceptaient ces bases, sachant que leur « neutralité » précaire en dépendait entièrement.

Aujourd'hui, les Flammes Rouges exigeaient l'évacuation de ces bases par l'Anglor. La manœuvre suivante serait immanquablement une invasion du Nordsberg. Alors ce seraient les Russlandais qui s'installeraient dans des bases des îles occidentales, menaçant directement les côtes d'Anglor de l'autre côté de la mer du Nord, à cinq cents milles seulement.

Une semaine avant le début des grandes manœuvres, les journaux et la radio annoncèrent que le gouvernement impérial acceptait l'ultimatum des Flammes Rouges et évacuait toutes ses installations du Nordsberg. Quand cette nouvelle arriva au camp, il y eut beaucoup de murmures coléreux. Il y eut aussi une accélération de l'entraînement, dès le lendemain. Ensuite, plus personne n'eut assez d'énergie pour se plaindre de la pusillanimité du gouvernement.

CHAPITRE V

Blade se retourna sur son peloton, en colonne par deux. Il était passé sergent recruteur et avait de bonnes chances d'être promu caporal lorsqu'il quitterait le camp pour rejoindre une unité. Jusqu'à présent, personne ne lui avait proposé de suivre le cours des élèves officiers, et il en était mi-soulagé, mi-déçu.

Son regard s'égara au-delà de son peloton, vers la mer. Un hélicoptère de l'armée rasait les vagues et se dirigeait vers la côte. Quelques instants plus tard, Blade comprit qu'il volait tout droit vers le bataillon en marche. Il le suivit des yeux quand il le survola à basse altitude et alla se poser en tête de la colonne.

Deux minutes plus tard, le sergent ordonna la halte. Le bataillon s'arrêta et attendit, tous les hommes accueillant avec reconnaissance ce repos imprévu, curieux de savoir ce que cela signifiait. Un des sous-officiers en tête courut vers l'hélicoptère et y monta. L'appareil s'éleva, revint vers la colonne et se reposa à quelques mètres de la falaise, juste en face du peloton de Blade. Le sous-off sauta à terre, suivi par deux hommes de la Military Police armés d'Uzis. Ils marchèrent rapidement vers le peloton, avec un air très résolu qui ne plut guère à Blade.

— Sergent-recruteur Blade ! aboya le sergent.

— Sergent ?

— Vous allez accompagner ces hommes. On vous demande pour un interrogatoire.

Blade salua, non sans inquiétude, en se demandant ce qu'on pouvait lui vouloir. Pourquoi diable venait-on l'enlever de cette façon à son unité, et en plein jour par-dessus le marché ? Il imaginait diverses raisons possibles, dont aucune n'était particulièrement agréable. Il fut tout de même un peu rassuré en voyant qu'on ne le désarmait pas.

À peine Blade avait-il bouclé sa ceinture que l'hélicoptère décolla. Personne ne lui donna la moindre explication. En regardant par le hublot, il tenta de s'orienter. Pendant cinq minutes, ils volèrent cap au nord le long de la côte, puis ils prirent de l'altitude en virant vers l'intérieur des terres. Blade aperçut les clochers de deux villages qu'il reconnut ; les manœuvres des dernières semaines les y avaient entraînés.

L'hélicoptère tomba brusquement comme une pierre, en rasant les cimes d'un petit bois, puis il se posa, et le pilote coupa le moteur. Un des MP ouvrit la porte et fit signe à Blade de descendre. Il ramassa son fusil et obéit.

À terre, il se trouva au sommet d'une petite colline descendant vers une vaste prairie bordant un ruisseau. Une route, à peine plus qu'un sentier, y serpentait et franchissait le ruisseau par un vieux pont de pierre. Une longue conduite intérieure noire lustrée était garée près du pont, ainsi qu'un véhicule blindé portant l'écusson des Impérial Marines. Les deux MP prirent position de chaque côté de Blade et lui firent signe de descendre ; il s'exécuta péniblement, conscient des deux Uzis braquées sur son dos.

En arrivant à la voiture, il vit que la portière était ouverte et qu'il y avait quelqu'un assis à l'arrière. Il prit cela pour une invitation à monter. Il fit glisser la bretelle de son fusil, le prit de la main gauche et avança la tête à l'intérieur. Alors, il vit l'homme assis sur le siège arrière, de l'autre côté, et resta un instant pétrifié. Il lui fallut un gros effort de volonté pour ne pas lâcher son fusil.

Blade s'était attendu à découvrir dans cet Anglor d'innombrables échos singuliers de la Dimension Normale. Jamais il n'aurait pu prévoir celui-là.

L'homme assis à l'arrière de la limousine, qui le regardait froidement, avait un bandeau noir sur l'œil gauche. À part ça, c'était la copie conforme de J.

Après un long moment de stupeur, Blade acheva son mouvement et monta dans la voiture, posant son fusil devant lui en l'appuyant contre le dossier du siège avant. Ses pensées galopaient dans toutes les directions et dans des lieux bien éloignés de la limousine.

Il s'était plus ou moins habitué à trouver en Anglor des doubles d'avions, de bâtiments, de voitures, d'armes, de bières de la Dimension Normale, ainsi que toutes les autres choses nécessaires à la vie, au travail et à la guerre. Mais ça, c'était différent. Inexplicablement, l'Anglor possédait un sosie physique de l'homme qui, depuis des années, était le chef, le mentor et l'ami de Blade. C'était tellement différent qu'il en restait suffoqué.

L'homme leva une main pour ajuster son bandeau noir. Blade remarqua une longue et fine cicatrice verticale traversant la joue gauche et disparaissant sous le bandeau. Il remarqua aussi que le geste de cet homme était exactement celui qu'aurait pu faire J dans le même cas. La reproduction de J semblait donc dépasser le simple stade physique.

— Eh bien, Mr. Blade. Je suppose que vous vous demandez

pourquoi vous avez été conduit ici de cette façon ?

La voix – et ce fut un soulagement – ne ressemblait pas à celle de J. Elle était plus sèche, la parole plus rapide.

— Ma foi oui, monsieur, répondit Blade.

— C'est bien normal. Nous sommes parfois obligés d'employer des méthodes plus – euh – spectaculaires que nous le voudrions. Mais nous avons aussi des ordres, parfois, auxquels nous sommes tout aussi contraints d'obéir qu'un simple soldat dans les forces armées de Sa Majesté. Je ne puis vous en vouloir d'être plutôt dérouté mais j'espère que vous saurez comprendre notre situation.

Ces mots énigmatiques n'expliquaient rien du tout, encore moins la nature de ce « nous » auquel l'homme faisait allusion. Ils produisaient cependant une très nette impression. C'était la phase « douce » de l'interrogatoire auquel était soumis Blade, l'interrogateur feignant de n'être qu'un brave homme obligé de satisfaire des supérieurs assez difficiles. Blade se demanda quand viendrait la phase « dure », les menaces, les insultes ou pire. Mais il était sûr qu'elle viendrait. La méthode était courante dans les polices et les services secrets les plus civilisés, surtout en temps de guerre.

— À vrai dire, monsieur, je ne...

Il s'aperçut alors que le borgne ne l'écoutait pas. Au bout d'un instant, Blade perçut lui-même ce que l'homme entendait, un singulier sifflement grave devenant de plus en plus assourdissant. L'homme baissa alors sa vitre et regarda dehors. Blade en fit autant de son côté.

Un immense appareil en forme de requin, portant le camouflage et les insignes de l'Impérial Air Force descendait du ciel vers un point d'atterrissage dans la prairie de l'autre côté du ruisseau. Malgré lui, Blade resta bouche bée à l'idée stupéfiante que les savants d'Anglor avaient découvert l'antigravité !

Puis il comprit que cet appareil était tout simplement un avion à décollage et atterrissage vertical. Il distinguait maintenant les ailes à géométrie variable repliées contre le fuselage, les bosses contenant les moteurs de levage ou les tuyères pivotantes pour la poussée verticale, les divers instruments complexes pour le contrôle précis en vol à faible vitesse.

L'appareil de transport ADAV n'était pas nouveau pour Blade, mais celui-ci le surprenait tout de même. Il était infiniment plus grand que tous les ADAV de la Dimension N ; sa taille et son aspect impliquaient des progrès techniques dépassant de loin tout ce que l'on connaissait dans la DN. Blade avait eu accès aux dossiers des services secrets concernant les progrès soviétiques et américains dans le domaine des ADAV, et il était bien au courant. Personne, dans la DN,

n'était en mesure de construire un ADAV de transport de la dimension d'un Boeing 747, capable de se poser, aussi légèrement qu'un hanneton, sur une simple prairie.

L'énorme appareil descendit en douceur, son ventre s'ouvrit et un impressionnant train d'atterrissage en sortit pour se poser au sol. Le hurlement et le sifflement de ses moteurs se turent progressivement. Une grande ouverture apparut à l'avant, se dilata comme le diaphragme d'un appareil photographique et une rampe métallique se déplia pour toucher la terre.

De la fumée bleue jaillit du pot d'échappement du véhicule blindé. Il s'ébranla, roula sur le petit pont en dos d'âne et sur la prairie, vers l'avion. Le borgne se pencha pour taper sur l'épaule du chauffeur de la limousine. La voiture démarra.

Il était évident que le blindé et la voiture allaient tous deux monter dans l'avion pour être transportés, Blade ne savait où. Cette perspective ne lui dit rien de bon. Elle indiquait qu'il était entre les mains de gens qui avaient à leur disposition les ressources militaires les plus récentes d'Anglor, pour n'importe quelle mission qui leur paraîtrait utile. Il était rare que de simples services de renseignements ordinaires jouissent d'un tel pouvoir. Il se demanda si l'empire possédait quelque organisation de police secrète toute-puissante, agissant en coulisse.

Blade sentit, plus qu'il ne vit, le mouvement à côté de lui. Il voulut tourner la tête mais ne fut pas assez rapide. Un long bras dans une manche de tweed parut se projeter vers lui, de l'autre côté de la voiture. Dans la grande main au bout de ce bras, il y avait un petit cylindre étincelant, une seringue ou un vaporisateur, se dit Blade. Il comprit aussi qu'il allait être un petit peu trop lent pour l'éviter. Il essayait encore de se tourner, une main cherchant la poignée de la portière, mais le borgne les avait toutes verrouillées. Impossible de sortir.

Blade venait de s'en apercevoir quand la seringue vida son contenu dans son cou, près de la nuque et, en quelques fractions de seconde, il perdit connaissance.

CHAPITRE VI

Peu à peu, Blade comprit qu'il était dans un lit, un lit douillet, sous des draps frais et des couvertures, la tête soutenue par des oreillers. Un lit d'hôpital ? Non. Il manquait les odeurs d'éther, de désinfectant. Cette chambre sentait l'air frais et les fleurs, l'auberge campagnarde.

Il ouvrit les yeux. Ce qu'il vit confirma sa première impression. C'était une grande pièce aérée, ensoleillée, avec d'un côté des portes-fenêtres donnant sur des pelouses bien tondues et des massifs fleuris, des arbres et un petit lac. Outre le lit, il y avait deux grands fauteuils, un secrétaire avec une chaise, une petite table et une grande armoire ancienne. Une moquette d'un vert doux couvrait le sol et les murs étaient tendus d'un papier peint à fleurs. La chambre était confortable, sans luxe exagéré.

Blade se redressa, rejeta les couvertures et s'examina. Il portait un pyjama de soie bleu qui lui allait comme s'il avait été taillé sur mesure. C'était, dans son genre, une démonstration des ressources de ceux qui le retenaient prisonnier, aussi impressionnante que l'énorme avion de transport à décollage vertical.

Blade était certain d'être prisonnier, en dépit de la chambre qui aurait pu lui donner l'impression d'être plutôt un invité de marque. Les portes-fenêtres devaient être équipées d'un système d'alarme, bien verrouillées par surcroît, et il ne doutait pas un instant de la présence de caméras dissimulées révélant ses moindres mouvements.

Il se leva, ôta le pyjama et s'examina des pieds à la tête pour chercher des traces de ce qui avait pu lui arriver depuis que le borgne l'avait mis k. o. Mais il ne trouva rien, pas la moindre blessure, pas d'ecchymoses, de brûlures ni même de piqûres.

Cela ne prouvait rien, bien sûr. Des interrogateurs habiles pouvaient réduire un homme à l'état de loque sans laisser la plus légère marque sur son corps. Des vaporisateurs à injections pouvaient le bourrer d'une demi-douzaine de drogues différentes sans laisser une seule trace de piqûre. Il avait fort bien pu être totalement brisé, au point de tout révéler, et ne se souvenir de rien. À condition que les gens qui le retenaient prisonnier soient des professionnels fort experts, ce dont il ne doutait pas.

L'examen lui apprit aussi qu'il avait été rasé, baigné, manucuré et

nourri. Il lui était donc impossible de se baser sur la pousse de sa barbe et de ses ongles ou sur sa faim pour deviner depuis combien de temps il était là. Il repoussa le bureau et un des fauteuils pour dégager le centre de la pièce, puis il se livra à une suite d'exercices vigoureux pour se faire une petite idée de l'état de ses muscles.

Apparemment, ils n'avaient rien perdu de leur tonus. Donc, il n'était pas enrhumé depuis assez longtemps pour avoir perdu sa forme. Il continua sa gymnastique jusqu'à ce qu'il transpire abondamment, puis il passa dans la salle de bains. Elle était moderne, immaculée, avec tout un assortiment de serviettes, de sels de bains, d'eaux de Cologne. Il n'y avait pas de rasoir ni de ciseaux, naturellement, mais ce n'était guère surprenant. Après une bonne douche chaude, il se sentit détendu, prêt à pratiquement n'importe quoi.

Il se frictionnait, quand la porte de la chambre s'ouvrit. Une femme entra. Il s'enroula précipitamment dans une serviette et décrocha un peignoir de bain dans le placard.

La femme ne fit pas plus attention à lui que s'il avait été un meuble. Elle commença par faire le lit, avec les gestes précis et rapides d'une femme de chambre expérimentée. Elle portait une simple blouse bleue. À ses traits, à ses cheveux grisonnants, Blade lui donna une quarantaine d'années. Elle n'était pas particulièrement séduisante et, à sa façon d'agir, il la soupçonna d'être armée et entraînée au combat.

Quand elle eut tout épousseté, tout rangé, elle se tourna enfin vers Blade. Ses lèvres minces esquissèrent un sourire apparemment sincère.

— Ah, Mr. Blade, vous êtes réveillé.

— Eh oui, répondit-il poliment, jugeant que cela ne pouvait faire de mal.

— Tant mieux, monsieur. Je vais avertir le Maître. Je suis sûre qu'il en sera ravi.

Sur ce, elle tourna les talons et s'en alla avant que Blade ait le temps de demander ce que pouvait être ce « Maître ».

Moins de cinq minutes plus tard la porte se rouvrit, et le borgne entra. Il avait un maintien tout à fait militaire. Blade remarqua une certaine raideur de sa jambe gauche, laissant soupçonner un membre artificiel. Cela semblait expliquer la présence d'un revolver sous l'aisselle gauche, facile à dégainer rapidement. L'homme n'était peut-être pas très ingambe mais ses mains et ses bras fonctionnaient à la perfection. Blade se rappela le mouvement éclair de la main armée de la seringue et prit soin de garder les siennes bien en vue quand il s'assit dans un des fauteuils.

Le borgne tira l'autre et s'assit en face de lui. Blade devina que la distance entre eux était soigneusement calculée pour qu'il ne puisse la

franchir avant que l'autre dégaine et tire. L'homme donnait l'impression de se livrer à ce genre de calcul, d'instinct et à tout moment.

— Mr. Blade, dit-il, mon nom, pour les besoins de notre conversation, est R. Je suis le directeur de la Division des Opérations Spéciales du bureau des Renseignements de l'armée impériale. Je suis ici pour vous offrir un poste dans notre division.

Blade s'appliqua à rester parfaitement impassible.

— Peut-être pourriez-vous m'en dire davantage ? hasarda-t-il.

— Certainement. Quelles que soient les diverses inconnues de votre passé, vous semblez posséder les arts et les instincts qui feraient de vous un agent exceptionnel pour notre division. Je pense qu'il est inutile de vous dire que nous entrons dans une période de crise désespérée pour l'Anglor. Je n'ai pas besoin de vous dire non plus que les hommes hautement doués pour le travail de renseignement sont rares. Et, dans une crise comme celle-ci, ils sont particulièrement précieux. Je vous offre une position pour laquelle vous me paraissez être fait, où vous pourriez apporter une inestimable contribution à la lutte de l'Anglor contre les Flammes Rouges.

Blade fut ahuri. C'était bien la dernière chose à laquelle il s'attendait, l'offre d'un poste d'agent secret aussi franchement proposé, et par nul autre que le chef des services secrets d'Anglor ! Il se demanda ce que l'on avait pu apprendre sur lui – ou ne pas apprendre – pour inspirer un tel choix. Il se carra dans son fauteuil, croisa les jambes et demanda :

— Si je comprends bien, vous avez examiné mes qualifications aussi consciencieusement que vous le pouviez ?

Il avait failli parler d'« interrogatoire » mais s'était ravisé. Sa phrase était sans doute assez lourde mais au moins neutre.

— Oui, répondit R.

Ce simple mot, prononcé avec autorité, en apprit long à Blade. Cela lui disait qu'il avait été effectivement interrogé, qu'on avait beaucoup appris sur lui et qu'il ne saurait jamais ce qu'on avait découvert au juste, malgré toutes les questions qu'il pourrait poser. À vrai dire, ces questions ne seraient pas seulement une perte de temps mais aussi un danger.

Pourtant, il aurait bien aimé savoir ce qu'il avait révélé sous la contrainte, à son insu. En particulier s'il avait avoué qu'il venait d'une autre Dimension. Peut-être ne l'avait-il pas dit carrément, mais cette dimension-là était très avancée du point de vue scientifique. On avait pu interpréter ses paroles et en tirer des conclusions, comme n'auraient jamais pu le faire des gens d'un monde d'épées et de

châteaux forts. Révéler ses origines à ces gens-là équivaldrait à révéler le secret du Projet Dimension X à des gens capables d'en tirer profit.

Il avait du mal à croire, pourtant, qu'un « homme mystère » ou un voyageur d'une autre dimension se verrait offrir si nonchalamment un rôle actif d'agent secret, et par un professionnel comme R.

Finalement, Blade surmonta son malaise et hocha la tête.

— Très bien. C'est indiscutablement une offre tentante. Mais si je puis me permettre... Qu'est-ce que je risque en refusant ?

— R sourit.

— Rien du tout. Enfin, presque rien. Il y aura moins de commentaires si vous ne retournez pas à votre unité d'entraînement. Vous allez donc être muté, avec le grade de caporal, à l'infanterie légère du Royal Yorkshire. Ses bataillons sont tous avec la Huitième Armée en Gallia. Dans le Yorkshire, personne ne saura que vous avez un statut privilégié et il y aura une couverture pour les hommes du bataillon d'entraînement. Nous ne tenons pas à vous contraindre, Mr. Blade. Nous vous voulons en tant qu'agent libre ou pas du tout.

— Je vois...

Blade avait du mal à se décider. On lui offrait l'occasion de passer son temps dans cette dimension en se livrant à la même activité que la sienne dans la Dimension Normale, depuis de longues années. Il s'y était distingué, il le pourrait encore. C'était aussi une occasion inespérée d'apprendre les secrets utiles de cette dimension. Et puis ce serait un travail intéressant ; Blade était par nature un aventurier qui redoutait plus l'ennui que n'importe quel ennemi bien armé.

— Vous voulez une réponse immédiate ? demanda-t-il.

— Si vous pouvez la donner, oui.

— J'accepte.

R sourit et se leva, lentement mais avec une certaine grâce. Il s'avança vers Blade, la main tendue. Blade se leva aussi, la prit et la serra.

— Naturellement, il vous faudra suivre notre entraînement normal. Mais je ne pense pas qu'un homme possédant les qualités que nous avons décelées puisse échouer. Par conséquent, Mr. Blade, je pense pouvoir vous dire avec confiance... bienvenue à bord dans la division des Opérations Spéciales.

Ils se serrèrent une dernière fois la main et R ouvrit la porte. Quand il sortit, la femme de chambre entra, poussant une table roulante couverte de plats d'argent, de verres, d'assiettes et de bouteilles.

Blade renifla les diverses odeurs et s'aperçut soudain qu'il avait beaucoup plus faim qu'il ne le pensait.

Blade ne devait pas revoir R avant six semaines. Il passa les trois premières à ce que l'on appelait l'entraînement. Dès les premiers jours, il devint évident qu'on ne lui enseignait pas les talents nécessaires à un agent des Opérations Spéciales. On le mettait à l'épreuve pour voir s'il les possédait déjà.

Cela prouvait qu'ils savaient ou soupçonnaient ses origines insolites. Mais Blade refusa de s'en soucier et s'appliqua au contraire à passer les divers tests de la manière la plus impressionnante possible.

Le travail était dur mais les lits moelleux, la nourriture excellente et l'endurance mécanique, comme la constitution d'acier de Blade, firent le reste. Personne, lui moins que tout autre, ne fut surpris quand, au bout des trois premières semaines, il fut déclaré bon pour le service, haut la main. Dans certaines épreuves, il avait obtenu les notes les plus élevées de l'histoire de l'école.

Il passa encore trois semaines à apprendre des choses un peu moins élémentaires, à reconnaître les navires et les avions, à se familiariser avec les coutumes militaires des Flammes Rouges, avec le maniement des armes de Russie et tout à l'avenant. Le russe était presque aussi semblable au russe de la DN que la langue d'Anglor à l'anglais normal, et Blade parlait couramment le russe. Ses instructeurs lui dirent qu'il aurait peut-être du mal à passer pour un Russe mais pas du tout pour un citoyen d'une des nations satellites conquises.

Pendant que Blade s'entraînait, les Flammes Rouges s'activaient pour ajouter le Nordsberg à leur empire. Ou du moins, elles arrangeaient les choses de manière à s'y installer quand elles le voudraient, en force, sans se heurter à une résistance efficace.

Leurs bâtiments de surface et leurs sous-marins croisaient sans cesse dans la mer Baltique peu profonde, entre la Russie et le Nordsberg, passant même pas le détroit de Gratz dans la mer du Nord. Leur marine était maîtresse des eaux territoriales du Nordsberg. Des débarquements étaient signalés sur les îles, le long des côtes. Heureusement, tous les hommes et tout le matériel d'Anglor avaient déjà été évacués.

Dans les airs, les appareils russes survolaient constamment le Nordsberg, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à basse ou haute altitude, faisant du rase-mottes sur les villes et les installations militaires, observant tout et, s'ils causaient peu de dégâts, ils se rendaient tout à fait insupportables. On signalait une importante

concentration au-dessus de la haute chaîne de montagnes du Nordsberg central.

Dans son unité d'entraînement, Blade n'avait pas à rester bouche cousue sur les questions de stratégie, de tactique ou de politique.

— Il semble y avoir de bons sites pour des stations radar dans les montagnes, dit-il. Avec des installations à longue portée, là-haut, les Flammes Rouges pourraient étendre leur réseau d'alerte avancée jusqu'au milieu de la mer du Nord.

— C'est peut-être bien le cas, répondit un des instructeurs. Nous avons reçu des rapports d'expériences russlandaises avec de grands dômes préfabriqués. Ils pourraient bien être destinés à abriter des radars.

Les forces impériales de mer et d'air ne cherchaient pas à gêner les opérations russlandaises dans le Nordsberg mais les surveillaient de très près. L'armée impériale ne perdait pas de temps non plus. Des bataillons et des brigades arrivaient presque chaque jour des colonies de l'empire. D'autres traversaient le Chenal, pour rejoindre la Huitième Armée qui faisait face aux Flammes Rouges, sur la frontière orientale de Gallia.

Au bout des six semaines, les moniteurs de l'école déclarèrent Blade fin prêt pour une mission sur le terrain. On le conduisit dans une pièce du bâtiment administratif ; il y trouva R derrière un grand bureau où s'étaient une carte d'état-major du Nordsberg et un nombre impressionnant de dossiers et de photographies.

Blade les examina brièvement et leva les yeux vers R. Il ne put rien déceler dans l'œil unique. Cela ne le surprit pas. J non plus ne laissait jamais rien percer quand le moment venait d'envoyer un homme en mission ; il restait impassible, sans la moindre expression. R faisait de même.

— Vos progrès ont beaucoup impressionné les instructeurs, dit-il. Ils pensent que vous êtes aussi prêt que vous puissiez l'être. Vous avez été remarquablement rapide, tout bien considéré.

Puis, d'un geste large, il indiqua tout ce qui se trouvait sur le bureau avant de replier la carte ; il la rangea avec les dossiers dans une serviette de cuir qu'il tendit à Blade.

— Ceci sera votre première mission. Étudiez tous ces documents à fond, apprenez par cœur la carte et les codes, et revenez me voir dans quarante-huit heures.

Les deux hommes se serrèrent la main et Blade sortit, avec la curieuse impression de se retrouver dans le MI6 de la Dimension Normale.

CHAPITRE VII

Blade avait pour mission de débarquer sur le continent, dans le Nordsberg, et de prendre livraison de certains dossiers importants qui devaient sortir du pays par des voies secrètes. On ne lui dit pas quels étaient ces dossiers, mais il y avait suffisamment d'indices parmi les documents qu'il devait étudier pour qu'il s'en fasse une assez bonne idée.

Il s'agissait fort probablement d'une liste complète des Nordsbergeois disposés à prêter leur assistance aux opérations de renseignements des forces impériales contre les Flammes Rouges, même après l'occupation du pays. Ce serait donc la liste totale des hommes les plus courageux et les plus résistants du Nordsberg, les plus précieux pour l'Anglor.

Quarante-huit heures plus tard, un hélicoptère transporta Blade à Whitby. De là, une vedette rapide le conduisit avec son matériel à dix milles au large, à son rendez-vous avec un sous-marin atomique impérial.

La traversée de la mer du Nord à bord du sous-marin dura deux jours. Pour ce bâtiment, c'était probablement une croisière de plaisance. Il ressemblait fortement aux sous-marins nucléaires de la DN, qui étaient capables de filer trois fois plus vite sans aucune difficulté.

La deuxième nuit, le bâtiment doubla la pointe méridionale de l'île de Tagarson et pénétra dans le chenal entre l'île et le continent. Peu avant minuit, les calculs du navigateur révélèrent qu'ils avaient atteint la position prévue. Les moteurs principaux furent arrêtés et le sous-marin se posa en douceur sur le fond, si doucement que Blade ne se réveilla même pas. Il dormit jusqu'à ce que le quartier-maître chargé de son matériel vienne le secouer.

— C'est l'heure, monsieur.

Blade se redressa, en baissant la tête pour ne pas se cogner aux tuyauteries au-dessus de sa couchette. Il balança les jambes hors des couvertures et se leva, instantanément réveillé. Il retrouvait les sensations familières d'un esprit et d'un corps prêts pour l'action, il se sentait en pleine forme.

— Très bien, dit-il. Quel temps fait-il là-haut ?

— Clair, plafond et visibilité illimités, vent de sud-sud-ouest de

dix à douze, léger clapot.

Le quartier-maître sortit et referma la porte, alors que Blade ouvrait son placard et commençait à enfiler ce qu'il appelait ses « vêtements de travail ».

Autour de Blade, le bleu de l'eau glacée virait au vert. Il ralentit son ascension et souffla plus vigoureusement. La remontée de soixante mètres de fond devait se faire lentement et avec précaution. Autrement, il atteindrait la surface les poumons perforés, et les courants emporteraient un cadavre.

Il garda les yeux sur le cadran lumineux de son chronomètre pendant trois minutes. Puis il battit lentement et régulièrement des palmes. Le vert qui l'entourait devint de plus en plus clair. Enfin, sa tête émergea à la surface.

Il contempla les trois milles qui le séparaient de la côte et s'orienta. Sur sa droite se dressait la Pointe de Hugar, un promontoire à pic s'élevant à près de soixante mètres au-dessus de la mer. Sur sa gauche, une chaîne de petites montagnes boisées s'étendait dans un lointain bleuté, vert foncé sur le fond clair du ciel. Au milieu de l'ombre qu'elles projetaient sur les eaux, Blade distingua une bande de sable blanchâtre et l'ourlet d'écume des vagues qui s'y brisaient. Cette plage était son but. Il leva son autre bras et fit le point avec précision, grâce au compas qu'il portait au poignet. Puis il observa attentivement l'eau, la terre et le ciel, guettant un signe d'activité humaine.

Il ne s'attendait pas à en trouver. Il était à plus de trente kilomètres de la ville nordsbergeoise la plus proche ; un petit port de pêche de guère plus de mille habitants. Il y avait quelques fermes et des camps de bûcherons nichés dans ces montagnes, mais ces gens-là ne risquaient pas de s'intéresser à la mer ni à ce qui pouvait en surgir.

Les Russlandais ne possédaient pas de bases dans un rayon de cent cinquante kilomètres. Leur plus proche mouillage était à plus de soixante kilomètres. Leurs patrouilles aériennes survolaient de temps en temps cette région, mais selon un horaire prévisible à la demi-heure près.

C'était typique des Russlandais. Ils étaient extrêmement consciencieux quand ils exécutaient des plans longuement préparés à l'avance. Mais ils manquaient d'imagination quand ils dressaient ces plans et ils étaient fort lents à s'adapter à tout imprévu. C'étaient là des vices militaires bien connus de Richard Blade et qu'il savait admirablement exploiter.

Il examina le petit monde qu'il pouvait distinguer du milieu du détroit, jusqu'à ce qu'il soit certain que personne ne faisait le guet,

puis il replongea.

La petite torpille électrique flottait à quelques mètres, stabilisée juste au-dessous de la surface par ses flotteurs. Il tira doucement sur le filin jusqu'à ce qu'il puisse tendre la main et saisir la torpille.

C'était un cylindre en fibre de verre, d'un diamètre de quarante-cinq centimètres et long d'un mètre cinquante, équipé de commandes à l'avant, d'un gouvernail et d'une hélice à l'arrière. Il pouvait transporter Blade dans l'eau à six nœuds pendant environ dix heures. Ensuite, s'il avait besoin d'aller plus loin en mer, il lui faudrait gonfler le petit radeau pneumatique fixé à la torpille.

Blade se coucha sur le dessus, en enfonçant les pieds dans des étriers de chaque côté du gouvernail. Une main gantée actionna les commandes. L'hélice tourna en bourdonnant, et la torpille se mit à glisser en fendant les eaux vertes.

Blade plongea jusqu'à dix mètres avant de donner toute la vitesse. Il sentit l'eau accroître sa pression contre ses bras et ses jambes. Elle était glacée mais cela ne le gênait pas trop. Sa combinaison de plongée vert foncé était parfaitement isolante et ses mains et ses pieds couverts de graisse sentaient à peine le froid.

Il maintint la torpille sur son cap à pleine vitesse pendant vingt minutes, après quoi il réduisit l'allure de moitié et commença à observer le fond, attendant qu'il s'élève vers lui des ténèbres des profondeurs. Au bout de vingt-six minutes, il le vit se préciser sous lui, gris sous le bleu-vert de l'eau.

Encore quelques minutes à faible vitesse et il posa la torpille sur le fond. Il décrocha l'ancre et l'enfonça fermement dans le sable. Puis il détacha le radeau et le matériel étanche du corps de la torpille et nagea sans se presser vers la plage.

Il nagea jusqu'à ce que l'eau ne soit plus assez profonde, après quoi il marcha, en tâtant le fond avec ses palmes tout en essayant de regarder dans toutes les directions à la fois. Pour la vingtième fois, il se répéta que le soldat ou l'agent secret idéal devrait avoir non seulement des yeux derrière la tête mais au sommet et sur les côtés.

Il observa avec plus d'attention encore les arbres bordant la plage. Pour le moment, il était pratiquement sans défense face à une embuscade, sa torpille hors de portée, le radeau dégonflé, sans la moindre arme sous la main à part le couteau dans le fourreau de sa ceinture.

Rien ne se passa. Il atteignit le couvert des arbres et fit encore une cinquantaine de mètres, jusqu'à ce qu'il soit hors de vue de la plage. Puis il ôta son scaphandre autonome et fourra les bouteilles et le radeau sous un buisson, avant de retourner vers la plage avec une

branche pour effacer ses traces. Cela fait, il put enfin se dépouiller de sa combinaison de plongée et commencer à déballer ses armes.

Une mitraillette, pas une Uzi, mais un autre modèle à crosse pliante avec une prolonge de canon que l'on pouvait visser pour accroître la portée et la précision. Quatre chargeurs de cinquante balles de 9 mm. Un pistolet de signalisation et six fusées. Six grenades à main. Deux couteaux affûtés comme des rasoirs et équilibrés pour le lancement.

Le courrier apportant les dossiers ne devait pas faire son apparition à l'extrémité nord de la plage avant deux heures après le coucher du soleil. Ce jour-là, le soleil se couchait à 20 h 23. Il était maintenant un peu moins de onze heures du matin. Blade avait donc près de douze heures d'attente devant lui.

Mais l'attente était aussi un des talents du parfait agent, que Blade possédait à la perfection.

CHAPITRE VIII

Quand le soleil eut plongé derrière les sommets de l'île de Tagarson, le crépuscule tomba vite. Une pénombre bleue recouvrit la mer et la forêt, tournant rapidement au noir. À vingt et une heures, il faisait presque totalement nuit. Blade vissa la prolonge au canon de sa mitrailleuse. Cet équipement triplait la portée efficace de l'arme. Maintenant, il pouvait couvrir toute la plage, d'un bout à l'autre, ainsi qu'une étendue de mer fort respectable.

Il prit aussi dans son sac le viseur monoculaire infrarouge et l'ajusta. Un œil collé à ce viseur, il était capable de scruter les environs pour chercher les traces d'infrarouge, en particulier les signaux de la lampe IR que porterait le courrier. Blade examina toute la plage, en notant les motifs ondulants, aux endroits où le soleil de la journée avait chauffé inégalement le sol. Il tourna le viseur vers la mer, contempla les eaux froides du détroit, le rangea enfin et s'arma de patience pour attendre encore.

À dix heures moins le quart, il enfila sa combinaison de plongée, ce qui permettrait de gagner une ou deux précieuses minutes pour rejoindre le sous-marin. Et il se remit à attendre.

Dix heures du soir. Dix heures cinq, dix, le quart. Jusque-là, tout allait bien. Rien ne devait être arrivé pour précipiter le courrier vers le rendez-vous. Blade reprit le viseur IR, examina de nouveau la plage et se tourna vers la mer.

Soudain, il se raidit. Sur l'horizon, au sud, il y avait une indiscutable source de chaleur, importante, régulière, qui grossissait lentement mais sûrement. Blade garda le viseur braqué sur cette source jusqu'à ce qu'il puisse identifier la vapeur chaude s'échappant de la cheminée d'un navire. Un gros bâtiment qui avançait à vive allure. Blade régla l'élément détecteur du viseur et calcula la position. Le bateau se trouvait à moins de six milles au large, arrivant à vingt nœuds. Il se présenterait devant la plage dans moins de vingt minutes, et serait à portée de tir du sous-marin bien plus tôt. Il était déjà à portée de canon.

Un destroyer russe. Il ne pouvait plus rien y avoir dans ces eaux d'aussi grand et d'aussi rapide. Le trafic côtier du Nordberg était interrompu et tous ses bateaux retenus aux ports. Blade se rappela ce qu'il avait lu sur les trois plus importantes classes de destroyers russes. Ils étaient tous très rapides, très armés et possédaient

assez de matériel de détection pour que cela fasse d'eux des adversaires redoutables, même pour les plus modernes des sous-marins impériaux, dans des conditions adéquates, telles qu'une eau peu profonde.

Si Blade tentait de fuir maintenant avec la torpille ou le radeau, le destroyer pourrait le repérer grâce à son sonar ou son radar et, probablement, l'éliminer aussi facilement qu'un lézard cueillant du bout de la langue des mouches sur un rocher. S'il restait à terre, le destroyer risquait d'envoyer un peloton de débarquement assez important pour passer la forêt au peigne fin. Sans doute pourrait-il échapper aux chercheurs, mais ils le repousseraient dans l'intérieur des terres, loin de la mer qui était son unique voie d'évasion.

La présence de ce destroyer était-elle une coïncidence ? Blade en doutait. La Russie n'effectuait pas de patrouilles régulières en surface dans le détroit de Tagarson. Et pourtant, voilà qu'un destroyer arrivait droit sur lui. Il était donc là dans une intention précise, parce que quelqu'un, chez les Russes, avait entendu ou soupçonné quelque chose.

Blade boucla son ceinturon et endossa le radeau et sa trousse de survie. Peut-être n'aurait-il pas à aller bien loin, mais il lui faudrait certainement se déplacer vite et se tenir prêt à tirer à tout instant.

Son matériel était bien équilibré sur son dos et la trentaine de kilos, plus la mitrailleuse, ne l'accablaient pas exagérément. Il contempla de nouveau la plage, en s'intéressant particulièrement à la forêt, à l'autre extrémité. C'était par-là que le courrier devait arriver et donner le code de reconnaissance avec sa lampe IR.

Puis Blade se mit en marche, vers l'intérieur, jusqu'à ce qu'il soit certain d'être invisible de la mer. Ensuite, il vira vers le nord, parallèlement à la plage et marcha aussi vite que le lui permettaient les fourrés. Tous les quelques mètres, il s'abritait et tendait l'oreille, guettant les moindres signes de mouvement humain dans les ténèbres qui l'entouraient.

Il voulait se trouver à l'extrémité nord de la plage à l'arrivée du courrier, pour que l'homme n'ait pas à donner de signal. Il y avait sûrement des détecteurs infrarouges à bord du destroyer et le signal IR serait capté par d'autres que Blade. Pour les vigies du bord, ce serait un grand cri annonçant : « Je suis là ! »

Tout était silencieux dans la forêt, tout restait obscur. Blade se hasarda à retourner vers la plage pour observer le bâtiment. Il était maintenant assez près pour être vu à l'œil nu. Une sombre silhouette noire, avec des tourelles carrées à l'avant et à l'arrière, deux cheminées trapues et un grand mât à trépied... indiscutablement un des destroyers de la flotte russe.

Blade arriva enfin au nord de la plage et se laissa tomber derrière un arbre abattu. L'arbre le cachait et le protégeait par-derrière du destroyer. Il tenait à surveiller lui-même les trois autres directions, pour se couvrir et guetter le courrier, l'ennemi ou les deux à la fois.

Les minutes s'écoulèrent, interminables, semblant durer une demi-heure, même pour l'esprit discipliné de Blade et ses sens aigus. Ses yeux balayaient constamment la plage, la forêt et la mer, et ses mains tenaient la mitrailleuse braquée.

Le destroyer ne cessait de se rapprocher ; il était maintenant énorme et aussi menaçant qu'un croiseur ou un cuirassé. Puis l'ourlet blanc de l'étrave commença à disparaître quand il ralentit. Il passa devant la plage, à deux milles environ au large, paraissant tout juste courir sur son erre. Maintenant, il devait se trouver presque au-dessus du sous-marin posé sur le fond.

Une ou deux minutes plus tard, un léger son détourna l'attention de Blade du destroyer vers la forêt au nord. Il leva son arme, fit sauter le cran de sûreté et tendit l'oreille. Le bruit se répéta, deux fois, trois. Il était irrégulier, brouillé et parfois étouffé par les arbres et le vent dans les branches, mais on ne pouvait s'y tromper. C'était celui d'un homme qui courait vite.

Si cet homme était le courrier, cette course ne présageait rien de bon. Cela pouvait indiquer des ennemis sur ses talons.

Soudain, un homme surgit entre deux arbres. Blade redressa vivement la mitrailleuse, pour tirer d'une main de la hanche. Levant son bras gauche, il exécuta les six mouvements rapides du signal de reconnaissance à la main. L'homme surprit le geste, se figea un instant et se jeta à plat ventre. Blade vit qu'il avait une barbe blonde ; il portait un blouson et un pantalon foncé, un léger sac sur le dos et un pistolet à la ceinture.

Blade visa l'homme posément, attendit un moment et répéta son signal. Son index commençait à se crispier sur la détente, quand l'homme leva lentement une main et donna le contre-signal convenu. Blade vit que cette main était noire de sang séché. Elle tremblait aussi si violemment qu'il put à peine reconnaître le signal.

— Venez par ici, dit-il en anglais.

L'homme sursauta nerveusement, regarda autour de lui, puis il rampa vivement vers Blade, à quatre pattes. Il grimaçait chaque fois que sa main ensanglantée s'appuyait sur le sol. Quand il se jeta à couvert, Blade l'entendit haleter péniblement ; il vit qu'il avait des yeux affolés et un teint anormalement blême. L'homme dut attendre une minute ou deux avant de pouvoir parler et, quand il y parvint enfin, ce fut un torrent de paroles précipitées.

— Ils sont juste derrière moi, les Russlandais. Quelqu'un leur a signalé le rendez-vous et la route. Ils nous ont tendu une embuscade, ils nous ont blessés. Maria et moi. J'ai pu leur échapper. Mais ils ne sont qu'à une dizaine de minutes derrière moi...

Il ôta son blouson, en grimaçant de douleur quand il retira son bras de la manche, puis de sa main valide il déchira la doublure. Une grosse enveloppe de plastique tomba sur les aiguilles de sapin. L'homme la ramassa et la tendit à Blade.

— Tenez. C'est étanche. Vous devez partir tout de suite, avant qu'ils arrivent. Si vous me laissez ça, dit-il en montrant la mitraillette, je resterai ici, j'en abattrai quelques-uns pendant que vous vous enfuyez. J'en aurai quelques-uns, pour Maria.

— Qui est Maria ? demanda Blade, dont les ordres n'avaient pas mentionné cette personne.

— Ma femme. Elle m'a accompagné, parce que j'avais besoin d'un second fusil, quand les Russlandais ont commencé à débarquer sur notre plage. J'ai dû l'abandonner, après l'embuscade.

Son expression révélait que c'était infiniment pire pour lui que la simple douleur de sa blessure. Blade hésitait à poser une autre question, mais il le devait.

— Elle était en vie ?

C'était brutal, mais il fallait bien savoir si la femme avait pu être capturée vivante et forcée à parler. L'homme secoua la tête.

— Non. Trois balles dans le ventre et une autre dans la tête. Elle ne parlera pas. Maintenant vous savez tout. Alors partez, je vous en prie, tout de suite ! Sinon, tout aura été vain.

Il tendit la main vers la mitraillette, mais Blade la tenait fermement. Cela lui faisait mal de dire à cet homme que ses ennuis n'étaient pas finis. Mais il n'avait pas le choix.

— Je ne peux pas partir. Il y a un destroyer russlandais dans le détroit, à moins de deux milles. Nous ne pouvons pas bouger tant qu'on n'aura pas fait quelque chose pour s'en débarrasser.

L'homme pâlit encore, si c'était possible, et ses traits se convulsèrent. Il laissa tomber sa tête sur ses bras et se mit à pleurer, silencieusement et désespérément.

Au bout de dix minutes, Blade entendit enfin les Russlandais. Ils marchaient rapidement, sans prendre de précautions, dans un grand martèlement de pieds et des craquements de branches, en s'interpellant bruyamment dans leur langue. De temps en temps, Blade percevait le cliquetis métallique de leurs armes.

Il ramassa le dossier et s'assura que le dispositif incendiaire était

en place. S'il n'arrivait pas à se dégager, il n'aurait qu'à tirer d'un coup sec sur la bande et réduire tout le dossier en cendres instantanément.

Les Russlandais s'étaient tus, maintenant, ou avaient fait halte. On n'entendait plus qu'un léger pas de temps en temps, le murmure d'une seule voix. Soudain, dans le lointain, Blade perçut le grondement de canons lourds, puis un sifflement aigu dans les airs, devenant assourdissant. Blade tourna la tête et vit s'élever une immense gerbe de sable, de galets et de branchages à l'autre extrémité de la plage. Il courba la tête alors que des fragments de métal et de bois pleuvaient au bord de l'eau.

Le courrier fut secoué d'un tremblement violent, enfouit plus profondément sa tête dans ses mains et laissa échapper un faible gémissement. Il devait bien deviner ce qui se passait. Le destroyer allait bombarder la plage et la forêt. Ils risquaient d'être réduits en bouillie tous les deux. Plus certainement, ils seraient cloués au sol jusqu'à ce que leurs poursuivants puissent lancer une attaque.

De nouveaux obus explosèrent, plus loin à l'intérieur. Et d'autres encore sur la plage, plus près de leur abri précaire. Dans les éclairs des canons, le destroyer était nettement visible, presque immobile sur la mer. Les tourelles avant et arrière tiraient alternativement, toutes les trente secondes.

Deux obus tombèrent dans la mer en faisant jaillir de formidables trombes d'eau argentée. Puis quatre explosèrent presque simultanément, en projetant une nappe de flammes jaune orangé et un mur de sable et de fumée vers Blade. Il ferma les yeux et s'aplatit, en protégeant le radeau avec son corps. Il ne pouvait permettre la moindre déchirure.

Le tir s'intensifia, se rapprocha, un obus déracina un grand arbre et le projeta dans les airs. Il alla tomber à l'eau alors qu'une nouvelle salve déferlait.

Il y eut une minute ou deux de silence, après cela, puis la canonnade reprit, encore plus furieuse. Blade était ahuri par le bruit, assourdi par les sifflements qui lui perçaient les tympans. Il s'aperçut qu'il saignait du nez. Dans cet enfer, il guettait un autre bruit, certain qu'il devait venir.

Il vint. De la forêt où des arbres s'entassaient maintenant en piles monstrueuses monta un chœur de cris horribles. Les canonniers russlandais avaient trop allongé leur tir et une rafale était tombée de plein fouet sur leur propre patrouille d'infanterie. Blade haussa un peu la tête au-dessus de son arbre, qui était maintenant criblé d'éclats d'obus. Il aperçut plusieurs hommes en kaki, assis ou étendus sous les arbres abattus. L'un d'eux se releva en chancelant, leva un fusil-

mitrailleur et tira une rafale de balles traçantes vers le ciel. Il ne visait pas Blade, il ne visait rien mais devait essayer de lancer un signal au destroyer. Blade leva sa mitrailleuse et tira quelques coups. Le Russe tomba à la renverse et disparut de la vue, entraînant son arme. Le fusil-mitrailleur continua de lancer ses balles traçantes jusqu'à ce que le chargeur soit vide, puis il se tut. Blade n'entendit plus que les gémissements des blessés et des mourants.

À côté de lui, le courrier se releva péniblement. La vue de la forêt saccagée et des Russes agonisants parut lui rendre à la fois la lucidité et le courage. Il se tourna vers Blade, avec un grand rire sauvage.

— Joli tir pour nous, hein ?

Blade hocha la tête, sauta par-dessus l'arbre couché et fit signe au courrier de le suivre. Ils devaient aller achever tous les Russes survivants. Ensuite, il leur faudrait marcher vers l'intérieur, s'éloigner des canons du destroyer et du groupe de débarquement qui accosterait certainement, dès que le capitaine se rendrait compte de ce qui s'était passé.

Le courrier glissait de l'arbre pour s'accroupir à côté de Blade quand le *tak-tak-tak* d'une mitrailleuse retentit sur la droite, et des balles sifflèrent à l'oreille de Blade. Il se jeta à terre, le courrier quelques secondes après lui. Mais Blade le vit pivoter, tomber à genoux et s'affaler, du sang ruisselant de sa poitrine, de son épaule et de son bras droit.

Sans relever la tête, Blade prit sa trousse de secours et se traîna vers le courrier. L'homme avait reçu une demi-douzaine de balles et il allait mourir, sans les soins qu'il ne pourrait recevoir qu'à bord du sous-marin, c'était évident. Malgré tout, Blade travailla avec acharnement, désinfecta, pansa et fit des piqûres. Si seulement l'homme vivait assez longtemps pour dire comment il avait été dénoncé aux Russes...

La mitrailleuse tira encore une fois. Apparemment, les servants ne pouvaient plus voir les deux hommes aplatis sur le sol et tiraient au hasard pour les clouer sur place. Ensuite, le destroyer pourrait les viser à loisir et, ce coup-ci, il n'y aurait pas d'erreur d'objectif. Blade se demanda sombrement si le courrier et lui avaient une chance de vivre plus de dix minutes.

De nouveau, le crépitement de la mitrailleuse. Il dura si longtemps qu'il calcula qu'ils allaient devoir bientôt changer la bande. Il se risqua à hausser la tête pour regarder vers la mer. Ce qu'il vit le surprit et l'enchantait.

Le destroyer avait viré de bord et s'éloignait vers le sud, dans le

détroit. Le bouillonnement d'écume à l'avant et à l'arrière indiquait qu'il filait déjà vingt nœuds et prenait encore de la vitesse. À l'avant, un énorme projecteur balayait les eaux. Quelque chose d'important, d'impératif, détournait le bâtiment de ses victimes à terre.

Soudain, une gerbe de feu jaillit vers le ciel, de l'arrière du destroyer. Au sommet de la flamme une couronne de débris divers oscillait, des grenades sous-marines, des plaques d'acier, des chaloupes, des hommes, la tourelle arrière tout entière avec ses canons et son radar. À la base du brasier, la mer se soulevait en vague monstrueuse ourlée d'écume. Puis le tonnerre de l'explosion déferla vers la côte. Blade se croyait accoutumé aux explosions, depuis le temps, mais celle-ci s'enfla, s'enfla jusqu'à ce qu'il soit obligé d'ouvrir la bouche et de plaquer ses mains sur ses oreilles. La terre vibra sous lui et plusieurs arbres fendus vacillèrent et s'écroulèrent.

Alors que les débris voltigeant retombaient à la mer, Blade vit nettement la mitrailleuse. Les deux servants s'étaient levés et regardaient le large, bouche bée, aveugles à tout ce qui n'était pas le navire agonisant. Ils ne firent pas du tout attention à Blade quand il décrocha une grenade de sa ceinture, la dégoupilla et la lança. Les hommes avaient encore la bouche ouverte quand la grenade atterrit entre eux, et ils moururent ainsi.

Deux autres Russlandais jaillirent d'un fourré, tandis que s'éteignaient les échos de l'explosion, mais Blade ne se laissa pas surprendre. Il avait le doigt sur la détente et un tir rapide eut raison de ceux-là. Il attendit encore une minute, cherchant d'autres assaillants valides, mais, au bout d'un moment, il comprit qu'il n'y avait plus personne.

Comme il se retournait vers la mer, l'énorme vague de l'explosion atteignit la côte, une muraille de deux mètres d'eau verte et d'écume. Elle s'abattit sur la plage, emplit les cratères des obus, déferla assez haut pour soulever plusieurs arbres abattus qu'elle emporta en se retirant.

Blade examina le courrier. Il respirait encore mais il avait perdu connaissance. C'était aussi bien, si l'on considérait la gravité de ses blessures. Blade prit le radeau et la trousse de survie pour les porter au bord de l'eau. Il revint, souleva le courrier dans ses bras et le porta aussi. L'homme pesait plus de quatre-vingts kilos mais il parut léger aux muscles et au système de Blade chargé d'adrénaline.

Après l'avoir allongé sur le sable, il déballa le radeau et le gonfla avec la cartouche d'air comprimé. Le disque de caoutchouc noir prit rapidement forme et s'affermi. Blade y coucha le courrier, aussi confortablement qu'il le put, puis il poussa le radeau à l'eau, sauta dedans et dégagea les pagaies.

Lentement, lourdement, l'embarcation pneumatique avança en roulant. L'eau atteignait presque le bord mais elle restait stable, ce qui suffisait à Blade. Le radeau n'aurait pas à les transporter jusqu'en Anglor. Il devait simplement les maintenir à flot assez longtemps pour qu'ils soient ramassés par le sous-marin.

Au bout d'un moment, un long tube de métal émergea de la mer à deux cents mètres sur l'avant, traînant un léger sillage. Le sillage disparut, le tube se haussa et le reste du sous-marin suivit le périscope. De l'écume bouillonna sur l'arrière quand les officiers sur la passerelle manœuvrèrent en direction de Blade.

Les trois marins qui se tenaient sur le pont lancèrent un filin que Blade attrapa au vol. Il hala le radeau contre la coque noire luisante du sous-marin. Les matelots s'approchèrent avec prudence, Blade sauta sur la coque et tous les quatre hissèrent le radeau à bord.

Blade poussa un long soupir de soulagement, s'assura que les trois marins soulevaient le courrier avec précaution et se dirigea vers l'échelle de la passerelle. Il avait une dernière chose à faire avant d'être satisfait du travail de la nuit. En montant, il vit le capitaine du sous-marin penché à la rambarde, ses jumelles autour du cou.

— Bienvenue à bord, Mr. Blade.

— Merci, capitaine. Maintenant, si vous le pouvez, je pense que nous ferions bien de repêcher un ou deux prisonniers du destroyer.

Le capitaine secoua la tête.

— Je regrette, Mr. Blade. Ce serait peut-être utile mais dangereux aussi. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous attarder ici, et certainement pas à la surface.

— Mais...

— Non, je regrette. Nous n'avons pu nous débarrasser de ce destroyer qu'en employant... en utilisant quelque chose que nous n'espérions pas voir aussi bien réussir. Je ne vais pas risquer davantage mon bâtiment, maintenant que nous vous avons à bord.

Le capitaine sourit poliment et tourna les talons avec une résolution coupant court à toute insistance de la part de Blade.

Ils traversèrent la mer du Nord en quatorze heures, mais ce n'était pas assez rapide pour le courrier. Il reprit connaissance pour un moment, assez longtemps pour savoir où il était et entendre Blade lui raconter la destruction du bâtiment ennemi. Cela le fit sourire avec une profonde satisfaction... trois cents marins russlandais, ou plus, disparus en échange de sa femme. Mais ce n'était pas assez pour le sauver. Il mourut alors que le sous-marin refaisait surface à cinq milles au large de Whitby.

CHAPITRE IX

R ne perdit pas de temps. Dès son arrivée, Blade fut escamoté, conduit précipitamment dans une pièce « sûre » où il fut maintenu pendant douze heures. Il tint bon, bien résolu à rivaliser d'endurance avec un homme tellement plus âgé que lui. D'ailleurs, il avait l'habitude de ces rapports épuisants. L'affection de J pour Blade ne l'avait jamais empêché d'être sévère avec lui, pour les questions professionnelles. R était coulé dans le même moule.

Quand Blade eut fini de raconter pour la cinquième fois au moins tous les détails de sa mission, R mit fin à l'interrogatoire et commanda un repas. Blade dévora la tourte au bœuf et aux rognons, les côtelettes grillées, les choux de Bruxelles et la tarte de groseilles à maquereau à la crème, comme si c'était le souper du condamné. Puis, il se versa une tasse de café et se laissa retomber contre le dossier de sa chaise, repu, détendu et prêt à tout ce que pourrait lui proposer R.

R offrit un cigare à Blade, en alluma un lui-même, tira quelques bouffées, puis il examina son agent de son œil unique.

— J'avais l'impression que nous vous avons confié une mission relativement simple, Mr. Blade.

Il se tut, attendant visiblement une réponse. Blade hocha la tête.

— J'avais la même impression, dit-il en regardant R bien en face. Mais je ne pense pas devoir être tenu pour responsable des complications.

— Pas des complications qui se sont produites, sans doute. Mais pourquoi avez-vous emmené le courrier ? Et que dire de votre demande de repêchage des survivants du destroyer ?

Ces questions avaient déjà été posées. Blade pensa que R avait une raison particulière d'insister sur ces points. Cela ne les rendait pas moins irritants, et il ne vit pas la nécessité de dissimuler son agacement. Il n'avait pas à donner l'impression qu'il supporterait d'être traité comme un enfant. Aussi, quand il parla, ce fut d'une voix sèche et aussi glaciale que de l'oxygène liquide.

— Nous avons déjà abordé plusieurs fois ce sujet, monsieur. Je doute qu'il soit utile de recommencer. Le courrier a déclaré en termes fort clairs que le réseau du Nordsberg était grillé. Il me semblait probable qu'il pourrait fournir des renseignements utiles, expliquer comment c'était arrivé.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas interrogé vous-même ?

Blade s'aperçut que R posait très sérieusement la question.

— C'était impossible, dans ces circonstances. Nous avions trop de... de visiteurs imprévus, d'une espèce ou d'une autre, déclara-t-il, et cet euphémisme suscita un mince sourire de R. Même si nous n'avions pas été trop occupés à nous défendre, j'aurais préféré l'emmener. Il valait mieux le faire interroger par quelqu'un qui en savait plus long que moi sur les opérations des services secrets impériaux au Nordsberg.

— Quelqu'un comme moi ?

— Oui. Quoi qu'il en soit, le courrier était grièvement blessé. J'aurais pu essayer de prendre un prisonnier, parmi les blessés russlandais, mais je ne crois pas qu'ils étaient en meilleur état que le courrier. Et pour cela, j'aurais dû abandonner le courrier. Je ne le voulais pas.

— Et les survivants du destroyer ?

— Un simple matelot n'aurait probablement pas su pourquoi son bâtiment était là. Mais un officier au courant avait pu survivre. Il me semblait que ça valait la peine de voir ça.

— Mais le capitaine du sous-marin n'était pas de cet avis, n'est-ce pas ?

— Non. Je ne saurais dire qui avait tort ou raison, de lui ou de moi. Nous avions des missions différentes, alors notre point de vue ne pouvait être le même.

— Vous pensez que le sous-marin avait autre chose à faire que de vous conduire et de vous récupérer ?

À tout homme moins perspicace que Blade, il n'y avait rien dans la voix de R qui pût servir d'indice. Mais pour Richard Blade, la question polie de R flamboya comme une fusée signalisatrice, illuminant des choses restées jusqu'alors dans l'ombre.

Non, pas tout à fait dans l'ombre. Depuis six heures au moins sur les douze, l'intuition de Blade posait une question épineuse. Sa mission avait-elle été authentique ou... autre chose ? Il estima le moment venu de se fier à son intuition et de poser cette question à R.

— Oui, je crois que la vraie mission était celle du sous-marin et que j'ai été envoyé à terre pour une opération de diversion. Je suis à peu près persuadé que ce que le courrier a apporté au péril de sa vie était factice, et que les véritables documents sortaient par une autre voie.

Blade gardait un ton neutre. Il était un agent bien trop expérimenté pour s'indigner de cette sorte de tromperie, mais cela ne

lui avait jamais plu et ne lui plairait jamais.

— Quelle était la mission du sous-marin, dans ce cas ?

— Je pense qu'elle avait un rapport avec le dispositif qui a été essayé avec succès contre le destroyer. D'après ce que j'ai vu, je suppose qu'il s'agissait d'un leurre extrêmement rapide correspondant au profil acoustique et sonar du sous-marin. On l'a lancé, on a attendu que le destroyer s'empresse de le suivre, puis on lui a tiré une torpille acoustique de haute vélocité en plein dans le... dans l'arrière.

Un long silence plana dans la petite pièce, pendant lequel R écrasa posément son mégot de cigare dans le cendrier et en alluma un autre.

— La marine impériale, dit-il enfin, ne serait pas du tout heureuse de savoir que vous avez deviné si facilement ce qu'on faisait.

— Et vous ?

— Je suis absolument satisfait de pratiquement tout ce que vous avez fait ou dit. Vous vous êtes remarquablement acquitté de votre mission. Des agents avec dix ans d'expérience se sont beaucoup moins bien comportés face à des dangers infiniment moins graves. Il est évident que vous avez une grande aptitude naturelle pour ce genre de travail.

— Merci, monsieur.

R ouvrit un tiroir du bas de son bureau et en retira une carafe de whisky, un siphon et deux verres.

— Je l'ai déjà dit, capitaine Blade, mais je pense pouvoir le répéter avec confiance. Soyez le bienvenu aux Opérations Spéciales.

— Merci, monsieur. Capitaine ?

— Vous avez besoin d'un grade militaire, sinon vous ne seriez ni chair ni poisson pour nos militaires les plus orthodoxes. Le rang de capitaine n'est pas assez élevé, à vrai dire, mais c'est le plus haut que je puisse faire approuver pour un homme aussi nouveau que vous.

Ils burent chacun quelques gorgées de whisky et R reprit :

— Pour ce qui est de la pénétration de nos opérations au Nordsberg, nous la soupçonnions depuis plusieurs semaines. Alors nous avons organisé plusieurs opérations de diversion, à la sortie de toutes les routes que nous pensions compromises. Chacune de ces diversions était également – couverte par une autre opération. Pendant ce temps, nous établissions une route entièrement nouvelle pour faire sortir tout le matériel et le personnel clefs. Cela a fort bien marché.

— Et les diversions ?

— Nous avons envoyé six de nos agents. Vous êtes le seul à être encore en vie.

Blade fut incapable de trouver une réponse à cela. R lui épargna la peine de chercher.

— Nous soupçonnions aussi que cela arriverait quand nous avons appris que le général Golovine était au Nordsberg.

Ce nom disait vaguement quelque chose à Blade.

— Leur chef de la sécurité ?

— Oui. Le directeur du bureau du Contre-Espionnage de l'administration de la Sécurité nationale des Flammes Rouges. C'est un soldat de métier mais il est spécialisé dans le travail de renseignement depuis trente ans. Il a dirigé en personne les opérations des Flammes Rouges contre des citoyens de l'empire, dans trois des pays conquis depuis quinze ans.

— Est-ce que nous savons comment les opérations du Nordsberg ont été grillées ?

— Non, pas avec précision. Nous nous efforçons de remédier à cette situation, naturellement, nous cherchons même des fuites dans notre propre personnel. Ce sera une de vos missions dans les six semaines à venir.

CHAPITRE X

Pendant trois jours, Blade dut rester enfermé dans une chambre particulière, dans une des ailes du QG des Opérations Spéciales. À part la vue et la couleur du décor, la pièce était identique à celle où il s'était réveillé le premier jour de son service dans la division. On lui fit clairement comprendre que, pendant ces trois jours, il n'aurait rien à faire et ne devrait même pas essayer de faire quoi que ce soit. Le médecin major fut catégorique :

— C'est un schéma que nous cherchons à rompre. Un jeune homme solide accomplit quatre missions à la suite, sans se reposer entre elles. Il se croit indestructible. Les ordres de repos le font ricaner. Il repart pour une cinquième mission, et le stress le rattrape. Fin du jeune homme solide. Avec une guerre qui menace, nous ne pouvons pas permettre ça, même si vous vous en croyez capable.

Pendant trois jours, donc, Blade passa son temps à rattraper du sommeil perdu, des repas sautés et des rapports parvenus pendant qu'il était en mission. Pour trois jours, ça allait encore, mais il fut heureux d'en finir avant de périr d'ennui.

Il consacra de longues heures à étudier les dossiers des énormes appareils de transport ADAV. Officiellement, c'étaient des transports d'assaut modèle Avro 167. Plus familièrement, on les appelait « les Éléphants ». Les grands avions pouvaient transporter cinquante tonnes de matériel ou deux cents soldats tout équipés sur plus de trois mille kilomètres, atterrir verticalement, décharger, décoller verticalement et rejoindre leur base. Ils étaient capables de dépasser la vitesse du son à basse altitude et d'aller encore plus vite en montant plus haut. L'aile à géométrie variable leur donnait une vitesse, une autonomie de vol et une maniabilité incroyables.

Comme Blade s'y attendait, ces qualités exigeaient bon nombre de progrès technologiques. Au moins trois alliages nouveaux servaient à leur construction, tous supérieurs, pour le rapport résistance-poids et pour la résistance à la chaleur, à tout ce qui pouvait exister déjà. Ils consommaient aussi un nouveau carburant chimique, cinq fois plus puissant que les meilleurs carburants des avions à réaction normaux.

Après ses trois jours de repos et de lecture, Blade fut affecté à un service léger qui le contraignit à lire de nouveaux dossiers, pendant quatre à six heures par jour. Il savait que, plus il apprendrait de choses, moins il risquerait de gaffer et de se trahir ; alors, non content

de lire pendant les six heures obligatoires, il en consacrait six à huit de plus à se renseigner pour lui-même. Il espérait que cela serait pris pour de la conscience professionnelle, et non pour un effort désespéré d'apprendre des choses qu'il aurait dû connaître aussi bien que son propre nom.

Un soir qu'il était assis dans le mess des officiers, un verre de bière par terre à côté de son fauteuil et un dossier sur les contre-mesures électroniques de Russie étalé sur ses genoux, il sentit quelqu'un passer devant lui. Il leva les yeux et vit une jeune femme qui s'asseyait dans un fauteuil en face de lui, de l'autre côté du petit salon. Pendant un moment, Blade feignit de contempler le tableau accroché au mur, au-dessus d'elle, représentant un cuirassé 1900 en mer, vomissant de gros nuages de fumée et tirant de tous ses canons. Puis il s'aperçut que la jeune femme le dévisageait, et il cessa de faire semblant de l'ignorer ; il croisa franchement son regard.

Il l'avait déjà vaguement aperçue, elle appartenait au personnel du quartier général, mais c'était la première fois qu'il la voyait de près. Elle était petite mais son maintien droit la faisait paraître plus grande. Un corps pulpeux, avantage par une jupe de tweed gris et un chemisier bordeaux, de fort jolies jambes. Des cheveux coiffés à la page, si blonds qu'ils étincelaient sur le fond terne du papier peint et la teinte encore plus lugubre du fauteuil. De grands yeux bleus très vifs, et une grande bouche, qui esquissa un sourire charmant quand elle se vit observée.

— Bonsoir, dit-elle. Je vous ai déjà vu quelquefois par ici, mais nous n'avons jamais été présentés. Je m'appelle Elva Thompson.

Blade sourit, appréciant cette franchise polie.

— Je pourrais en dire autant.

Les yeux bleus pétillèrent.

— Est-ce que ça veut dire que vous vous appelez aussi Elva Thompson ?

— Non, dit Blade en riant. Cela signifie que je vous ai aperçue quelquefois ici, mais... Bref, je m'appelle Richard Blade.

— Ah oui, vous êtes le plus nouveau des Indépendants, n'est-ce pas ?

— Oui. Et vous faites partie du personnel d'ici ?

— Je suis coordinatrice des missions du personnel d'état-major.

Blade fut impressionné. Elva ne devait pas avoir plus de trente ans mais sa position était une des plus importantes, pour la direction quotidienne du QG. Elle était chargée de surveiller les missions et de déplacer les agents de l'une à l'autre, selon ce que les circonstances

exigeaient. Cela lui donnait donc un rang de classe Un, puisqu'elle devait en savoir beaucoup sur la préparation de chaque mission importante des Opérations Spéciales.

Les yeux d'Elva s'abaissèrent sur les documents étalés sur les genoux de Blade et sur le tapis à ses pieds.

— Est-ce que j'interromps un travail important ?

— Non, pas vraiment. Je commençais à envisager de plier tout ça et de me mettre au lit, répondit-il en jetant un coup d'œil à sa montre. Il est bientôt onze heures, et demain j'ai un cours de perfectionnement de saut en parachute. Mon réveil sonnera à cinq heures.

— Vous allez être parachuté pour votre prochaine mission ?

Blade secoua la tête. La question pouvait être tout à fait normale et innocente. Malgré tout, il fut heureux de pouvoir répondre poliment en révélant très peu de choses.

— Pas nécessairement. Vous savez comment on nous bouscule, les Indépendants. Quarante-huit heures de préavis, entièrement passées à écouter les ordres. Et puis nous voilà partis, dans un endroit dont nous ne connaissons même pas le nom avant d'y arriver, le plus souvent. Nous devons donc nous entraîner constamment, à tout ce qui pourrait nous servir.

— Je vois...

Elle parut hésiter, presque un peu nerveusement. Puis elle demanda :

— Est-ce que vous pensez que vous pourriez me faire emmener pour un de ces vols d'entraînement au parachutage ?

— Pour sauter ?

— Oui. J'ai mon propre équipement.

— Vous comptez faire une demande pour une place parmi les Indépendants ?

Elva rit.

— Oh non. Je connais mes limites. Je suis assez compétente mais pas sportive à ce point. Je suis également trop sociable pour passer mes heures de travail perchée au sommet de je ne sais quelle montagne glacée de Russie, sans rien de plus intéressant qu'un mouton à cinquante kilomètres à la ronde. Mais le parachute était un de mes passe-temps favoris. Maintenant que les allocations de carburants pour les avions civils ont été sévèrement réduites, c'est difficile de trouver quelqu'un pour m'emmener.

Blade était au courant. Petit à petit, le gouvernement impérial forçait les habitants de l'Anglor à serrer leur ceinture. Les produits alimentaires, les carburants, toutes sortes de biens de consommation

étaient progressivement rationnés. Le rationnement total ne tarderait pas à être imposé, il s'en fallait de quelques mois au plus.

— Je ne pense pas pouvoir faire quelque chose pour vous cette semaine, dit-il. Les horaires d'entraînement sont trop chargés. La semaine prochaine, peut-être... Enfin, je verrai ce qui sera possible.

— Je ne peux guère en demander plus, répondit Elva avec un sourire qui parut illuminer la pièce. Sauf peut-être si vous aviez envie de me payer un verre ?

— J'en serais ravi, assura-t-il, et il se leva pour offrir son bras à Elva.

CHAPITRE XI

Ils durent attendre une semaine mais, ensuite, il fut très simple de glisser Elva dans le plan de vol pour trois sauts. Blade dit simplement qu'elle « envisageait » de se présenter pour l'entraînement sur le terrain. « Envisager » n'avait rien de compromettant, elle pourrait toujours dire qu'elle avait changé d'idée, si un quelconque bureaucrate faisait des histoires. Mais fort probablement personne n'en ferait. Les Opérations Spéciales marchaient avec un manque de paperasserie tout à fait reposant. R savait fort bien que le genre de personnes dont la division avait besoin pour son travail ne pouvait être traité comme des recrues d'infanterie.

Blade et Elva passèrent donc toute une journée de la semaine suivante sur le terrain. Dans la matinée, le temps resta gris et humide mais le soleil apparut dans l'après-midi, et les deux derniers sauts de la journée furent une joie. Blade adorait la chute libre et se sentait tout naturellement attiré par les personnes comme Elva, qui l'aimaient autant que lui.

Non seulement elle l'aimait, mais elle était remarquable. En excellente forme, expérimentée et même gracieuse dans tous ses mouvements pour quitter l'avion, c'était un plaisir de la voir se guider dans quinze cents mètres de vide pour se poser parfaitement sur l'herbe verte du terrain de vol. Non seulement elle atterrissait sûrement, mais avec autant de précision que Blade.

Alors qu'ils repliaient leurs parachutes après le dernier saut, il eut subitement une idée.

— Nous pourrions réquisitionner une voiture et aller dîner en ville, non ? Je ne sais pas ce que vous avez fait, mais je n'ai pas quitté la zone de sécurité depuis que je suis engagé dans les Opérations Spéciales.

— Sauf pour cette mission au Nordsberg.

— C'est vrai. Mais on ne peut guère considérer cela comme une récréation. La cuisine était mauvaise, les distractions encore pires et je n'ai guère apprécié non plus la compagnie.

— J'essaierai d'être de meilleure compagnie que les Russlandais, répliqua Elva en riant.

— Vous n'aurez pas à vous donner beaucoup de mal. On se retrouve au garage à six heures ?

— Avec plaisir.

Pour la base militaire abritant le quartier général des Opérations Spéciales, la ville était York. L'ancienne cité présentait ce même mélange de familier et d'inconnu qui ne désorientait plus Blade. Il guettait toujours avec vigilance les différences, qui pourraient être des renseignements précieux à rapporter dans la Dimension Normale ou présenter un danger pour lui en Anglor.

Il y avait près de trois ans qu'Elva travaillait au QG, alors Blade la laissa lui servir de guide des restaurants et de la vie nocturne d'York. Elle s'y appliqua de son mieux, en considérant qu'il n'y avait que six ou sept bons restaurants. Heureusement, c'était un jour de semaine alors aucun n'était bondé de soldats en permission.

Ils se décidèrent pour un établissement appelé le *Duke's Head*. Blade se demanda de quel duc il s'agissait mais ne posa pas de question. Il ne tenait pas à laisser percer son ignorance de l'histoire d'Anglor, surtout pas devant Elva. Elle lui avait posé beaucoup de questions, sur lui et sur son travail, bien trop pour le repos de son esprit. Il ne la soupçonnait pas – pas encore – mais il avait un instinct bien développé, quand il s'agissait de ne jamais parler de lui-même plus qu'il n'était strictement nécessaire. En ce qui concernait Elva Thompson, cet instinct-là était maintenant sur le qui-vive.

Ils eurent une des salles à manger du *Duke's Head* pour eux seuls, et ils dînèrent entourés de sombres boiseries de chêne, de brique rouge teintée de fumée et de cuivres rutilants. Le service était excellent et la cuisine exquise. Soufflé au fromage, jambon de campagne aux petits pois frais avec des pommes de terre sous la cendre, fraises à la crème, un bon vin rouge de Gallia et un remarquable cognac ensuite... ce fut un des meilleurs repas que Blade avait jamais faits, dans n'importe quelle dimension. Il trouvait cependant dommage de devoir rester sur ses gardes et de se méfier du jeu auquel pourrait jouer Elva. Dommage ou pas, la prudence s'imposait.

L'heure de la fermeture approchait. Elva regarda le fond de son verre où quelques gouttes de cognac captaient encore la lueur du feu de bois. Elle semblait hésiter à exprimer quelque chose qu'elle tenait beaucoup à dire.

— Richard...

Il tendit le bras vers la bouteille de cognac.

— Encore un peu ?

— Non... Je ne crois pas... Richard. Avez-vous pensé que nous pourrions passer la nuit ici en ville ?

— Ce soir ?

— Y a-t-il une meilleure nuit ?

Blade savait reconnaître une femme qui avait pris une décision. Il leva son verre et le vida.

— C'est assez juste. Passons quelque part pour acheter deux brosses à dents et allons à la recherche d'un hôtel.

L'hôtel se nichait parmi de grands chênes et des jardins, et des oiseaux de nuit chantaient quand Blade et Elva arrivèrent. Leur chambre était au premier et la fenêtre donnait sur la campagne au nord, qui s'étendait au pied d'une petite colline, entre les chênes. Il faisait nuit et il n'y avait rien à voir pour le moment, au-delà de l'étroite bande de lumière entourant l'hôtel.

Un feu pétillait dans la cheminée en faisant danser des ombres sur les murs. Il faisait bon dans la pièce, malgré le froid de la nuit.

Elva s'excusa et disparut dans la salle de bains avec leurs brosses à dents. Blade ôta ses chaussures, accrocha sa veste et sa cravate dans le placard et s'assit dans le grand fauteuil. Il entendit un bruit d'eau dans la salle de bains, puis la porte s'ouvrit et Elva en sortit.

Elle avança sans bruit sur l'épaisse moquette bleue, parce qu'elle avait ôté ses bas et ses souliers. À de subtils changements des mouvements de son corps, Blade devina qu'elle s'était également débarrassée de son soutien-gorge. Il s'attarda un moment à cette pensée, en sentant sa gorge devenir sèche et sa respiration s'accélérer.

Il voulut se lever quand Elva fut devant lui, avançant une main pour le maintenir en place. Elle s'approcha et, avec une grâce de ballerine, elle s'assit sur ses genoux. Puis elle lui prit la figure entre ses mains et amena les lèvres de Blade contre les siennes pour un long baiser. Elle retenait son souffle en l'embrassant, comme si elle voulait lui aspirer la vie. Enfin elle laissa sa respiration s'échapper, et Blade sentit comme une brise parfumée sur lui, atteignant toutes les parties de son corps et les pénétrant même. Sensuelle, excitante, érotique, tels étaient les seuls mots qui lui venaient à l'esprit et il n'en trouvait aucun pour exprimer ce qu'il ressentait.

Elva s'agita un peu sur ses genoux. Il ne sut si elle cherchait une position plus confortable ou si elle se tordait de désir. À chacun de ses mouvements, sa jupe remontait de plus en plus haut sur ses longues jambes nues luisant doucement à la lumière du feu. Les doigts de Blade dansèrent légèrement le long de ces jambes, de la cheville au genou et plus haut encore. Elva s'agita de nouveau, et cette fois ce fut certainement intentionnel. Les mains de Blade glissèrent sur les belles cuisses satinées, remontèrent sur la peau chaude et nue car elle avait

enlevé tous ses sous-vêtements. Il laissa ses doigts poursuivre leur exploration, en frôlant un triangle frisé déjà humide, et les ramena vers les genoux.

Pendant combien de temps ils avaient continué de s'embrasser et de se caresser, il leur était impossible de le deviner ni même de l'imaginer. Blade s'aperçut simplement à un moment donné que la jupe d'Elva glissait complètement et tombait sans bruit sur le tapis. Elle était nue de la taille aux pieds. Il le vit et s'aperçut aussi qu'elle lui avait déboutonné et ôté sa chemise sans qu'il sache trop comment, si bien qu'il était maintenant torse nu. Elle laissa tomber sa tête contre sa large poitrine, caressa d'une main les muscles et les cicatrices puis elle murmura, si bas qu'il l'entendait à peine :

— Cela ne va pas *du tout*...

Elle glissa des genoux de Blade et se leva. Il eut presque envie de crier de surprise et même de douleur, en perdant la chaleur d'Elva, son parfum, l'excitation dont elle le privait brusquement. Avant qu'il ait le temps de reprendre haleine, elle déboutonna rapidement son chemisier et l'envoya rejoindre la jupe par terre. Elle se présenta à lui dans toute sa nudité, la tête un peu renversée en arrière, ce qui soulevait et raffermissait ses seins aux pointes corail dardées. Blade pouvait à peine voir les détails de la magnifique créature dressée devant lui, prête, impatiente. Il n'était capable que de sentir une beauté à couper le souffle.

Il se leva à son tour et parvint à achever de se déshabiller sans tâtonnements ni perte de temps. Il s'approcha d'Elva et la souleva dans ses bras. Sans trop savoir comment, il la porta vers le lit et l'y déposa. Il faisait si chaud dans la chambre qu'ils n'eurent pas besoin de se glisser entre les draps. Ni l'un ni l'autre ne l'aurait probablement cherché, même si la pièce avait été aussi froide que la nuit au-dehors. Cela les aurait séparés pendant quelques secondes, bien trop longtemps pour eux.

Elva était allongée sur la couverture, et Blade se coucha sur elle. Ce ne fut pas plus compliqué. Il s'insinua profondément en elle, et elle s'enroula autour de lui en calquant ses mouvements sur les siens. Au début, ils bougeaient selon des rythmes différents et puis leurs cadences s'accordèrent. Ils planèrent de plus en plus haut vers le même but, et ils l'atteignirent presque au même moment, si bien qu'aucun n'aurait su dire qui était le premier. Tous deux savaient que l'orgasme les entraînait dans un tourbillon avec la force terrifiante et magnifique d'un vent d'automne emportant des feuilles mortes dans les airs. Ensuite, pendant un très long moment, ni l'un ni l'autre ne put parler ni même penser.

Finalement, ils s'aperçurent tous deux que la chambre paraissait

plus fraîche, froide même. L'air glaçait la sueur qui coulait sur le cou de Blade et entre les seins d'Elva et faisait courir de nouveaux frissons déplaisants dans leur dos. Ils se glissèrent sous les couvertures, et la chaleur qui les baigna alors se transforma lentement en une autre sorte de chaleur qui les envahit. Quand cette chaleur-là finit par s'épuiser, ils s'endormirent.

Blade et Elva se lancèrent dans leur liaison avec une intensité qui n'aurait pu durer, même s'ils avaient eu tous deux des loisirs illimités. Comme ils travaillaient, ils n'avaient qu'un certain temps à se consacrer. Malgré tout, ils refirent l'amour dans la matinée avant de retourner à la base à temps pour un petit déjeuner tardif. Ils purent aussi voler une nuit en ville, à peu près tous les dix jours.

Ils eurent tout de même plus de temps pour eux que ne l'espérait Blade. L'été finissait et l'automne n'était pas loin quand il fut convoqué pour le premier briefing complet avant sa prochaine mission.

— Vous aurez à aider un transfuge extrêmement précieux à sortir d'un des pays satellites. Vous bénéficierez de l'assistance de tous les résistants de la région, de tous les réseaux fonctionnant encore à ce moment.

— Le général Golovine s'est remis au travail ?

R fit une grimace, comme si son cigare avait soudain un goût aigre.

— Le général Golovine, et aussi quelques-uns de ses jeunes collègues triés sur le volet. Il sait les choisir, alors il ne faut pas les sous-estimer plus que lui. Nous avons aussi une estimation de probabilité Deux, de l'existence d'une fuite majeure dans la division des Opérations Spéciales elle-même.

L'échelle des probabilités allait de Un, une certitude presque mathématique, à Sept, presque impossible. Une probabilité Deux pour une fuite majeure dans la sécurité intérieure était une très mauvaise nouvelle. Blade se prépara mentalement au pire. Il savait quelle serait la question suivante, et qu'elle annoncerait aussi une très mauvaise nouvelle.

— Quelle est votre meilleure évaluation personnelle d'Elva Thompson ?

Blade laissa sa respiration s'échapper dans un long soupir sifflant, pendant qu'il cherchait rapidement les mots les plus précis.

— Je dirais qu'il y a une probabilité Trois qu'elle n'est pas sûre. Je ne puis donner franchement une estimation de probabilité en ce qui concerne les raisons de ce manque de sûreté, personnelles ou

politiques.

— Après six semaines de liaison avec elle ?

R ne semblait pas se soucier du tout de cette liaison en soi, simplement de ce que Blade avait pu en apprendre.

— Oui, répondit-il en soutenant le regard froid de son chef. Je ne crois pas que ce soit la première fois qu'il est difficile de faire la différence entre une personne bavarde ou subversive.

— Bien dit, et vous avez raison, répliqua R en riant. Cependant, vous serez d'accord avec moi, j'imagine, pour penser que les bavardages peuvent atteindre bien trop aisément des oreilles subversives. Alors, je crois que nous ne devrions plus courir de risques avec Elsa Thompson et aussi quelques autres personnes suspectes.

Blade se serait senti fort mal à l'aise si la voix de R avait pu laisser supposer qu'il entendait traîner Elva ou d'autres devant le peloton d'exécution. Apparemment, il songeait à quelque chose de moins définitif.

— Heureusement, nous pouvons faire d'une seule pierre plusieurs coups, reprit-il. Nous installons un QG fantôme d'Opérations Spéciales à Norfolk, le mois prochain. La douzaine de postes clefs y sera reproduite, si bien que la nouvelle organisation pourra reprendre une partie de l'administration et des projets, et même le tout en cas d'urgence. Nous affecterons tous nos suspects au QG fantôme. Ils ne recevront aucun projet et aucun plan d'opérations pendant plusieurs mois, donc ils ne pourront strictement rien faire, quels que soient leurs mobiles.

— Et pendant ce temps, un véritable QG fantôme sera installé ailleurs ? hasarda Blade.

— Oui. Quelque part en Scotia, peut-être. Norfolk est un peu trop près des côtes de la mer du Nord à mon goût.

Blade hocha la tête. R traitait la situation par une des méthodes classiques. Le meilleur moyen de surveiller un suspect d'espionnage ennemi n'était pas de l'éliminer sur-le-champ purement et simplement. Cela donnait à l'ennemi des renseignements utiles sur vos mesures de sécurité. Au lieu de cela, on créait une sorte de quartier isolé administratif pour le suspect, on le laissait là et on veillait à ce qu'il ne reçoive que de faux renseignements. Non seulement cela n'apprenait rien à l'ennemi mais pouvait encore le tromper et le dérouter.

— Et maintenant, dit vivement R, revenons-en à votre prochaine mission.

Il prit sur son bureau une pile d'enveloppes aussi épaisse que le manuscrit d'un roman-fleuve.

— Voici l'information de base. Vous avez une semaine entière pour l'assimiler et j'imagine que vous aurez besoin de chaque minute. Ah, un dernier point. J'essaie de vous faire passer commandant. Nous avons quelques postes vacants en ce moment.

Blade ne demanda pas comment ces postes étaient devenus vacants. Il n'avait pas besoin de le savoir, il ne voulait même pas le savoir du tout. Mais il y avait une chose qu'il tenait à demander...

— Pourriez-vous me dire quel genre de transfuge je devrai faire passer ?

Cela pouvait tout changer, en cas de pépin. Si le dissident était un tireur d'élite avec un physique de champion de football, ce serait un avantage. S'il avait soixante-dix ans, s'il était à moitié aveugle et sourd comme un pot, ce serait une autre affaire.

— C'est une femme, Rilla Haran. La plus brillante de tous les jeunes généticiens de Russie ; on lui doit quelques percées fondamentales dans la manipulation génétique et le clonage sur une grande échelle. Elle a probablement estimé qu'elle ne pouvait plus se prêter à l'utilisation de ses découvertes à des fins militaires, alors elle... Capitaine Blade, est-ce que vous m'écoutez ?

— Oui, monsieur.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Blade écouta R, mais il entendait un écho, dans sa tête, l'écho des paroles de J quand il l'avait accompagné dans le corridor souterrain, sous la Tour de Londres : « En génétique, nous avons reçu des rapports selon lesquels les Russes sont sur le point de déchiffrer les codes pour une manipulation génétique directe. »

Ainsi, il allait maintenant partir à la recherche d'une jeune femme de Russie qui faisait précisément le même genre de travail et qui portait dans son cerveau... quoi ?

Personne en Angleterre ne le savait pour le moment. Mais lui, Richard Blade, serait parmi les premiers à l'apprendre.

CHAPITRE XII

Blade devait sauter en parachute, pour sa mission de secours, pour aider Rilla Haran. Son rendez-vous avec la généticienne se trouvait dans la nation satellite de Rodzmanie, au bord d'un lac à cinq cents kilomètres des côtes.

Blade passa donc en territoire ennemi à deux fois la vitesse du son, à plus de quinze mille mètres d'altitude, à bord d'un appareil stratégique de reconnaissance de l'Impérial Air Force.

À trente kilomètres à l'intérieur, les signaux d'alarme se déclenchèrent, avertissant de l'approche de missiles ennemis. Avec le calme sans prétention d'un vieil habitué de ces petits jeux, le pilote attendit paisiblement que les six missiles se rapprochent à trois fois la vitesse du son. Puis il lâcha le leurre Numéro Un. Le leurre était un avion à réaction miniature, aussi rapide que le bombardier pour de courtes distances et équipé pour émettre le même signal radar. Le leurre piqua vers les missiles. Blade le suivit des yeux sur l'écran.

Ce fut la collision. Six détonateurs de proximité firent sauter six ogives nucléaires. Leurre et missiles disparurent ensemble, alors que les explosions zébraient la stratosphère gelée de flammes et de débris de métal.

L'onde de choc projeta Blade de son siège sur le plancher. Avant qu'il ait le temps de se remettre, le pilote manipula les commandes et envoya l'énorme avion en piqué à travers quinze kilomètres de ciel, pour le redresser juste au-dessus de la cime des arbres. Par les hublots, Blade eut un fort bon aperçu des forêts de Rodzmanie se précipitant vers lui à mille à l'heure. Le pilote riait.

— Nous avons commencé à descendre tout de suite après l'explosion, à une allure qui nous a fait échapper à leurs radars à longue portée. Ils doivent penser qu'ils nous ont eus. Même s'ils ont des doutes, il leur faudra une demi-heure pour organiser des recherches à basse altitude. À ce moment-là, nous vous aurons largué et nous serons repartis. Ils n'ont pas un très bon réseau radar pour traquer les intrus à basse altitude, alors ça devrait marcher au poil.

Blade consulta sa montre. Encore dix minutes, et ils atteindraient son point de chute. Il leva une main pour saluer l'équipage du bombardier et, de l'autre, il ouvrit la porte donnant sur le logement des bombes en queue de l'appareil. Elle se referma derrière lui et il se

trouva seul dans l'obscurité, avec le lointain tonnerre des moteurs pour lui tenir compagnie.

Tout au fond, il y avait un petit strapontin au-dessus duquel l'équipement de Blade était accroché. Il s'en revêtit rapidement, avec méthode : parachute principal et ventral, casque, radio, trousse de survie, couteau. Il ne sautait qu'avec ce qu'il lui fallait pour le conduire au rendez-vous avec la résistance rodzmaine. Malgré tout, une fois tout en place, il était chargé d'un fardeau de près de quarante kilos.

À peine s'était-il relevé qu'il sentit le plancher basculer tandis que l'avion virait sur l'aile bâbord. Il tournait pour aborder la vallée où Blade devait atterrir. Puis l'avion amorça une remontée. D'après le plan, Blade devait sauter de moins de mille mètres. Les montagnes, encadrant la vallée et culminant entre mille cinq cents et trois mille mètres, abriteraient l'avion des radars ennemis.

Un sifflement aigu retentit et au-dessus du strapontin un voyant rouge clignota. Blade monta sur le siège et saisit des poignées de chaque côté. Brusquement la lumière l'aveugla quand la porte s'ouvrit et le rugissement du vent, passant à des centaines de kilomètres à l'heure, suivit le jour. Blade baissa les lunettes sur ses yeux et contempla au-dessous de lui le panorama de forêts de sapins et de prairies parsemées de rochers.

Soudain son repère apparut, un double pic avec le petit lac niché entre les sommets et le ruban d'argent d'un ruisseau. Blade le regarda passer et disparaître, compta jusqu'à cinq et se jeta dans le vide.

L'air tonna à ses oreilles, le rugissement des moteurs à réaction l'assourdit. Et puis il fut dégagé de l'avion, tombant en chute libre. Il écarta les bras et les jambes pour se guider plus ou moins, en regardant les arbres défiler lentement au-dessous de lui sans paraître se rapprocher. Pendant un long moment il plana dans le monde silencieux, sans pesanteur et hors du temps, du parachutiste.

Quand il fut à six cents mètres, le sol bondit vers lui. Il eut l'impression de tomber de trois cents mètres en un clin d'œil. Il regarda de nouveau en bas, vit qu'il était sur l'objectif, tira la corde du parachute principal et sentit la violente secousse rassurante quand il se déploya. Il perdit immédiatement de la vitesse quand la corolle se gonfla et il dériva lentement, sûrement.

Blade releva la tête. Il n'y avait pas de coupole de tissu blanc ou camouflé au-dessus de lui. Le parachute était taillé dans un matériau expérimental presque absolument transparent. Seul le léger flou d'un cercle de ciel bleu indiquait à Blade qu'il n'était pas soutenu par magie. De loin, il n'y avait rien à voir, ni maintenant ni plus tard quand il aurait atterri.

Il baissa de nouveau les yeux. Il approchait d'une clairière et il s'aperçut qu'il allait carrément la survoler pour tomber dans les arbres. Il tira sur les suspentes d'un côté pour vider le parachute d'un peu d'air et sentit sa plongée s'accélérer. Cela suffit. Il descendit aux deux tiers de la clairière, atterrissant si doucement qu'il eut l'impression de tout faire au ralenti. Son parachute frôla les branches d'un sapin et s'affaissa derrière lui dans un murmure. Puis ce fut le silence.

Rapidement, Blade rassembla le parachute principal et ôta l'autre. Il les porta tous deux dans la forêt, jusqu'à ce qu'il trouve un petit ravin plein d'aiguilles de sapin. Il y enfouit les deux parachutes et lissa autant que possible la surface.

Cela fait, il retourna dans la clairière, s'orienta sur le soleil puis, avec son compas, se tourna vers le sud-ouest et se mit en route.

Durant les deux jours suivants, Blade fut en marche pendant trente-six heures. Il avait un peu plus de cent kilomètres à parcourir, dans un terrain qui ne lui permettait pas de couvrir plus de six kilomètres à l'heure.

Au matin du troisième jour, il descendit la dernière côte et marcha encore sur huit kilomètres dans la forêt, vers son rendez-vous avec la résistance rodzmaine.

Le contact de Blade était un nommé Piedar Goron, ingénieur des forêts. Il savait construire et réparer pratiquement n'importe quel bâtiment ou machine nécessaires à un camp de bûcherons, baraquements, génératrices, chutes et même les grands camions qui transportaient les troncs à la scierie. Un homme aussi habile bénéficiait d'une grande liberté pour aller et venir quand et où bon lui semblait, même sous la botte des Flammes Rouges. Piedar Goron profitait au mieux de cette liberté, et plus encore.

Il y avait près de trois cents hommes dans la résistance de cette région de Rodzmanie. Piedar Goron en connaissait très peu, et encore moins de résistants le connaissaient. Mais il pouvait donner un ordre en sachant qu'ils le recevraient tous et que tous obéiraient.

Goron reçut Blade dans une hutte de bûcheron et commença par lui offrir de la bière. Une fois les chopes vides, Blade posa la sienne et demanda :

— Bon, je suis ici. Alors quoi ?

Les ordres de Blade comportaient près d'une douzaine de plans différents pour parer à toute éventualité. Il savait que le choix ne pouvait être fait qu'avec l'aide de l'homme sur place.

Goron s'adossa à la paroi de la hutte et alluma sa pipe. Il prit tellement son temps que Blade commença à craindre de fâcheuses

nouvelles. Goron ne répondit qu'après avoir tiré plusieurs longues bouffées.

— Il n'y a plus moyen de vous faire passer tous les deux par la Route Verte. Il y a deux jours, les Russlandais ont envoyé un bataillon d'une unité de sécurité à Dungorad et ont arrêté près de quatre cents personnes.

— Combien y avait-il de nos... de vos gens parmi les quatre cents ?

Goron fit un geste vague.

— Dans cette région, le réseau a été tellement démantelé que nous ne le savons même pas. Je pense que nous en avons perdu assez pour que ceux qui ont échappé à la rafle se tiennent très tranquilles pendant un moment. Il pourrait en rester assez pour protéger la Route Verte. Mais si les gens sont trop effrayés pour envoyer simplement des rapports, ils auront certainement encore plus peur de vous aider à sortir.

C'était plus que probable. Il y avait des limites à ce qu'un être humain pouvait supporter et quand des hommes et des femmes voient leurs voisins arrêtés en pleine nuit et emmenés Dieu sait où... eh bien, ce qui s'était passé était plus ou moins inévitable.

— Et les autres routes ?

— Je crois que nous ferions bien de tirer un trait sur la Rouge et la Jaune, dit Goron. Elles traversent toutes deux la même province que la Verte, et je vous déconseille de passer dans ce coin-là pour le moment. Nous avons appris de source sûre que deux divisions de fusiliers russlandais ont avancé dans la province.

Deux divisions de fusiliers suffisaient pour quadriller la région village par village, et même maison par maison. Cela signifiait que quelqu'un d'assez haut placé à l'état-major des Flammes Rouges donnait les ordres.

Cela voulait dire aussi que la Huitième Armée aurait deux divisions de moins à affronter sur le front galliais. Parfait. Mais cela ne serait pas d'un grand secours à Blade et à Rilla s'ils étaient pris, torturés et abattus alors qu'ils essayaient de se frayer un passage parmi les deux divisions !

— Très bien. Nous annulons la Rouge et la Jaune. Il ne reste que la Violette. C'est celle que vous recommandez ?

— Oui. Nous avons dû également prévoir une nouvelle variante pour la Route Violette. Elle n'a pas encore été transmise en Anglor, alors vous ne pouvez pas la connaître.

— Quand est-ce que je l'apprendrai ? demanda Blade.

— Rilla et vous allez quand même respecter votre rendez-vous avec l'escorte à l'un des trois points de rencontre prévus, le dix-neuf, le vingt-deux ou le vingt-neuf. Le vingt-deux est le principal, les deux autres de simples soutiens. Vous serez mis au courant de la Route Violette Deux quand vous aurez opéré la jonction avec l'escorte.

— Je vois, murmura Blade.

La résistance locale imposait ses propres normes de sécurité plus rigoureuses. Il y aurait sûrement des murmures en Anglor quand on l'apprendrait mais Blade pensait que les résistants locaux avaient raison. Ils connaissaient mieux les dangers et les précautions nécessaires à prendre. Une route que le QG des Opérations Spéciales ignorait était une route qu'aucun espion, là-bas, ne pourrait dénoncer. Une route que Blade lui-même ne connaissait pas était une route qu'il ne pourrait révéler sous la torture.

Ce n'était pas idéal mais, d'un autre côté, les gens qui aiment les solutions idéales se lancent rarement dans le contre-espionnage.

— Très bien, dit Blade. Nous utiliserons la Route Violette Deux.

CHAPITRE XIII

Richard Blade était à plat ventre sous un buisson. Il portait un battle-dress de l'armée de terre russlandaise avec des galons de sergent-chef et l'écusson des forces de sécurité. Il était armé d'un pistolet automatique Degorov dans un étui en similicuir sous l'aisselle. En somme, tout ce qu'il avait sur lui faisait partie de l'équipement standard russlandais. Personne, en le voyant, ne pourrait se douter qu'il n'était pas ce qu'il paraissait.

Le seul élément insolite était la paire de jumelles que Blade portait à ses yeux. Elles étaient compactes, grossissaient six fois et possédaient un détecteur de distance et un viseur infrarouge. C'était un instrument plus sophistiqué que tout ce que possédaient les Flammes Rouges.

Blade n'aurait pas eu besoin des jumelles, uniquement pour guetter Rilla Haran. Si elle arrivait ce jour-là, elle descendrait vers la petite plage de gravier juste au-dessous de l'éminence boisée où il se cachait. Il voulait surtout s'assurer que personne ne viendrait avec Rilla. L'habitude qu'avait prise la généticienne de venir nager et prendre des bains de soleil dans ce coin isolé était bien connue. Il était peu probable que quelqu'un ait soudain des soupçons et la suive, mais Blade ne prenait jamais de risques.

Elle ne savait pas au juste quand il l'attendrait mais elle savait où et connaissait un code de reconnaissance. C'était tout ce que la résistance avait pu lui communiquer à son hôtel de vacances mais cela suffisait pour le moment. Ils pourraient s'entretenir tout le temps qu'il faudrait pour organiser le prochain rendez-vous, quand Rilla se glisserait hors de son cottage dans la nuit pour venir retrouver Blade dans la forêt. Ensuite, ce serait le trajet vers un des points de rencontre de la Route Violette Deux, la marche le long de cette route et, finalement, le voyage de retour vers l'Anglor.

Blade venait d'achever cette récapitulation, quand il distingua un mouvement entre deux arbres dominant la plage. Il braqua vivement ses jumelles et les mit au point. Les arbres lui apparurent nettement, ainsi que la grande jeune femme entre eux, qui contemplait le lac. Pendant un moment, elle resta à demi cachée dans l'ombre de la forêt, et Blade ne put la reconnaître. Puis elle descendit vers le lac, en marchant résolument mais non sans grâce. Le soleil fit étinceler ses cheveux roux foncé.

Si elle avait été plus petite, Rilla Haran aurait eu l'air d'une simple

paysanne trapue. Mais avec sa taille, son corps charnu et bien charpenté avait un maintien quasi royal, en particulier quand elle marchait. Elle n'avait rien de délicat ni de fragile.

C'était une personne pulpeuse, solide tout en étant totalement féminine. La vive intelligence et l'habileté dont elle faisait preuve dans son travail semblaient se refléter dans la perfection de son corps et la grâce de ses mouvements.

Blade tira d'une poche une minuscule torche de signalisation et la fixa aux jumelles. La torche s'allumait au moyen du même bouton contrôlant le viseur infrarouge et projetait un mince rayon lumineux très concentré partout où Blade regardait. La nuit il était difficile, et le jour pratiquement impossible, de voir le rayon si l'on n'était pas directement dans son champ. C'était un des moyens de signalisation les plus perfectionnés que Blade avait jamais employé.

Comme il achevait de fixer la torche, Rilla arriva au bord de l'eau. Elle était vêtue d'un pantalon marron informe, d'un chemisier bleu foncé et de sandales. Elle portait une couverture grise élimée et un chandail vert sur un bras, un petit bidon était accroché à sa ceinture.

Elle ôta ses sandales de deux petits coups de pied, étala la couverture et posa le chandail dessus, puis elle fit encore quelques pas, jusqu'à ce que l'eau glacée recouvre ses chevilles. Un sourire presque béat éclaira sa figure ronde couverte de taches de rousseur, la faisant paraître plus joyeuse encore qu'au premier abord. Elle revint alors sur le gravier sec et commença à se déshabiller.

Rilla fut si rapide que Blade eut l'impression qu'elle se retrouvait entièrement nue par magie. Son dernier geste fut pour défaire le ruban qui retenait ses cheveux. Ils cascadèrent librement sur ses épaules et jusqu'au milieu de son dos, sans trop masquer la ligne charmante du cou, le léger poudroisement de taches de rousseur sur les épaules bronzées ni les seins magnifiques si fièrement pointés. Malgré lui, Blade se demanda quel effet ferait dans ses bras ce corps admirable.

Rilla rejeta la tête en arrière et leva les bras vers le ciel, comme si elle adorait le soleil. Elle se renversait avec une souplesse si gracieuse que même une femme laide serait devenue désirable. La sensualité de ce mouvement rendait Rilla Haran absolument bouleversante. Sa peau était uniformément dorée et la sombre toison entre ses cuisses avait été légèrement décolorée par le soleil, ce qui accentuait subtilement l'effet érotique.

Blade chassa résolument toutes les visions sensuelles qui se bousculaient dans son esprit. Il releva les jumelles, les braqua sur Rilla et pressa le bouton de la torche de signalisation. Il tenait à prendre contact le plus vite possible, avant qu'elle soit trop détendue et paresseuse au soleil pour se tenir en alerte, ou avant que d'autres

visions importunes viennent le troubler.

Le rayon lumineux jaillit. Blade observait Rilla, il voyait le petit cercle de lumière sur son sein gauche ; il leva légèrement les jumelles, jusqu'à ce que le point brille sur le visage. Elle cligna des yeux et eut un mouvement de recul. Puis Blade put presque voir la mémoire lui revenir. Elle s'immobilisa, les bras ballants, les yeux immenses, les lèvres serrées.

Blade avait retenu toute son attention. Il se mit à presser le bouton pour transmettre les lettres du code de reconnaissance. Chaque lettre était une suite de points et de traits.

B – U – K – E

... puis les chiffres :

1-5-9-7

Blade répéta la séquence. Il la recommençait une troisième fois, quand Rilla leva soudain les mains et les plaqua de chaque côté de son cou. C'était le signal de réception convenu. Ensuite, elle répondit par la suite de signaux manuels prévus, en gardant les mains devant elle pour que personne d'autre que Blade ne puisse voir leurs mouvements.

Elle répéta aussi sa réponse, puis elle signala – les mains croisées sur l'estomac – qu'il y avait une suite. Elle désigna alors le bord sud de la crique, crispa le poing deux fois et répéta également cette séquence. Blade lança le signal « reçu et compris » et rangea les jumelles. Rilla entra dans l'eau, marcha jusqu'à ce qu'elle en ait à la taille et plongeait.

Blade se leva d'un bond, rassembla son matériel et se mit en marche, en gardant autant que possible Rilla en vue. Parfois des arbres ou des buissons la lui cachaient mais, à chaque fois qu'il la revoyait, elle nageait toujours vigoureusement. Ses mouvements réguliers donnaient l'impression qu'elle serait capable de nager ainsi pendant des heures et même toute une journée s'il le fallait.

Enfin Blade émergea à découvert et vit devant lui ce qui devait être le lieu de rendez-vous indiqué par Rilla, un éperon de rochers gris s'avancant dans le lac. Rilla nageait rapidement vers l'eau abritée entre le promontoire et le bord. Ainsi, Blade et elle seraient totalement invisibles. Toute personne guettant d'un autre coin de la crique ne verrait rien de plus suspect que Rilla en train de nager le long de la côte, disparaissant brièvement et revenant par le même chemin.

Blade rampa sur les mains et les genoux, profitant de chaque pierre, de tous les buissons et des replis de terrain. Arrivé au bord de l'eau, il ne trouva personne. Il commençait à s'inquiéter, quand la tête ruisselante de Rilla surgit à la surface comme celle d'un phoque. Elle souriait.

— Ça fait plaisir de voir que vous existez vraiment. Je

commençais à me le demander, dit-elle, et son sourire s'effaça. La situation n'est pas bonne à la station.

Elle parlait anglais presque sans accent mais avec trop de précision pour qu'on puisse croire que c'était sa langue maternelle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Blade.

— Depuis trois jours, il y a six agents de la sécurité en uniforme, au lieu de deux.

C'était moins grave que Blade l'avait craint. Six agents de la sécurité – une section – ne pouvaient guère surveiller efficacement une station de vacances qui s'étendait sur plus de quinze cents mètres de plage et des kilomètres de forêt. D'un autre côté, il était impossible de savoir combien il pouvait y en avoir d'autres, déguisés en plongeurs, en masseurs ou en conducteurs de camions.

— Est-ce qu'ils ont l'air d'enquêter sur quelque chose de particulier ? Ou bien est-ce qu'ils se contentent de se promener en attendant les événements ?

— Ils ne vont nulle part, ils n'ont pas de but précis. Ils ne restent jamais assez longtemps dans un seul endroit pour voir grand-chose. Je suis presque certaine qu'ils ne me soupçonnent pas. Pas encore.

— Bonne chose, dit Blade. Pouvez-vous vous tenir prête à vous enfuir ce soir ?

— Ce soir ?

— Emportez tout ce qui vous sera nécessaire, si c'est possible, ajouta-t-il.

Elle hocha la tête.

— J'ai l'essentiel de mes recherches sur pellicule, tout ce qui n'est pas connu de tout le monde. Mais je n'ai pas d'équipement pour une longue marche. Je ne crois pas que ce serait prudent d'essayer de m'en procurer.

Elle avait probablement raison.

— Avez-vous au moins de bonnes chaussures ? C'est une chose dont vous aurez absolument besoin. Nous avons une marche de quarante kilomètres au moins devant nous, peut-être même le double.

— Oh oui, j'en ai. Et il ne me sera pas difficile non plus de sortir de mon cottage la nuit. Où voulez-vous que je vous retrouve ?

— Ici, à minuit ou aussitôt après, dès que vous pourrez. Habillez-vous chaudement et tâchez d'apporter un peu de provisions de bouche.

Rilla sourit ironiquement. Il était évident qu'elle aurait éclaté de rire s'il n'y avait pas eu le risque d'être entendue.

— Mon ami, j'ai été élevée dans la province Nord de Russie. Là-bas, la forêt s'étend sur dix jours de marche rapide, d'un village à un autre, et il gèle de septembre à mai. Donnez-moi des conseils pour des choses que je connais moins bien que la marche en forêt.

Blade lui rendit son sourire.

— Le moment venu, je n'y manquerai pas.

Il lui donna le code de reconnaissance pour le rendez-vous de la nuit et attendit, en restant caché, qu'elle reparte à la nage.

Longtemps avant que Rilla sorte de l'eau, Blade était reparti dans la forêt, vers sa cachette, pour profiter de quelques heures de sommeil. Il en aurait bien besoin, avant les épreuves de la nuit.

CHAPITRE XIV

La nuit tombée, Blade retourna au bord du lac, à peu près certain que beaucoup de choses iraient de travers. À sa grande surprise, et à sa joie, il ne se passa rien d'anormal.

Il arriva à la plage vers vingt-trois heures trente et resta à couvert dans la forêt jusqu'à minuit. Puis il se glissa au bord de l'eau vers le petit promontoire, en passant assez loin pour rester bien caché. Et il s'allongea pour attendre. En mission, la moitié du temps se passait toujours à attendre qu'il arrive quelque chose, à soi ou à d'autres.

Rilla Haran apparut juste avant une heure du matin. La clarté de la lune à son deuxième quartier permit à Blade de la voir sans le secours du viseur infrarouge. Elle portait sur l'épaule un petit sac et tenait à la main une canne, taillée dans une branche morte.

À l'orée de la forêt, elle s'arrêta, s'accroupit, et donna trois fois le signal de reconnaissance. Puis elle se glissa sous un buisson et attendit, l'œil aux aguets. Blade rampa hors de son abri et répondit au signal, après quoi il se glissa le long de la plage jusqu'à ce qu'il soit dissimulé par les buissons où se tapissait Rilla.

— Pas de pépins ? demanda-t-il tout bas. Elle secoua la tête, humecta ses lèvres sèches et ravala plusieurs fois sa salive. Puis, brusquement, elle releva la tête et l'embrassa sur la joue.

— Merci, murmura-t-elle. Blade sourit.

— Attendez d'avoir un peu plus de raisons de me remercier. Nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge.

Ils partirent dans la forêt à une bonne allure régulière, qu'ils n'auraient pas de peine à conserver pendant des jours. S'il leur fallait vraiment marcher pendant plusieurs journées, cela voudrait dire que la Route Violette Deux était gravement compromise et qu'ils auraient fort peu de chances de sortir vivants de Rodzmanie. Blade était bien résolu à lutter jusqu'au bout, si les choses en arrivaient là, et pour cela ils devaient ménager leurs forces.

En marchant de nuit et en se reposant dans la journée, ils atteignirent le lieu du rendez-vous au bout de quarante-huit heures. Ils y trouvèrent quatre hommes, qui donnèrent les signaux de reconnaissance convenus et reconnurent les leurs. C'était bien ce que Blade avait espéré, mais il ne s'attendait pas à trouver Piedar Goron

parmi les quatre. Ils étaient maintenant sortis du secteur d'opérations normal de Goron, une région qu'il connaissait aussi bien que le visage de sa femme.

Blade avait pensé que Goron était un combattant de l'ombre bien trop expérimenté pour risquer de quitter son territoire, sauf en cas d'urgence.

Il prit Blade à part dès qu'ils se furent enfoncés dans la sécurité de la forêt.

— Il va y avoir un problème pour vous faire sortir d'ici, Rilla et vous, un pépin que nous n'avions pas prévu.

— La Violette Deux est grillée ?

— Non. J'aimerais que ce soit aussi simple. Non, à notre connaissance, elle est encore sûre. Ou elle le serait, si nous pouvions l'emprunter.

— Et pourquoi est-ce que nous ne pouvons pas ?

— Ils ne nous le permettent pas.

— *Qui* ne nous le permet pas ?

L'irritation de Blade perçait dans sa voix. Goron semblait tenir à parler par énigmes, et Blade n'était pas du tout d'humeur à jouer aux devinettes. Il se demanda s'il s'était passé quelque chose, pour bouleverser Goron au point qu'il n'osait s'exprimer clairement.

Avec un peu d'insistance, Blade finit par tout savoir. C'était fort simple. Un message de Priorité Une était parvenu d'Anglor à la résistance rodzmaine. Il décrétait qu'aucune, nous répétons aucune, déviation d'aucune des routes prévues ne devait être utilisée en rapport avec l'Opération Peintre-en-bâtiment, le passage à l'ouest de Rilla Haran.

— Une interdiction formelle ? demanda Blade.

— Formelle.

— Sans qu'aucune raison soit donnée ?

— Aucune.

— Le message a obtenu la double confirmation habituelle ? insista encore Blade.

— Mais oui, bon Dieu ! s'écria Goron avec rage.

Son cri de colère fit détalier de petits animaux et s'envoler des oiseaux apeurés. Il était assez fort pour être entendu au-delà de la forêt, à cinq bons kilomètres.

Goron souffla plusieurs fois, bruyamment, puis il se calma et reprit d'une voix plus posée :

— Nous emprunterons quand même la Route Violette Deux, mais

nous utiliserons la même sortie que la Violette Un. Ça devrait les satisfaire, en Anglor. Cela n'aggravera pas trop dangereusement le risque. En fait, les conditions sont particulièrement favorables pour une opération de sortie. L'escadron 37 est en manœuvres de déploiement, alors...

Le plan fut exposé, et l'esprit de Blade suivit deux voies parallèles, pour l'évaluer tout en le gravant dans sa mémoire. Il lui parut tout à fait acceptable. Il aurait l'avantage d'amener Rilla et lui en Anglor beaucoup plus rapidement que tout autre, si tout marchait comme le disait Goron.

Sinon ? Eh bien, sinon, Blade et Rilla seraient au moins près de la côte, et la mer appartenait à l'Anglor. Une fois de plus, ils auraient une voie d'évasion maritime, si tout le reste échouait.

CHAPITRE XV

Un banc de brume couvrait à demi le terrain d'aviation, montant de la mer à quelques kilomètres à peine. Le brouillard rendait la nuit encore plus sombre, les balises de la piste n'étaient que des vers luisants flous à peine discernables dans le lointain.

Blade baissa la vitre de la cabine du camion et tenta de voir dans l'obscurité. D'après la carte et ce qu'il avait vu avant que le brouillard se lève, il pouvait tout reconstituer dans un rayon de trois kilomètres de l'endroit où le camion était garé.

Devant le véhicule passait la piste cimentée, s'allongeant sur huit cents mètres à gauche et quinze cents à droite. À l'extrémité de la piste il y avait une aire de stationnement où se trouvaient posés une douzaine de bombardiers légers de la Sixième escadrille de patrouille maritime de l'armée de l'air rodzmaine. Un de ces bombardiers devait transporter Rilla et Blade en Anglor, en survolant la mer du Nord.

Ils auraient besoin d'aide, naturellement. Blade regarda au-delà de Goron, au volant du camion, vers la gauche, pour voir si ces secours étaient en vue. Il n'y avait rien à voir, à part les lumières diffuses des hangars et de la tour de contrôle. Blade consulta sa montre ; il y avait encore dix bonnes minutes avant l'heure d'arrivée du pilote.

Ce pilote, que Blade ne connaissait que sous le nom de Josip, appartenait à une vieille famille distinguée de Rodzmanie. Il se différenciat en cela de la plupart des Rodzmaines autorisés à s'engager dans les forces armées sous l'occupation des Flammes Rouges. La majorité d'entre eux étaient « des gens de nulle part », comme disait Goron, tous farouchement loyaux à la Russie. Aucun n'hésiterait un instant avant de tuer Blade, Rilla, Goron et Josip.

Josip était différent. Il venait de ce milieu qui se tenait normalement à l'écart des Flammes Rouges et les toisait avec mépris. Aussi, quand il avait demandé à s'engager, avait-il été reçu à bras ouverts. À trente ans, il était lieutenant-colonel dans l'armée de l'air rodzmaine, bénéficiant d'un pouvoir et de privilèges bien supérieurs à ceux des Rodzmaines et même de bon nombre de Russes.

Les minutes se traînèrent et le brouillard s'épaissit. Le monde extérieur semblait avoir toujours été sombre et silencieux et devoir le rester toujours. Soudain, Goron se redressa et la respiration siffla entre ses dents. Blade avait vu, lui aussi. Une faible lueur bleuâtre se

distinguait dans la brume au loin sur la gauche. Lentement, elle se précisa, devint une paire de phares et derrière les phares, apparurent le capot et le pare-brise d'un véhicule d'état-major.

Blade se retourna pour faire signe à Rilla de se coucher par terre, mais elle l'avait déjà fait. Elle haletait comme si elle avait couru. Blade ouvrit sa portière et descendit. Goron en fit autant de son côté. Blade fit glisser la fermeture de son blouson et dégrafa l'étui d'aisselle contenant le petit automatique. Il n'avait pas de silencieux mais les cartouches avaient été spécialement raccourcies ; elles étaient inefficaces à six mètres, mais mortelles à faible portée et pratiquement silencieuses.

Le véhicule d'état-major approchait vite. Blade se demanda un instant si Josip allait pouvoir s'arrêter là où il fallait. Enfin, les freins gémirent légèrement et la voiture s'arrêta en dérapant un peu sur le ciment mouillé. Josip ouvrit la portière avant droite et mit pied à terre, l'air poliment surpris.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

C'était le signal de l'action. Blade plaqua les deux mains sur l'aile droite avant, sauta par-dessus le capot et atterrit de l'autre côté de la voiture. D'une main, il ouvrit la porte du côté du conducteur et de l'autre il dégaina l'automatique pour tirer deux balles à bout portant dans la figure du chauffeur. Les cartouches spéciales ne firent qu'un léger *pop*. Le conducteur ne fit pas de bruit du tout en glissant de son siège pour tomber sur la piste.

Au même instant, un des hommes d'équipage de Josip ouvrit la portière arrière de l'autre côté et tenta de descendre. Il se redressait quand Goron lui sauta dessus, lui empoigna les cheveux d'une main et de l'autre lui enfonça un couteau sous le menton.

L'autre homme sauta à terre avant que Blade puisse se tourner vers lui mais il n'alla pas plus loin. Blade pivota sur un pied et lui rua de l'autre dans le bas-ventre. L'homme se plia en deux. Blade le saisit par le col de sa combinaison de vol, le tira en avant et abattit le tranchant de sa main sur sa nuque, avec une violence mortelle.

Trois hommes hors de combat, aucun bruit qu'on aurait pu entendre à plus de trois mètres, pas d'appel radio, et pas de dégâts visibles à la voiture d'état-major. Un joli boulot, exécuté du début jusqu'à la fin en moins de trente secondes.

Goron remit le camion en marche, en suivant les instructions de Josip. La figure du pilote était aussi grise que le brouillard et mouillée de sueur ou de brume, ou des deux.

— J'ai tiré le Six Neuf Six, murmura-t-il. Le règlement pour les opérations par mauvais temps exige un plein de carburant maximum.

Nous en avons bien assez pour nous mener en Anglor, même à basse altitude, et personne ne soupçonne rien.

Le camion s'arrêta contre une aile du bombardier de patrouille. Josip descendit de l'arrière, Blade et Rilla le suivirent, et Goron sauta de son siège pour les rejoindre. Blade avait un pistolet-mitrailleur pris à l'un des hommes d'équipage morts, et trois grenades à main pendaient à sa ceinture.

Le bombardier patrouilleur les dominait, élancé et fin même dans l'obscurité et la brume. Une échelle d'aluminium s'appuyait contre l'aile bâbord. Josip commença à monter.

— Je dois signaler par radio que je suis à l'avion, dit-il.

— Vous ne pouvez pas attendre que nous ayons mis les moteurs en marche ? demanda Blade. Comme ça nous pourrions décoller plus vite, s'il le faut.

Josip secoua la tête.

— Ils auraient des soupçons. Je regrette, mais il n'y a pas d'autre moyen. Dès que j'aurai terminé mon appel, je vous ouvrirai la trappe de la soute, dessous.

— Je vais monter sur le dessus, dit Blade. Je crois qu'un de nous devrait faire le guet jusqu'à ce que vous ayez mis les moteurs en marche et que Piedar soit parti.

Blade grimpa à l'échelle, en la sentant grincer sous son poids, et monta sur l'aile. L'aluminium gris mat était glissant, et il avançait avec prudence vers le fuselage.

Quand il l'atteignit, il regarda vers l'avant. Josip était déjà dans le poste de pilotage, penché sur les commandes. Le bourdonnement d'un démarreur monta jusqu'aux oreilles de Blade, et le camion, avec Goron au volant, s'ébranla. Blade leva une main pour saluer le chef de la clandestinité.

Tout se passa alors si vite que si l'intuition de Blade ne l'avait pas déjà mis en partie sur le qui-vive, ses réflexes ultrarapides n'auraient peut-être pas été assez vifs. Une détonation soudaine, comme celle d'un fusil de chasse, et le brouillard, la piste humide et l'aluminium de l'avion parurent étinceler quand une fusée éclairante explosa très haut au-dessus de la piste. Malgré le brouillard, elle brilla d'un éclat si intense que, pendant un instant, Blade ne vit pas les phares fonçant vers lui sur la piste. Il entendit seulement le vrombissement de plusieurs moteurs, mais cela suffit à finir de l'alerter. Quand il put y voir de nouveau, il sut où chercher l'ennemi.

Trois véhicules se ruaient vers lui. En tête, il y avait une petite jeep avec trois hommes en civil. Elle était suivie d'un grand camion bâché et d'un véhicule blindé avec son commandant dans la tourelle et

le conducteur visible à l'avant.

Le bras de Blade se plia, et sa main se referma sur une des grenades. D'un seul mouvement souple, il la dégoupilla, ramena son bras en arrière et la lança. La grenade décrivit une trajectoire dans le brouillard. Au moment où la fusée s'éteignait, elle frappa la piste à moins d'un mètre devant la jeep. À l'instant même où la jeep passait dessus, elle explosa.

L'explosion souleva la jeep de terre et une nappe de feu jaillit du réservoir. Les cris des hommes et le fracas des tôles embouties, quand la voiture retomba, furent couverts par le rugissement des flammes.

D'un coup de volant désespéré, le conducteur du camion évita l'épave flambante de la jeep. Un de ses pneus dut rouler sur un morceau de métal pointu. Il éclata comme un nouveau coup de fusil et le camion dérapa follement dans un hurlement de pneus. Il se déporta sur la gauche, le conducteur luttant avec son volant, et trois hommes en sautèrent, affolés. Deux ne se relevèrent pas, le troisième se remit debout en chancelant sans lâcher son fusil. Blade s'apprêta à dégoupiller une autre grenade, mais s'aperçut soudain de la direction que prenait le camion fou. Alors il sauta du fuselage sur l'aile, sans plus s'inquiéter de glisser sur le métal mouillé.

Il était encore en train de chercher son équilibre sur l'aile, quand le camion s'écrasa contre l'avion. Le train avant fut arraché et l'appareil piqua du nez sur la cabine du camion. Blade perdit pied et faillit glisser du bord de l'aile. Pendant un instant, il eut l'impression que le bombardier allait se retourner comme une carte à jouer, et retomber en le clouant au sol.

Il se jeta à plat ventre en levant son pistolet-mitrailleur. Une seule rafale vida le chargeur et faucha quatre soldats russlandais qui tentaient de s'extirper du camion.

Blade lança sa deuxième grenade en visant une déchirure de la bâche, au sommet. Son tir fut bon. Des fragments de métal, de toile, de corps humains et d'armes tombèrent en pluie. Le réservoir du camion explosa et des flammes jaillirent. Blade profita du chaos pour se balancer du bord de l'aile. Il resta une seconde accroché par les mains, puis il se laissa tomber.

Alors qu'il glissait un nouveau chargeur dans son pistolet-mitrailleur, le poste de pilotage s'ouvrit, et Josip sortit sur le fuselage. Il serrait les dents et avait son pistolet au poing. À ce moment, Blade vit que le véhicule blindé s'était arrêté sur la piste et que la mitrailleuse dans la tourelle se tournait vers l'avion. Josip se redressa, Blade lui cria un avertissement, la mitrailleuse crépita avec rage. L'uniforme de Josip devint noir de la poitrine à l'aîne et ses traits se convulsèrent. Il chancela, tira deux coups de pistolet, puis il tomba de

l'avion.

Au moment où le corps de Josip s'écrasait sur le sol, Rilla sortit en courant de sous l'avion.

— Couchez-vous ! lui cria Blade, et il la poussa violemment en se jetant à plat ventre aussi.

Il saisit son pistolet-mitrailleur à deux mains et visa le commandant du blindé dans sa tourelle.

Alors que la tourelle se remettait à pivoter, Blade vit bouger quelque chose, avançant sur le blindé du fond de l'aire de stationnement. C'était Pieder Goron dans son camion, abandonnant la sécurité qu'il aurait trouvée dans la forêt pour revenir et tenter de sauver une mission de sauvetage qui avait spectaculairement mal tourné. La mitrailleuse crépita et, en même temps, Goron tira par sa vitre baissée. Il avait un mauvais angle et une position mouvante mais sa mitraillette n'avait pas besoin de viser avec précision. Une longue rafale cribla de balles le blindé. Le commandant s'affaissa et la tourelle s'immobilisa, bloquée par le corps. Le camion de Goron s'arrêta dans un hurlement de freins, et Blade se releva d'un bond. Il courut à découvert, évitant les cadavres et manquant de tomber dix fois sur le ciment glissant, tout poissé de sang et d'huile.

Il se rua vers l'avant du blindé et vida une partie de son chargeur dans la poitrine du conducteur.

Alors qu'il allongeait les bras pour le tirer hors du véhicule, Goron arriva en chancelant. Il boitait, un bras inerte pendait à son côté, il avait du sang au coin de la bouche et un long sillon sanglant sur une joue. Il était manifestement blessé, sans doute grièvement.

Rilla accourut alors que Blade tirait le commandant mort hors de la tourelle. Sa pâleur était maintenant souillée de graisse ou de suie et ses mains tremblaient un peu, mais elle était suffisamment maîtresse d'elle-même pour aider Goron à monter. Blade acheva de tirer le commandant, lui prit son pistolet et ses gants et se hissa à son tour dans le blindé. Il pria désespérément, à part lui, pour que le véhicule démarre et faillit crier de joie quand le moteur vrombit. Puis il donna un grand coup de volant pour aller passer près de l'avion. Goron étouffa une plainte et regarda Blade.

— Pourquoi ?

— Pour brouiller un peu la piste...

Sans ralentir, Blade lâcha d'une main le volant pour décrocher sa dernière grenade. Il la dégoupilla avec les dents et la lança sur l'aile de l'appareil. Comme elle explosait, il écrasa l'accélérateur au plancher. Le blindé bondit, entama un dérapage, se stabilisa et fonça sur la piste au moment où le bombardier de patrouille s'embrasait

derrière eux.

Blade changea de vitesse et cria à Rilla :

— Surveillez nos arrières !

Il passa une autre vitesse ; le rugissement du diesel sous le capot devint assourdissant. Dans le rétroviseur, il vit les flammes monter de plus en plus haut et s'étaler de plus en plus loin à mesure que le kérosène en feu se déversait sur la piste. Les Russlandais voudraient certainement les prendre en chasse, mais ils s'inquiéteraient plus encore d'éteindre l'incendie avant qu'il gagne les autres avions et...

Blade sursauta. Dans le brouillard, très haut au-dessus des arbres à l'extrémité de la piste, il distinguait des lumières, des feux de position rouges, verts et blancs, qui devenaient rapidement plus gros et plus brillants. C'était incroyable, mais le terrain n'avait pas suspendu les opérations de vol. Et maintenant un appareil arrivait pour atterrir sur la piste, peut-être bien juste sur eux.

Le blindé frémit quand les bombes de l'avion en feu explosèrent dans un fracas de tonnerre effroyable, en faisant monter les flammes encore plus haut et projetant de grands éclats de métal dans tous les azimuts. Blade poussa la pédale jusqu'au plancher, et le blindé fonça dans un nuage de fumée et de gerbes d'eau sur la piste détrempée. Goron ne put réprimer un cri de douleur quand il fut rejeté contre son dossier. Rilla garda le silence, mais elle se mordait les lèvres jusqu'au sang.

Quelque part, loin derrière eux, une mitrailleuse ouvrit le feu. D'où elle tirait et sur quoi, Blade n'en savait rien et s'en moquait, du moment qu'il était hors de portée. Peut-être les servants, dans leur confusion et leur peur allaient-ils abattre l'avion qui arrivait, avant que la tour de contrôle puisse le guider !

Les mitrailleurs réussirent à cesser leur tir à temps. L'avion, un bimoteur de transport, passa à quelques mètres au-dessus du blindé et se posa en souplesse à cent cinquante mètres derrière, et à la même distance des épaves et de l'incendie bloquant la piste. Blade entendit le sifflement aigu des turbopropulseurs qui rétrogradaient et un grincement désespéré de pneus quand le pilote vit ce qu'il y avait devant lui ; il tenta frénétiquement d'arrêter son appareil.

L'avion de transport roula sur sa lancée, tout droit dans les flammes. Il frémit et dérapa quand ses pneus éclatèrent. Par miracle, il ne se retourna pas, il ne se brisa pas. Il était encore intact quand il s'arrêta en plein milieu du brasier. Des portes s'ouvrirent, de petites silhouettes noires sautèrent précipitamment. Puis l'avion et les silhouettes disparurent dans un énorme globe de feu lorsque ses réservoirs explosèrent. Dans le rétroviseur, Blade vit de nouveaux

fragments incandescents voltiger dans les airs, glisser sur la piste ou retomber sur les autres bombardiers. De nouvelles flammes jaillirent quand deux d'entre eux prirent feu.

Rilla étouffa un cri et Goron consacra toute la force qui lui restait à pousser un faible hurra. Puis l'extrémité de la piste apparut devant eux et se rapprocha à toute vitesse. Blade leva légèrement le pied. Le blindé ralentit à peine en sautant de la piste pour cahoter dans l'herbe.

Ils s'éloignèrent dans la nuit et le brouillard, si vite qu'au bout d'une minute même les flammes rugissantes du terrain disparurent. Ils fondaient seuls. Le grondement assourdissant du diesel rendait impossible toute conversation et les empêchait même de penser. Ils se ruaient dans l'obscurité, avec l'impression d'être les seuls êtres humains survivant dans le monde.

Finalement, ils escaladèrent une colline et, du sommet, Blade aperçut un panneau et un bout de route qui paraissait goudronnée. Il s'arrêta sur le bas-côté du chemin forestier, à l'abri des arbres.

— Si je me souviens bien, d'après la carte, cette route devrait être la Nationale 32. Si nous la suivons vers le nord sur environ cent kilomètres, nous arriverons dans une bonne région pour voler un bateau et prendre le large.

Goron voulut parler, fit un effort mais poussa soudain un grand cri étranglé. Du sang jaillit de sa bouche et de son nez sur le pare-brise, le tableau de bord et Blade. Puis il gémit plus faiblement, vomit encore du sang et s'affaissa sur le siège.

Blade souleva un bras inerte et chercha le pouls. Il le sentit battre fortement et régulièrement pendant quelques secondes, puis ralentir. Et puis plus rien. Lâchant la main du mort, il essuya le sang de sa propre figure. Ensuite, sans un mot, il remit le moteur en marche et dévala la colline.

CHAPITRE XVI

Blade gardait la pédale de l'accélérateur au plancher. De temps en temps, il bénissait le manque d'initiative des forces armées des Flammes Rouges et aussi la solidité et les bons moteurs de leurs blindés. Ce type de véhicule avait une vitesse maximum de cent à l'heure, d'après les manuels. Pendant la première demi-heure de route, Blade ne descendit pas un instant au-dessous du cent vingt. La chaussée était bonne, la circulation inexistante ; il serait monté à cent soixante si le blindé l'avait pu.

À deux heures du matin, ils avaient pénétré dans une région où des petits villages de pêcheurs bordaient la côte. Ils quittèrent la Nationale 32 pour emprunter une route transversale conduisant vers une falaise dominant la mer. Blade monta par le chemin en lacets tandis que Rilla se tenait debout dans la tourelle, ses cheveux voltigeant à la brise marine. Le brouillard venait par nappes, tantôt à couper au couteau, tantôt en légères écharpes de brume.

Ils arrivèrent au sommet de la falaise à un moment où le brouillard était si léger que la vue portait à plusieurs milles au large. Pour la première fois de la nuit, ils pouvaient même relever la tête et distinguer les étoiles.

Blade longea la falaise jusqu'à ce qu'il trouve une pente douce descendant progressivement vers un précipice à pic plongeant de soixante mètres dans la mer. Il vida le blindé de tout ce que Rilla et lui pourraient utiliser et porter, puis il attacha le corps de Piedar Goron sur le siège avant.

Lentement, Blade conduisit le véhicule jusqu'au bord du précipice, le tourna vers le vide, ouvrit la portière et sauta. Il atterrit durement, roula sur lui-même pour amortir sa chute et vit la portière battante passer au-dessus de lui. En se redressant, il regarda le blindé rouler sur la pente, de plus en plus vite, en cahotant follement. Puis il se stabilisa, roula sur quelques mètres encore et plongea dans le vide. Blade retint sa respiration jusqu'à ce qu'il entende un grand *plouf*. Leur piste était bien rompue et Piedar Goron aurait un tombeau à l'abri de toute profanation des Flammes Rouges.

Quand les derniers bruits d'éclaboussures se turent, il descendit vers le rocher où Rilla s'était assise pour l'attendre et lui tendit la main.

— Il est temps que nous nous trouvions un bateau.

La main dans la main, ils descendirent de la falaise tandis que le brouillard s'épaississait autour d'eux.

Ils trouvèrent leur bateau dans le second village, un ketch de douze mètres avec des mâts anormalement écartés et un moteur à essence rouillé, d'un cylindre. Blade espéra qu'ils n'auraient pas trop besoin de se servir du moteur ; il avait l'air de ne guère pouvoir manœuvrer que pour accoster. Mais le gréement et les voiles étaient en bon état.

En silence, dans la nuit, Blade hissa la grand-voile et le bateau glissa lentement hors de la petite rade et dans le chenal, vers la mer. Ils eurent l'impression de rester une éternité dans ce chenal, avec Blade à la barre et Rilla au poste de vigie à l'avant.

Quand ils en débouchèrent enfin, Blade mit le moteur en marche. À son étonnement, il démarra tout de suite. Il faisait un bruit d'enfer, comme une voiture de course mal réglée et sans pot d'échappement. Il se demanda s'il ne devait pas l'arrêter tout de suite, avant que ce fracas amène sur leur piste tous les pêcheurs dans un rayon de quinze kilomètres. Mais c'était le moteur ou attendre que le vent se lève. Blade choisit le moteur.

Il envoya Rilla dormir dans la petite cabine à l'arrière. Il dut pratiquement l'y pousser, et pourtant elle tombait de fatigue. Avant de descendre, elle se jeta à son cou et l'embrassa trois fois, sur chaque joue et sur la bouche. Sous la chaleur de ces baisers, Blade sentit son soulagement et sa gratitude, mais aussi un indiscutable désir. C'était un désir soigneusement contrôlé pour le moment... Rilla était une femme qui saurait toujours quand on pouvait penser à l'amour et quand on ne devait s'occuper que de la survie. Mais quand le bon moment viendrait, ce frein se relâcherait. Blade savait que le bon moment viendrait avant qu'ils se disent adieu et il en était heureux. Il y avait énormément de choses qu'il voulait connaître de cette femme, et le plaisir et l'excitation de son corps admirable en faisaient partie.

En attendant, il y avait la traversée, cent milles jusqu'à l'île de Steyra s'ils avaient de la chance, mille milles jusqu'en Anglor s'ils n'en avaient pas. Blade s'installa aussi confortablement qu'il le put sur les coussins de moleskine fendillée et moisie du banc et serra fermement la barre.

Le jour perça les nuages et le brouillard, deux heures après le lever du soleil. Un soupçon de brise s'était levé. Quand Rilla se réveilla, la brume se dissipait autour d'eux et un vent vif gonflait la voile. Blade indiqua à la jeune femme les rudiments de la navigation à la voile, puis il s'allongea sur les coussins, pour rester à portée de voix. Moins de deux minutes plus tard, il dormait.

CHAPITRE XVII

Le lendemain à l'aube, ils arrivèrent en vue de Steyra. Il faisait un temps splendide. Le ciel étincelait tandis que le soleil se levait à l'horizon et que la brise matinale soulevait les crêtes d'écume des vagues. Blade apprécia le charmant spectacle et fut heureux de pouvoir aborder l'île par bonne visibilité. Mais une bonne visibilité pour lui l'était aussi pour quiconque naviguait dans les parages ou les survolait. Dans le fond, une nouvelle journée de brume ne lui aurait pas déplu.

Steyra était longue de vingt kilomètres et large de sept. À cause de son sol stérile, elle était inhabitée. Des groupes de pêcheurs y venaient de temps en temps ramasser des coquillages ou des œufs d'oiseaux de mer, mais c'était tout. La plus grande partie de l'île n'était que du rocher nu et sans vie, mais il y avait le long des côtes bon nombre de baies et de criques où un bateau d'assez bonne taille pouvait mouiller en sécurité... Même un sous-marin en plongée. Trois de ces anses étaient régulièrement visitées par les sous-marins impériaux en patrouille dans ces eaux, et Blade mit le cap sur une de ces baies.

Ils doublèrent la pointe ouest de l'île en serrant la côte et arrivèrent à l'entrée du petit golfe vers midi.

Blade amena les voiles pendant que Rilla prenait la barre et les pilotait au moteur jusqu'au fond de l'anse. Elle barrait maintenant avec autant d'assurance que si elle avait fait cela toute sa vie. La brise marine et le relâchement de la tension avaient ramené un peu de couleur à ses joues pâles.

Ils atteignirent enfin un appontement naturel, à huit cents mètres à l'intérieur de la baie, où ils purent s'amarrer à un rocher. Blade sauta à terre, de l'avant, pour attacher solidement l'amarre à une grosse pierre, et Rilla mouilla l'ancre à l'arrière.

Elle s'avança ensuite jusqu'au beaupré, en souriant à Blade. Les falaises coupaient le vent et l'air humide était presque chaud. Rilla ôta son blouson et le jeta sur le pont. Puis elle fit deux pas sur le beaupré et sauta légèrement sur le rocher. Encore deux pas et Blade la reçut dans ses bras. Elle lui sourit encore avant de l'embrasser sur la bouche.

Ils savaient tous les deux que cela viendrait, au bon moment. Et maintenant ce moment était là.

Blade sentit le désir l'embraser, aussi violent et brûlant que les avions en feu sur le terrain. Il serra Rilla contre lui, sentant sa chaleur, la voluptueuse splendeur de son corps, le tremblement révélateur d'un désir semblable au sien. Puis il s'écarta, recula et se mit à rire, d'un rire un peu forcé montant bizarrement de sa gorge sèche.

— Nous ferions mieux de trouver quelque chose à étaler sur ces rochers, sinon nous aurons l'air d'avoir dégringolé de la falaise quand nous aurons fini.

Rilla rejeta la tête en arrière et ses cheveux dénoués cascadèrent dans son dos. Elle commença à déboutonner son chandail.

— Oui... Allez chercher une voile ou une couverture... Vite.

Blade sauta à bord. Il passa de l'avant à l'arrière en deux bonds, plongea dans la petite cabine et arracha les couvertures des couchettes étroites. Il remonta précipitamment, courut... et s'arrêta net au pied du beaupré pour ouvrir de grands yeux et admirer.

Rilla était debout à côté du rocher où était amarré le bateau, une main sur la pierre l'autre sur sa hanche. Elle avait jeté négligemment tous ses vêtements par terre et elle était aussi nue qu'elle l'avait été sur la plage du lac, il y avait tant de jours et de kilomètres. Cette fois, cependant, elle ne s'était pas dévêtue pour s'offrir uniquement au soleil, au vent et à l'eau. Son regard l'exprimait aussi clairement que si elle avait gravé son intention sur la pierre. Elle avait des yeux verts, et ils paraissaient plus immenses que jamais.

Par la suite, Blade ne put se rappeler comment il était passé du bateau à terre. Ni comment il s'était déshabillé, bien qu'il se souvienne que Rilla l'en avait prié, d'une voix étranglée. Il ne se souvint pas d'avoir balayé de la main les cailloux d'un rocher plat, ni d'y avoir étalé les couvertures.

Il était certain bien sûr que tout cela s'était passé. Mais il se rappelait très nettement s'être allongé sur la couverture alors que Rilla restait debout. Elle n'éprouvait pas le besoin de le dominer ; il n'avait aucun désir de soumission. Simplement, ils sentaient confusément, tous les deux, qu'ils voulaient qu'elle le chevauche et que cela n'avait pas grande importance parce que cette union ne serait que la première et certainement pas la dernière. Ils avaient devant eux tout le temps que pouvaient souhaiter deux êtres animés d'un même désir violent.

Rilla se prosterna et, pendant un moment, elle salua des lèvres la verge gonflée et dressée de Blade. Elle ne s'y attarda pas trop, cependant, et il en fut heureux. Le désir que l'endurance de tout homme pouvait affronter et vaincre avait des limites. La caresse des lèvres de Rilla les révélait capables de pousser ce désir bien au-delà de ce point.

Ils auraient le temps de mettre à l'épreuve cette adresse et bien d'autres talents de Rilla. Ce moment n'était pas encore venu.

Elle se redressa, écarta ses longues jambes fuselées et se laissa descendre sur Blade. Il souleva son bassin pour aller à sa rencontre, et ils s'unirent, la poussée le faisant disparaître dans la chaude humidité obscure entre les cuisses bronzées. Une sourde exclamation lui échappa tandis qu'apparaissait sur le visage de Rilla une expression non pas de plénitude – cela viendrait plus tard – mais de satisfaction que tout commence si bien.

À partir de cet heureux début, l'extase ne cessa de monter. Rilla ne se soulevait pas sur place mais se tordait en tous sens. Chaque partie de cette chaleur affolante et de cette glorieuse humidité le pressait de toutes parts. Il avait l'exquise impression d'être prisonnier d'une étreinte qui ne se relâcherait jamais.

Quant à ce que Rilla éprouvait, il ne pouvait que le deviner à la diversité des expressions animant ses traits, à l'éclat de ses yeux, aussi sauvage que ses cheveux voltigeant à chacun de ses mouvements de hanches et de tête enfiévrés. Ses paupières battirent, ses narines palpitèrent, elle se mit à haleter comme si elle courait désespérément et ne pouvait aspirer assez d'air dans ses poumons en feu. Soudain elle serra les dents, et ses lèvres se convulsèrent, exprimant à la fois la douleur et le plaisir fou.

Cela ne pouvait durer longtemps, en dépit de toute la résolution de Blade de tenir bon, en dépit de celle de Rilla d'extraire de lui le maximum de plaisir. La première, elle fut secouée par un spasme qui fit tressauter tout son corps, ses seins fermes aux mamelons dressés se livrèrent à une étrange danse passionnée et provocante, infiniment excitante. Une deuxième convulsion la secoua, elle rejeta la tête en arrière et poussa un grand cri d'extase merveilleux qui se répercuta entre les falaises. Puis ce fut le troisième orgasme...

... et cette fois Blade atteignit le sommet avec elle. Deux cris retentirent dans la baie, deux corps se convulsèrent en s'abandonnant aux mouvements les plus complexes et les plus incontrôlés, deux paires d'yeux se fermèrent, les paupières crispées, deux paires de mains se cherchèrent et s'accrochèrent jusqu'à ce que tous deux crient encore de douleur autant que de ravissement. Puis ce fut le silence et le calme, à peine rompu par les soupirs et les halètements de poumons torturés cherchant à s'emplir d'air. Au bout d'un moment, même ces sons-là se turent. Blade regarda Rilla, Rilla regarda Blade, et tous deux se mirent à rire.

— Tu sais, dit-il enfin, je pourrais rester ici pendant des heures. Et toi aussi.

Elle hochait la tête.

— Mais il y a encore des choses à faire, avant que nous soyons en sécurité.

Elle opina derechef.

— Alors levons-nous et allons-y !

Il fit glisser légèrement une main le long du dos de Rilla et lui donna une claque sur les fesses. Lentement et à regret elle se leva et, tout aussi lentement, il l'imita.

Ils trouvèrent un chemin montant sur la falaise et ils installèrent leur campement au sommet, dominant l'entrée de la baie. Dissimulé entre deux gros rochers, le camp était à la fois à l'abri du vent et des regards curieux, tout en leur permettant d'observer parfaitement toutes les approches possibles de leur refuge.

Ils y passèrent douze jours, vivant de poisson, de biscuits de mer et de viande salée trouvée à bord du bateau de pêche. Ils ne mangeaient pas à leur faim mais trouvaient quand même la force de faire l'amour tous les matins, presque tous les soirs et le plus souvent à midi aussi.

Le treizième jour, leur jour de chance, un sous-marin impérial apparut. Dix-huit jours après avoir abordé dans l'île de Steyra ils étaient de retour en Anglor, et Rilla pouvait faire son rapport sur l'usage que des Flammes Rouges faisaient de ses découvertes en génétique et en clonage.

Malheureusement, personne ne voulut la croire.

CHAPITRE XVIII

Le général Strong regardait au-delà de son bureau avec une expression semblant indiquer qu'il souhaitait de voir les trois personnes en face de lui s'évaporer dans une bouffée de fumée.

— Des dragons ? dit-il.

Rilla hocha la tête.

— Des dragons.

— Des dragons volants crachant du feu ?

— Oui.

— Des dragons volants crachant du feu qui vont s'envoler des sommets du Nordsberg et atterrir en Anglor ?

Troisième hochement de tête de Rilla.

— Il serait plus juste de dire qu'ils vont planer, général. Ils sont trop lourds pour voler réellement, sauf par très grand vent, mais...

Blade pressa légèrement la main de Rilla, et elle se tut. Il n'aimait pas beaucoup le ton du général Strong. Le général Sir Morgan Strong était le chef de l'Intelligence service militaire, mais cela ne prouvait pas qu'il possédait lui-même de l'intelligence. Pour le moment, il en manifestait fort peu.

Blade aurait bien aimé le lui dire. Mais il jugea préférable de laisser aux mains de R le problème de s'occuper du général Strong.

Le borgne aspira profondément.

— Si je comprends bien, mon général, vous mettez en doute la véracité des rapports de Miss Haran, malgré le rôle qu'elle a joué dans la création de ces dragons ?

De toute évidence, le général en doutait. Tout aussi évidemment, il n'était pas tout à fait prêt à le dire tout haut et à traiter Rilla de transfuge trop coûteuse, du moins pas à son nez ni en présence de R.

— Pas complètement, dit-il. Cela me paraît simplement improbable, au point que je répugne beaucoup à engager le service des forces armées de Sa Majesté dans une action se basant sur ces rapports.

R haussa ses sourcils gris broussailleux, et Blade eut le sentiment que l'issue de la bataille était proche. Quand R haussait les sourcils de cette façon, c'était qu'il avait pris sa décision. Le général Strong

n'avait plus le choix : il devait céder, ou alors R tenterait de le démolir et y parviendrait probablement.

— Vous ne mettez pas en doute, j'espère, l'existence du procédé de clonage décrit dans les documents présentés par Miss Haran ?

Strong secoua la tête.

— Non, pas du tout. Je puis le dire tout net. Je puis dire aussi que je ne vois aucune raison logique pour que ces procédés aient été utilisés pour créer... soyons francs, pour créer des monstres sortis tout droit de contes de fées pour enfants.

Cette fois, ce fut Rilla qui eut l'air de vouloir dire deux mots au général, et même de cracher du feu comme un de ses dragons.

R hocha la tête avec une politesse exagérée, dans laquelle Blade devina une certaine satisfaction. Le général Strong avait maintenant bien assez de corde pour se pendre lui-même.

— Votre décision est donc définitive, en ce qui concerne une action sur la foi de ce rapport ?

— Elle l'est... Tant que je serai à la tête de ce service, les forces armées de Sa Majesté ne seront pas détournées de leur action contre de véritables ennemis pour nous protéger des contes de fées, et encore moins pour les traquer.

R prit cette réponse pour un congé. Il rassembla d'un regard Blade et Rilla, et ils passèrent tous trois dans l'antichambre.

Les gardes du corps de Rilla les attendaient pour l'escorter. Dès qu'elle fut partie, Blade et R regagnèrent leur voiture d'état-major. Alors que le chauffeur roulait dans la circulation intense de Londres vers l'aéroport, R regarda Blade avec un air plus inexpressif que jamais et déclara posément :

— Nous avons notre preuve en ce qui concerne Elva Thompson.

— Concluante ?

— À quatre-vingts pour cent.

C'était la plus grande certitude que l'on pouvait espérer dans les affaires de contre-espionnage. Ce qui allait arriver à Elva serait probablement bien mérité.

Un silence tomba, et Blade eut l'impression que R hésitait. Cela ne pouvait signifier qu'une mauvaise nouvelle. Blade en voulut un peu à R d'avoir l'air de le croire faible à l'égard d'Elva.

— Eh bien ? demanda-t-il avec brusquerie.

— Elle est le pivot de l'infiltration des Flammes Rouges dans notre division. Elle n'est probablement pas la seule personne impliquée, mais certainement le personnage clef.

Blade tourna vivement la tête.

— C'est elle la responsable des faux ordres interdisant toute déviation des routes prévues ?

— En effet. C'est une bonne chose, dans un sens. Cela veut dire que nous avons simplement besoin d'éliminer une espionne, au lieu de chercher un crétin qui aurait donné cet ordre en toute bonne foi. C'était bien Elva. Elle est chez nous depuis assez longtemps pour connaître toutes nos formules et nos procédures. Il lui était assez facile de faire passer un faux message par les voies normales et de vous faire tomber, vous et... comment s'appelait-il ?

— Piedar Goron.

— ... dans ce piège à l'aéroport. Mais ils avaient tendu un piège à des renards. Ils ont attrapé un lion.

— Merci, monsieur.

— Ne me remerciez pas. C'est moi qui devrais vous remercier de tout ce que vous avez fait dans cette mission. Vous possédez un talent absolument unique pour ce genre de travail. J'irai jusqu'au ministre de la Défense en personne, si l'armée n'approuve pas votre promotion au moins au grade de lieutenant-colonel. Je prépare un autre projet et je tiens à vous avoir pour cela.

— Quel projet, monsieur ?

— Un plan conjoncturel d'action contre les dragons, quand ils commenceront à atterrir en Anglor.

— *Quand* ils commenceront...

— Je crois Miss Haran, Blade. Pas vous ?

Blade rit.

— Oh, tout à fait, monsieur ! Mais... est-ce que ce ne serait pas empiéter sur les prérogatives des gens des Plans et Opérations ?

— Si. Mais, vu l'attitude du général Strong, je doute qu'un seul lieutenant soit affecté à la préparation d'un plan pour repousser des dragons. Cela nous prépare de gros ennuis quand ils surviendront, en dépit de tout ce que nous pouvons faire aux Opérations Spéciales. Mais si nous avons un plan tout prêt, nous arriverons peut-être à limiter les dégâts... Et puis cela aidera à resserrer la corde autour du cou de notre ami commun, le général Sir Morgan Strong.

CHAPITRE XIX

Le lieutenant-colonel Michael Morris, commandant le Deuxième bataillon de l'Infanterie légère du Duc de Pembroke, s'ennuyait. Ce n'était pas une situation rare ni inattendue, même en temps de guerre et même pour un officier supérieur. Mais cela ne lui plaisait pas.

Il se leva, boutonna sa tunique de campagne, prit son stick et se dirigea vers la porte du baraquement. Une petite marche lui permettrait de respirer de l'air pur, pensait-il, et peut-être de chasser un peu l'ennui. Ensuite, un verre au mess, ou deux – jamais plus – et au lit. Il poussa la porte et sortit dans la nuit.

Au même instant, il sentit un objet sombre et volumineux passer au-dessus de sa tête à basse altitude, quelque chose de long et mince. Il aperçut vaguement de larges ailes déployées de chaque côté. Cela n'avait pas de sens. Aucun avion, aucun hélicoptère ne faisait si peu de bruit en volant si bas, et qui arriverait en planeur à une heure pareille ? Qui, sauf... ? Le colonel Morris dégaina vivement son pistolet et se mit à courir. Les damnés Russlandais effectuaient un raid de planeurs !

Il n'avait pas fait dix pas qu'une lueur orangée flamboya dans l'obscurité devant lui, parmi les tentes des compagnies de fusiliers du bataillon. Des hurlements de douleur et de terreur montèrent avec la flamme. Le colonel Morris s'arrêta net ; ses yeux lui apprenaient ce qui se déplaçait entre les tentes, mais son esprit refusait d'enregistrer le message.

Un dragon se dressait au milieu des tentes, un dragon qui semblait échappé d'une illustration d'un livre de contes de fées. Une tête aux longs crocs, couverte d'écailles, oscillait au sommet d'un long cou, avec d'énormes yeux jaunes fulgurant de part et d'autre d'un long museau. Des naseaux jaillirent des flammes orangées rugissant comme le jet d'un lance-flammes. Morris respira l'âcre puanteur du méthane et eut un haut-le-cœur quand le dragon cracha de nouveau le feu.

Le cou s'arqua vers un corps massif soutenu par quatre pattes épaisses aux pieds griffus, bien écartées. L'estomac de Morris se révolta quand il aperçut un soldat qui se débattait sous un de ces pieds, ruisselant de sang tandis que le poids du dragon l'écrasait et l'enfonçait lentement dans la terre.

Derrière la créature, une longue queue s'allongeait dans

l'obscurité et de chaque côté s'étaient des ailes immenses. Morris vit une de ces ailes s'abattre vers une demi-douzaine de soldats sortant précipitamment d'une tente. Ils s'arrêtèrent. La grande tête s'avança vers eux, les flammes sifflèrent, et de nouveaux cris horribles déchirèrent la nuit. Quatre hommes s'écroulèrent et roulèrent frénétiquement sur le sol. Deux autres s'enfuirent pris de panique, les cheveux et les vêtements en feu.

Ils n'allèrent pas loin. Des ténèbres surgit un autre dragon, plongeant du ciel pour atterrir presque devant eux. Il parut un instant désorienté. Le colonel Morris eut le temps d'espérer qu'il ne verrait pas les fugitifs ou qu'il les manquerait s'il frappait.

Et puis l'énorme tête écaillée se baissa, les mâchoires se refermèrent, et un des hommes hurla quand le dragon le souleva dans les airs. Un autre cri lui fit écho quand la queue du dragon réduisit l'autre soldat en bouillie. Le premier fut projeté à dix mètres et s'écrasa au sol avec toute l'effroyable mollesse d'un homme dont tous les os ont été brisés.

Un troisième dragon passa en vol, puis un quatrième. Quelque part, une mitrailleuse tira une salve de balles traçantes sur le dernier. Une aile se replia en l'air et le monstre s'abattit sur le sol plus vite que les autres. Mais il se tordait, rugissait et flamboyait tout aussi féroce, pas plus endommagé par sa chute que s'il était fait d'un bloc d'acier massif.

— Compagnie d'élite ! glapit Morris d'une voix qui aurait couvert le tumulte de douze dragons. Compagnie d'élite ! À vos armes ! Ouvrez le feu ! Visez les yeux !

Un autre flamboiement orangé troua la nuit, puis un autre bien plus aveuglant quand une partie du magasin de munitions explosa. Des fragments de débris incandescents volèrent en tous sens et retombèrent en pluie autour du colonel Morris, en traînant des plumets de fumée. La lueur de l'explosion illumina un cinquième dragon arrivant en planant, puis un sixième.

Une lumière d'un autre genre flamba dans l'obscurité, et le sillage de feu d'une fusée antichar monta vers le ciel. Elle frappa le sixième dragon à la jointure du corps et du long cou. La bête se cassa en deux et tomba. Une fois à terre, elle ne bougea plus ; ses rugissements étaient faibles et, seul, un minuscule jet de flamme sortait de ses naseaux.

Morris poussa un cri de victoire.

— Ils peuvent être tués, soldats ! Ils peuvent l'être !

Il ne s'était pas rendu compte jusqu'alors qu'il avait cru les dragons invulnérables, des monstres d'un autre monde où la nature

était différente.

— Antichars et artillerie lourde ! Soutenez les tireurs d'élite ! Que tous les autres reculent et dégagent ce secteur. Établissez un cordon !

Le colonel Morris n'en dit pas plus parce qu'il était à bout de souffle. Il s'aperçut qu'il avait hurlé comme un adjudant-chef sur un polygone d'entraînement, plutôt que comme un officier supérieur. Mais il n'avait pas eu d'autre moyen de faire entendre ses ordres ni de se délivrer de son impression de cauchemar.

Tournant les talons, il se précipita dans son baraquement, si vite qu'il faillit arracher la porte de ses gonds en entrant. Il se rua sur le téléphone et tapa furieusement sur les touches du numéro de son état-major.

— Allô, la brigade ? Morris du Pembroke. Nous avons quelques ennuis ici. Le camp est attaqué par des dragons crachant le feu... Quoi ? Je n'ai pas bu une goutte et je peux vous assurer que je ne plaisante pas ! Oui, j'ai dit des dragons. Nom de Dieu, ils ont déjà tué au moins douze hommes du bataillon et fait exploser un magasin de munitions ! Nous en avons tué un mais il en reste au moins cinq... C'est la troisième fois que je vous le dis ! Des dragons ! Dragons, pas cons !... Hein ?... Ma foi, si vous trouvez un terme plus appropriés pour ces monstres, je vous invite respectueusement à visiter notre camp et à les examiner vous-même. Si vous trouvez un mot plus juste, je me ferai un plaisir de l'employer. En attendant, je veux une compagnie de la brigade antichars, un hélicoptère de patrouille avec des fusées éclairantes et au moins deux sections de roquettes antiaériennes. Immédiatement !... Non, je ne vais pas rester au téléphone pour parler au général ! Bonsoir !

Le colonel Morris raccrocha, rengaina son arme et tira son fusil de sous son bureau. Puis il jeta un dernier coup d'œil autour de lui et ressortit pour conduire son bataillon contre le plus singulier ennemi qu'il avait jamais affronté.

Blade referma les doigts autour d'une poignée des longs cheveux de Rilla Haran et les tira en travers de sa gorge. Ils avaient un parfum frais et propre, ils étaient délicieusement soyeux sur sa peau nue. Son autre main reposait sur un sein. Il la glissa sous le globe tiède, sentit le mamelon durcir et tout le corps de Rilla frémir légèrement...

... et se redressa tout droit en entendant à l'extérieur un hurlement de terreur pure. Ensuite ce fut le bruit d'un objet lourd frappant le sol, un tintement de verre brisé venant de la serre de l'auberge et un second cri. Celui-là était encore plus terrifié et révélait aussi une atroce douleur.

Une lumière orangée palpitante éclaira la chambre. Blade perçut un très bizarre sifflement rugissant. Une vague de chaleur puante déferla dans la pièce en faisant danser les rideaux et tomber quelques papiers du bureau.

Blade sauta du lit, se jeta à plat ventre et roula sur lui-même jusque sous le bureau. Il s'empara de son fusil, un Enfield Modèle 7, spécialement construit et perfectionné pour le tir d'élite. Cette arme pouvait placer un chargeur de vingt balles dans une cible avec infiniment plus de précision que n'importe quelle autre d'usage militaire standard. Sur le conseil de Rilla, Blade l'avait choisie comme l'arme anti-dragons la plus puissante qu'il pourrait emporter durant leurs courtes vacances, sans avoir l'air d'un arsenal ambulante.

Il regarda par la fenêtre et ne fut pas surpris de voir un dragon – assez petit à en juger par ce que Rilla avait dit – assis dans les ruines de la serre. Un des cadres d'aluminium pendait autour de son cou et autour de ses pieds le sol était jonché de pots de fleurs cassés, de plantes piétinées, d'étagères brisées et d'outils de jardinage. Le jardinier de l'auberge gisait sur le dos au milieu des débris, ouvert de la gorge au ventre.

Le dragon renversa la tête en arrière et une nouvelle flamme jaillit. Elle frappa l'auberge sur la gauche de Blade, hors de sa vue. Des cris aigus s'élevèrent dans le sifflement des flammes.

Rilla contourna le lit et vint regarder par-dessus l'épaule de Blade.

— Il n'y a pas moyen de l'avoir rapidement sans grenade, dit-elle. Je savais que ça n'allait pas tarder... Pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas voulu me croire ?

Elle leva ses mains sur ses yeux pour ne plus voir le dragon et pour cacher ses larmes. Blade lui caressa l'épaule.

— Il faut que je sorte d'ici, avant d'ouvrir le feu. Sinon il s'attaquera à l'auberge.

Il mit son arme à la bretelle, ouvrit la fenêtre, monta sur l'appui et sauta avant que le dragon puisse le voir.

C'était une chute de près de quatre mètres, mais il atterrit aussi doucement qu'un chat, se releva et s'élança. Il courut derrière la serre, sans prendre garde aux éclats de verre qui blessaient ses pieds nus et atteignit l'abri d'un arbre. Rapidement, il arma le fusil, épaula et tira. Il ne s'attendait pas à faire de mal au dragon avec cette balle ; il voulait simplement détourner son attention de l'auberge, l'attirer vers lui.

La balle frappa le dragon sur son cou blindé d'écailles. Elle ne toucha aucun organe vital ; le larynx et la moelle épinière étaient bien protégés par d'épais cartilages. Mais elle fit tourner la tête au dragon

alors qu'il crachait son feu contre l'auberge. Le dernier jet de flammes passa sur les ruines de la serre et mit le feu aux vêtements du jardinier mort.

En se retournant, le dragon présenta à Blade son œil gauche. On ne pouvait pas tuer un dragon d'une balle dans l'œil, le cerveau était trop profondément enfoncé dans le crâne. Mais on pouvait lui faire mal.

Cette fois, Blade visa avec autant de soin que pour une compétition sur un polygone de tir. Il vit le grand œil jaune se désintégrer en bouillie. Le dragon rugit sans émettre de flammes et se tordit le cou pour essayer de voir son assaillant avec l'autre œil.

Il présenta ainsi à Blade une autre cible parfaite. L'œil restant disparut comme le premier. Blade bondit de l'arbre au moment où le dragon aveugle s'y écrasait la tête la première. L'arbre se cassa comme une allumette et s'abattit, manquant Blade de peu mais pas le garage de l'auberge.

La collision avec l'arbre parut assommer à demi le dragon. Il se remit debout en vacillant et tourna sa tête blessée dans la direction approximative du garage détruit, en crachant de nouveau son feu. Le réservoir d'une des voitures explosa en faisant jaillir des flammes par un trou du toit. Le dragon s'y dirigea lourdement, attiré par la chaleur et le crépitements de l'incendie.

Blade vit alors sa chance. Il fit passer une autre balle dans le canon et courut comme s'il voulait battre le record olympique du cent mètres. Contournant le garage, il s'arrêta net, épaula et visa la tête monstrueuse dressée au-dessus du garage en feu. La gueule s'ouvrit pour vomir de nouvelles flammes, l'index de Blade se crispa sur la détente, la crosse du fusil lui meurtrit l'épaule. La tête du dragon recula violemment comme s'il avait été pris au lasso. Il se cabra, donnant l'impression de vouloir happer quelque chose dans les tourbillons de fumée. Puis il tomba à la renverse et s'abattit avec un bruit qui fit trembler la terre sous les pieds de Blade et brisa les derniers carreaux de la serre.

Prudemment, Blade s'approcha du dragon, son fusil armé prêt à tirer. Il ne voyait pas comment le monstre pouvait être encore en vie, mais Rilla lui avait expliqué qu'ils avaient été conçus pour être d'une résistance fantastique, pratiquement indestructibles.

Comme si les pensées de Blade la faisaient sortir, Rilla accourut, serrant d'une main son manteau contre elle et lui tendant de l'autre son pantalon. Blade regarda le pantalon, se regarda lui-même et fut pris de fou rire. Dans sa hâte, il avait sauté par la fenêtre et s'était battu contre le dragon sans enfile le moindre vêtement !

Il posa son fusil, prit le pantalon et réussit à l'enfiler juste avant que des gens commencent à sortir en courant de l'auberge pour se presser autour de lui en manifestant une joie et un soulagement hystériques.

CHAPITRE XX

Grâce à l'action rapide de Blade, personne n'était mort à l'auberge, à part le malheureux jardinier. Une dizaine de personnes souffraient de brûlures légères ou d'un début d'asphyxie. Un homme s'était cassé la jambe en dévalant l'escalier. Le propriétaire était un homme de bon sens, qui fit promptement apporter un tonneau de bière et une caisse de son meilleur whisky. Tous deux disparurent en un temps record, et après cela, même les blessés se sentirent beaucoup mieux.

Les seules personnes qui ne se sentaient pas mieux étaient Blade et Rilla. Ils étaient en vie, le dragon était mort, l'auberge ne risquait plus rien pour le moment. Mais combien d'autres dragons s'étaient abattus sur l'Anglor cette nuit ? Combien de gens étaient morts sous le furieux déchaînement des dragons des Flammes Rouges ? Quelles destructions avaient-ils provoquées ?

Les lignes téléphoniques étaient coupées, la voiture de Blade n'était plus qu'une épave calcinée dans le garage, il n'y avait pas de cars ni de trains à des kilomètres à la ronde. Blade et Rilla avaient choisi pour leurs vacances une auberge de campagne isolée... trop isolée, semblait-il à présent.

Finalement, Blade emprunta la bicyclette du patron pour aller à la recherche d'un moyen quelconque d'entrer en communication avec le reste du monde. Il était à peine sorti de la cour de l'auberge quand un hélicoptère de l'IAF passa à basse altitude, plana un instant et, son pilote voyant le dragon mort, atterrit. Blade fit demi-tour et pédala comme un forcené pour accueillir le pilote quand il descendit de son hélicoptère, une caméra à la main.

Blade se présenta et lui raconta ce qui s'était passé. Le pilote le félicita, nota les commentaires de Rilla mais ne put guère les renseigner sur les événements de la nuit.

Très certainement, un nombre considérable de dragons s'étaient abattus sur l'Anglor. Le pilote était en mission pour les chercher dans la campagne, vivants ou morts. Il en avait déjà trouvé plusieurs vivants, dans la région. On conseillait aux habitants de rester enfermés chez eux jusqu'à nouvel ordre. Non, il ne pouvait pas ramener Blade et Rilla à sa base. Son hélicoptère ne pouvait transporter un tel poids. Mais il allait appeler sa base par radio et demander de l'aide.

Alors que l'hélicoptère disparaissait dans le soleil levant, trois chasseurs à réaction de l'Impérial Air Force les survolèrent à trois cents mètres d'altitude. Blade vit qu'ils portaient tous des missiles air-sol sous leurs ailes.

Le patron de l'auberge sourit de toutes ses dents.

— Voilà qui va régler leur compte à ces foutus monstres, s'ils en aperçoivent. Vous pouvez compter là-dessus.

Blade hocha la tête en regrettant de ne pouvoir partager l'optimisme de l'aubergiste. En pleine campagne, un tir de missiles tombant des airs pouvait effectivement mettre en pièces un dragon. Mais la plupart des monstres avaient dû atterrir dans des régions à grande densité de population. Ils y seraient beaucoup plus redoutables et aussi beaucoup moins vulnérables aux armes lourdes.

Juste avant midi, un grand hélicoptère atterrit près de l'auberge. Celui-là avait non seulement de la place pour Rilla et Blade mais aussi l'ordre de les prendre à son bord. Alors qu'il les transportait vers sa base, Blade put enfin obtenir de l'équipage un récit succinct de ce qui s'était passé pendant la nuit.

Une énorme armée de dragons s'était abattue sur l'Anglor, des centaines, peut-être un millier. Beaucoup étaient déjà morts et quelques-uns seulement survivraient plus d'un jour ou deux. Les forces armées d'Anglor étaient au travail avec acharnement.

Mais ils avaient fait des milliers de morts, il y avait des dizaines de milliers de sans-abri, d'innombrables habitants fuyaient au hasard en pleine panique. Des centaines d'immeubles, des villages entiers étaient en ruine. Les lignes électriques et téléphoniques, des voies de chemins de fer, des ponts étaient coupés ou bloqués dans toute la moitié orientale d'Anglor. Il était impossible d'en dire plus, car les rapports sur les régions les plus touchées par les dragons étaient rares et rarement précis.

Au QG des Opérations Spéciales, tout était relativement calme. La région n'avait pas encore été attaquée par les dragons. Un assez grand nombre d'Indépendants et des membres du personnel entraînés au combat étaient partis pour renforcer les garnisons locales. Aucun ordre, d'aucune sorte, n'était parvenu.

Cela ne gênait pas R. Il n'était pas homme à attendre des ordres avant de commencer à se préparer à ce qui devrait être fait plus tard. Il commença par mettre Blade et Rilla au courant de l'assaut. Il brossa le même sombre tableau que l'équipage de l'hélicoptère : la mort, la destruction, la panique. Il y avait une photo qui résuma pour Blade toute l'horreur cauchemardesque de l'attaque des dragons.

Elle représentait Big Ben, exactement le même en Anglor qu'en Angleterre, pignon pour pignon, fenêtre pour fenêtre. Elle montrait aussi un dragon perché au sommet de la haute tour, ses griffes fermement enfoncées dans le toit, la queue pendant d'un côté, la tête penchée comme une gargouille au-dessus de la rue et crachant des flammes. C'était effroyable et grotesque. Blade trouvait absolument abominable qu'une telle chose ait pu arriver et jugeait qu'elle ne devait plus jamais se reproduire.

— Malheureusement, je pense que cela recommencera, et bientôt, dit Rilla. Ils n'ont pas utilisé plus de mille dragons pour cette attaque. Il devrait y en avoir trois fois plus sur les bases des montagnes du Nordsberg. Et encore deux fois plus dans les élevages de Russie. Le taux de production est de plus d'un millier par mois.

Une seconde offensive de dragons arriva deux jours plus tard, avec seulement quelques centaines de monstres, mais presque entièrement concentrée sur Londres. La première attaque n'avait pas déclenché une panique nationale, mais la seconde y parvint. Au moins deux cent mille personnes quittèrent Londres le lendemain, ou essayèrent. Les routes et les gares étaient embouteillées, empêchant tous mouvements militaires. Des milliers de soldats durent être appelés en renfort pour rétablir la circulation, maintenir l'ordre et empêcher le pillage et les incendies. Toute une division d'infanterie s'apprêtant à partir pour la Gallia eut ses ordres annulés.

R n'avait jamais l'air vraiment inquiet, mais il parut mal à l'aise après avoir pris connaissance des rapports sur le second assaut des dragons.

— Je commence à deviner ce que cherchent les Flammes Rouges. La Russie veut nous forcer à garder des régiments ici pour la défense de la nation, au lieu de les envoyer soutenir la Huitième Armée en Gallia. Ces troupes de défense devront être disséminées dans tout le pays, pour nous protéger contre les dragons. Ça n'a aucun sens, bien entendu. Mais tout ce que peut voir l'homme de la rue, c'est qu'il lui faut un escadron campant sur la pelouse du vicaire, au cas où les dragons reviendraient. S'il ne peut pas l'obtenir, il cédera à la panique. Ça fichera en l'air tout l'effort de guerre.

Deux jours plus tard, Blade et Rilla donnèrent leur première conférence, sur la stratégie de lutte contre les dragons. Rilla parlait derrière un écran, dans un microphone équipé d'un brouilleur pour déguiser sa voix. R prenait toutes les précautions possibles pour que les Flammes Rouges ne retrouvent pas la piste de leur précieuse dissidente.

Blade ouvrit le débat. Il monta sur le podium, brancha le microphone et contempla son auditoire. Une centaine d'officiers

supérieurs et de civils le dévisagèrent. Il s'éclaircit la gorge et commença.

— L'empire d'Anglor est attaqué par des dragons mutants artificiels, produits par des méthodes de clonage en masse dans une installation de Russie. Ils sont ensuite transportés sur des bases, très haut dans les montagnes du Nordberg, et lancés à travers la mer du Nord. Ils planent à un angle suffisant pour les amener jusqu'aux côtes d'Anglor. Ensuite, ils cherchent des objectifs selon les occasions, employant contre ces objectifs leurs dents, leurs griffes et l'exhalaison de méthane en feu de leur système gastro-intestinal. Ils ont l'apparence d'animaux mais, dans un autre sens, ce ne sont pas des animaux. Ce sont des appareils militaires, construits avec des matériaux biologiques d'après des systèmes biologiques, tout comme un char d'assaut est construit dans une usine avec de l'acier et du caoutchouc. Nous affrontons...

Et ainsi de suite. Chaque conférence durait deux heures, et il y en eut trois ce jour-là. À la fin de la troisième, Blade se sentit aussi épuisé et asséché que s'il avait livré une bataille rangée. Rilla et lui vidèrent chacun un pichet de bière et un plat de saucisses avant de se sentir capables de reprendre la parole.

Après le repas, R attira Blade à l'écart.

— Je crois que vous avez fait tout ce que l'on pouvait espérer de vous, dans ces conférences. Maintenant, je veux que vous preniez le commandement d'un groupe d'une cinquantaine de nos combattants. Nous allons vous envoyer dans le Norfolk. Nous allons essayer d'utiliser notre QG fantôme comme appât pour une expérience, pour voir si les dragons peuvent être attirés vers des points spécifiques où nous nous tiendrons prêts à les accueillir. Votre vieille amie Elva Thompson aura un rôle à jouer dans cette expérience, à son insu. Nous allons « activer » l'installation du Norfolk, en y envoyant un contingent de personnel d'état-major et un assortiment de dossiers qui paraîtront importants. Je perfectionnerai ce trompe-l'œil en y allant moi-même. Vos hommes seront postés en divers points de la région, pour passer à l'offensive contre les dragons en hélicoptères ou vedettes rapides. J'aurai une petite équipe de combattants entraînés pour garder et surveiller le quartier général. Je crois que nous pourrons faire en sorte qu'Elva Thompson l'ignore. Je pense aussi que nous pourrons faire en sorte qu'elle ne survive pas aux combats de la nuit.

Tel était l'essentiel du plan, et les détails suivirent rapidement. Quand Blade partit pour aller rejoindre Rilla, le plan de R le frappa par son audace, son originalité et sa souplesse.

En fait, c'était exactement le genre de plan que Blade aurait attendu de J.

CHAPITRE XXI

Elva Thompson montra sa carte d'identité à la sentinelle de la grille. L'homme l'examina à la faible lueur d'une torche bleue. Elva se retint de sourire. Le black-out ne sauverait pas l'enceinte des Opérations Spéciales quand les dragons arriveraient. Au contraire, il lui permettrait de se glisser plus facilement dans la campagne pour faire descendre les dragons du ciel.

— Vous êtes bien sûre d'avoir envie de sortir ce soir, Miss Thompson ? Le temps est à l'orage.

— Merci, caporal, mais j'ai passé trop d'heures à mon bureau. Un peu de marche me détendra.

— Comme vous voudrez. Je vais noter votre sortie. N'allez pas trop loin par le sentier sur la gauche. La rivière est en crue et le terrain n'est pas sûr.

— Merci. Je serai prudente.

Le factionnaire lui ouvrit la grille, et elle sortit de l'enceinte. Le gravier du parking crissa sous ses pieds.

Elva traversa le parking sans se presser. Lorsqu'elle arriva au bout, elle fut hors de vue de la grille. Elle tourna à droite et se mit à courir régulièrement au pas de gymnastique.

Son but était un champ à trois kilomètres au nord, un terrain bordé à l'est par un bois étroit et long. Dans ces fourrés, elle avait dissimulé le matériel pour le travail de la nuit.

Chaque dragon atterrissant ce soir avait eu un petit récepteur radio implanté dans le crâne. Sous les arbres, Elva avait un émetteur portatif, diffusant sur une sélection de longueurs d'ondes que capteraient les récepteurs des dragons. Par certaines de ces longueurs d'ondes, elle pouvait activer les centres du plaisir dans le cerveau des dragons, pour les attirer irrésistiblement vers elle. Par d'autres, elle agirait sur les centres de la douleur, rendant les monstres furieux.

Ce soir, elle allait employer le plaisir pour les faire descendre du ciel, pratiquement sur l'enceinte, et ensuite la douleur pour les rendre fous. Ils piétineraient, saccageraient, tueraient et incendieraient tout. Puis elle redonnerait le plaisir. Les dragons deviendraient aussi inoffensifs que des agneaux pendant qu'elle se déplacerait à son gré, pour rassembler des dossiers et des films dans les ruines du quartier général.

Puis elle déclencherait de nouveau la douleur et les dragons lâchés s'en iraient semer la terreur et la destruction dans la campagne. À mesure qu'ils lui dégageraient la voie, elle avancerait enfin et descendrait vers la rivière pour attendre ses sauveteurs.

Elle espérait qu'elle n'aurait pas à attendre trop longtemps. Elle avait bien travaillé pour les Flammes Rouges et estimait qu'elle méritait toutes les récompenses qu'on lui avait promises. Naturellement, elle n'irait pas le dire tout haut. Le général Golovine avait la réputation de traiter sans ménagements ceux qu'il jugeait trop cupides. Mais le général Golovine n'était pas le seul homme puissant de Russie. S'il le fallait, elle pourrait mériter la gratitude et le soutien de plusieurs autres.

Au bout d'un moment, elle dut quitter le sentier et partir à travers champs. L'herbe haute était déjà humide de rosée et ne tarda pas à tremper son pantalon jusqu'aux genoux, alors qu'à travers le tissu, des ronces l'égratignaient.

Cette marche de plus d'un kilomètre à travers champs la ralentit mais elle avait encore bien assez de temps devant elle quand elle arriva à son terrain. Il s'étendait devant elle, sombre, désert et agréablement silencieux. À l'extrémité, les arbres dressaient leur muraille. Elle s'allongea, guettant un signe d'embuscade.

L'obscurité et le silence persistèrent. Pliée en deux, elle traversa le champ. Avec un soupir de soulagement, elle saisit les poignées de son émetteur et le traîna hors de sa cachette. Il pesait moins de quinze kilos, aussi avait-elle pu le porter sans peine dans le bois. Et maintenant, elle le transportait avec la même aisance.

Au sommet de l'émetteur, il y avait un petit ballon. Elva tira sur la corde qui le gonflait et le regarda se dilater pour devenir un globe de plastique noir de près de deux mètres. Puis elle le porta à découvert et le lâcha. Le ballon s'éleva dans la nuit en entraînant le fil d'antenne. Elle attendit que l'antenne soit complètement déroulée, mit l'émetteur en marche et régla la fréquence sur une des longueurs d'onde de plaisir.

Cela fait, elle s'adossa contre un tronc moussu. Mission accomplie pour le moment. Elle consulta sa montre. Les signaux diffusés dans la nuit devaient commencer à atteindre les dragons. La première vague de l'offensive de la nuit n'était maintenant qu'à vingt milles au large.

Richard Blade se tenait sur le pont de la vedette lance-torpilles, les yeux levés vers le ciel, écoutant les rapports de la radio. Il savait qu'il n'avait encore aucune raison de scruter les cieux. Le dragon le plus proche devait être encore loin. Regarder le ciel était simplement une

façon de supporter la tension de l'attente.

De minute en minute, de nouveaux rapports sur la position des dragons parvenaient des stations radar de la côte ou de l'avion de reconnaissance au large. Le jeune lieutenant commandant la vedette lance-torpilles commençait à s'énerver, mais il n'osait trop rien dire.

Blade tourna la tête, et ses yeux balayèrent le pont de l'avant à l'arrière. Les matelots étaient aux canons, casqués et vêtus de leur gilet pare-balles. Ses propres hommes étaient assis sur les tubes lance-torpilles ou adossés à la superstructure. Chacun était armé d'une Uzi et d'un lance-roquettes antichars léger. Des munitions s'entassaient sur le pont. Blade espérait qu'un dragon ne parviendrait pas à y cracher son feu. La pyrotechnie serait alors aussi spectaculaire que mortelle.

Il vérifia ses propres armes. Il avait son Enfield, équipé maintenant d'un viseur, télescopique infrarouge, un revolver de gros calibre, des grenades à main et un pistolet lance-fusées.

De nouvelles minutes s'écoulèrent, de nouveaux rapports arrivèrent. Soudain, le lieutenant désigna d'une main tremblante le ciel noir. Blade détourna les yeux de la figure pâle du jeune officier de marine et regarda aussi.

Comme des ombres diffuses mais bien reconnaissables, trois dragons arrivaient en planant au-dessus de la rivière. Ils passèrent si vite qu'on les aurait pris pour des fantômes sans l'avertissement de l'opérateur radar.

— On dirait qu'ils se dirigent en amont, monsieur. Point d'atterrissage estimé à environ quinze kilomètres à l'ouest.

— Parfait. Continuez de les suivre jusqu'à ce qu'ils disparaissent de l'écran.

Avant que les trois premiers dragons quittent l'écran, d'autres surgirent de la mer, trois, six, dix à la fois. Tous planaient dans la même direction que les premiers. Le lieutenant sourit, d'un sourire forcé, plutôt jaune.

— Ces zigotos vont atterrir les uns sur les autres s'ils ne font pas attention.

C'était une faible plaisanterie, formulée d'une voix faible aussi. Blade ne répondit pas.

De nouvelles minutes se traînèrent. Enfin la radio crépita :

— Message radio, monsieur. Dague à Équipe Tampon. Chèvrefeuille.

Blade poussa un soupir de soulagement. « Dague » était R, l'« Équipe Tampon » sa propre force de frappe avec ses hélicoptères et ses bateaux, « Chèvrefeuille » l'ordre d'attaque. R avait pris sa

décision, il savait où les dragons allaient se poser. À présent, le piège allait se refermer.

— Allons-y. Nous remontons le courant, vitesse de croisière.

— Bien, mon colonel.

Les moteurs grondèrent, le pont se mit à vibrer puis pencha légèrement vers l'arrière quand la vedette prit de la vitesse. Blade se cramponna à la rambarde et son sourire s'élargit.

Il trouvait fort bon de déclencher le piège, au lieu de s'y faire prendre.

À califourchon sur une branche, Elva Thompson comptait les dragons. Elle s'arrêta quand elle en eut compté cent qui atterrissaient dans le champ, ou passaient si bas qu'ils allaient certainement se poser. Puis elle descendit rapidement de son arbre, si vite qu'elle déchira son pantalon tout le long d'une cuisse.

Elle courut à l'émetteur. Les cadrans indiquaient que tout marchait encore, et les batteries fonctionneraient pendant une bonne heure de plus. Ce serait plus qu'assez pour achever le travail.

Elle souleva l'émetteur et passa les courroies autour de ses épaules et de sa taille. L'appareil sur le dos, elle chercha le bouton qui changerait la longueur d'ondes du plaisir pour celle de la douleur, rendant les dragons fous furieux. Sa main tâtonna un moment, puis tourna le bouton.

La douleur explosa et tonna dans le cerveau et dans tous les nerfs des dragons. Ils rugirent et tonnèrent à leur tour. Elva plaqua ses mains sur ses oreilles tant leur bruit l'assourdissait. Il lui semblait que la terre tremblait, que les arbres risquaient de s'abattre sur elle et l'écraser.

Soudain, le tonnerre des dragons parut trouver des échos. Elva écouta, surprise, déroutée et alarmée. Ces bruits qui s'enflaient dans les airs ne devaient pas exister !

Et puis, la peur l'envahit quand elle reconnut les sons. Des roquettes tombaient du ciel sur les dragons... sur elle. Les missiles pouvaient être lancés de l'air, du sol, même de la mer qui était si proche et avait promis une si magnifique voie d'évasion... Elle n'en savait rien, et cela lui était égal. Tout ce qu'elle savait, c'était que les missiles étaient lancés et qu'ils allaient bientôt atterrir.

Elle voulut courir, se précipiter, folle de panique, vers la rivière, n'importe où pour échapper au bruit des roquettes. Mais ses jambes refusèrent de bouger. Elle se colla contre un arbre pour se soutenir, oubliant émetteur, dragons, mission et tout ce qui n'était pas les roquettes.

Et puis la nuit s'emplit de tonnerre et de feu alors que les roquettes touchaient terre.

Le pont de la vedette lance-torpilles n'était pas assez haut pour que Blade puisse voir comme il le voulait. Il grimpa au mât et s'accrocha au montant du radar. C'était un perchoir précaire. La vedette filait à plus de trente nœuds, vibrait follement et roulait à donner la nausée à chaque boucle de la rivière. Blade devait se cramponner à deux mains pour ne pas être projeté sur le pont ou même carrément par-dessus bord.

Il tenait encore bon quand les roquettes décrivrent leur trajectoire dans le ciel et explosèrent parmi les dragons. Il vit les flammes jaunes des explosions et les traînées argentées, flamboyantes de phosphore blanc. Il vit des dragons projetés dans les airs, certains entiers, d'autres en morceaux. Il en vit d'autres jetés à terre par les ondes de choc et s'écrouler parmi les débris de leurs congénères. Il vit le souffle orangé des dragons, pitoyable au lieu d'être terrifiant. Il vit tout cela et se demanda s'il resterait à ses hommes quelque chose à faire. Le lancement des roquettes de l'artillerie que R avait fait donner sur le principal site d'atterrissage des dragons semblait avoir fait tout ce qu'il fallait.

Mais il n'y avait qu'un moyen de s'en assurer. Les hommes devaient aller sur le terrain, les armes à la main pour éliminer ce qui pourrait rester. Blade se laissa glisser du mât et courut à la cabine radio pour écouter les rapports des autres Équipes Tampon.

Une par une, elles se signalèrent. Une par une, elles annoncèrent des dragons morts partout, mais aussi pas mal de vivants. Les hommes allaient entrer en action, et Blade leur souhaita bonne chance et bonne chasse. Il n'avait rien d'autre à faire. Les hommes triés sur le volet des Opérations Spéciales et des commandos de la Marine impériale savaient se battre contre n'importe quoi, sans avoir besoin d'un officier qui regarde par-dessus leur épaule.

Les queues des roquettes flambèrent dans le ciel pendant quelques minutes encore, puis le tir cessa. R ne voulait pas risquer de toucher les équipes, alors qu'elles avançaient contre les dragons. La radio se remit à crépiter et, cette fois, Blade entendit la voix de R en personne.

— Dague à Tampon Un. Nous avons des rapports d'une petite embarcation non identifiée remontant la rivière, aperçue il y a une demi-heure. De plus, la vedette de patrouille 991 de la Marine impériale signale un sous-marin probable au large de l'estuaire. Suggère une tentative pour débarquer ou emmener des saboteurs sous couvert des opérations dragons.

— Tampon Un à Dague. Description de la petite embarcation.

— Dague à Tampon Un. Estimation embarcation d'assaut pliante standard de Russie à moteur hors-bord. Équipage et armement inconnus. Continuez de donner priorité aux opérations contre les dragons dans votre secteur.

En raccrochant les écouteurs, Blade entendit ralentir les moteurs de la vedette. Quelques instants plus tard, il dut saisir vivement un pied de projecteur pour ne pas être renversé quand le bateau vira brusquement de bord. Il s'y tenait encore lorsque les deux canons avant et arrière tirèrent simultanément dans un bruit assourdissant. De la fumée déferla par l'écoutille alors que Blade grimpait fébrilement à l'échelle.

Au moment où sa tête émergea, il vit tout le pont illuminé par les balles traçantes que crachaient les mitrailleuses. Les projectiles frappaient un dragon chancelant le long de la berge. Il se traîna sur quelques mètres encore, puis il s'écroula et roula dans l'eau.

Un autre dragon se cabra derrière une rangée d'arbres, des flammes jaillirent de sa gueule. Le jet flamboyant bondit vers la vedette mais ne put l'atteindre. Deux des lance-roquettes tirèrent en même temps et les deux missiles plongèrent dans la gueule du dragon. Il arquait encore son long cou, mais il n'avait plus de tête. Les mitrailleuses se tournèrent sur lui et l'achevèrent.

Blade bondit sur le pont et saisit son fusil. La bataille contre les dragons commençait. La portée était longue pour le tir d'élite dans ces conditions, mais Blade n'entendait pas rester en dehors de l'action. Il était bien trop chasseur pour cela. Un autre dragon apparut sur la rive opposée, le fusil se leva, l'œil de Blade se colla au viseur et son index se serra sur la détente.

Elva Thompson marchait vers la rivière. Après deux kilomètres de course, elle était à bout de souffle. Elle savait que ses jambes étaient encore attachées à son corps, uniquement par les élancements douloureux qui la poignardaient à chaque pas.

Tant bien que mal, elle avança, plongea dans une haie épineuse. Quand elle s'en dégacha, une manche de son chemisier et une jambe de pantalon avaient été arrachées. « À ce train-là, pensa-t-elle, je vais apparaître sur la berge dans la tenue d'une strip-teaseuse du *Palladium*. » Cette idée ne l'arrêta pas et ne la fit même pas ralentir. Elle ne le pouvait pas, elle était poussée par l'unique désir d'atteindre la rivière. Elle avait survécu aux roquettes, au massacre des dragons, elle avait pu se débarrasser de l'émetteur. Après tant d'épreuves, elle n'allait pas se laisser vaincre par une simple course de cross-country.

Elle glissa et roula au flanc d'un talus, dans un fossé plein d'eau

stagnante dont elle se releva grelottante et complètement trempée, couverte de vase. En chancelant, elle traversa la route, consciente d'être en pleine vue mais cela n'avait pas d'importance. Elle était sur la route. Au-delà, c'était le dernier bout de terrain boisé et le champ avant la rivière.

Elva ne sut pas comment elle couvrit cette dernière partie du chemin. Il lui parut qu'elle la franchissait d'un seul bond et se retrouvait au bord de l'eau. En se retenant à une branche, elle allongea le cou. Elle faillit tout lâcher, quand elle vit l'embarcation d'assaut noire avec deux hommes dedans, serrée contre la berge un peu en amont. Elle réussit à tenir bon d'une main et à donner de l'autre le signal convenu. Le bateau glissa vers elle, un des hommes se leva et l'aida à y descendre. Elle se tassa entre ses genoux, ramassée sur elle-même, et l'autre homme donna tous les gaz. L'avant se dressa si brusquement et si violemment qu'elle crut que le bateau allait s'envoler comme un hydravion. L'arrière s'enfonça dans l'eau et ils foncèrent dans le courant, en aval.

Elva éprouva un immense soulagement, un relâchement de la tension et de la douleur qui l'accablaient depuis si longtemps. Tout n'était pas fini, cependant. Ils devaient encore atteindre la mer et le sous-marin qui les attendait. La rivière serait-elle défendue comme l'était la terre ? Quelqu'un en avait appris assez pour tendre une terrible embuscade aux dragons. Avaient-ils tout appris ? Pendant un instant, la peur lui crispa de nouveau le ventre.

Elle commençait à se rassurer quand l'embarcation d'assaut déboucha d'une boucle de la rivière. Elle regarda devant elle... et tout son souffle s'échappa de ses poumons dans un grand cri terrible.

L'embarcation et la vedette lance-torpilles filaient chacune près de trente nœuds. Ce fut donc à la vitesse combinée de soixante nœuds qu'elles se rencontrèrent de front. La vedette passa sur le petit bateau et le mit en pièces. Elva Thompson n'eut pas le temps d'avoir une dernière pensée, de pousser un dernier cri. La mort la surprit trop vite, et la vedette la fit disparaître dans les profondeurs.

Un cri de femme semblait se répercuter sur l'eau aux oreilles et à l'esprit de tous les hommes à bord, tandis que la vedette lance-torpilles continuait de foncer. Blade fut le premier à se libérer de cette espèce d'envoûtement. Mais, même lui, ne fut pas assez prompt à voir le dragon mort dérivant devant eux dans le courant.

Le dragon était mort, certes, mais c'était tout de même une masse de dix tonnes. L'éperonner à trente nœuds équivalait à se lancer contre une jetée. La vedette tangua follement dans un fracas assourdissant de métal tordu et embouti. La violence du choc jeta tout le monde à plat ventre, y compris Blade. Des caisses de munitions, des

armes, des casques, des hommes, glissèrent en tous sens sur le pont. Par miracle, personne ne tomba par-dessus bord.

Puis la vedette passa sur le dragon et plongea de l'autre côté dans une gerbe d'écume qui recouvrit les servants du canon avant. Dans un grincement métallique hideux, une hélice fut arrachée à son arbre, prise dans les écailles du monstre. L'arbre tournait déjà à la vitesse maximum. Soudain délivré du poids de l'hélice, le moteur s'emballa, son grondement devint un sifflement de plus en plus aigu. Avant que les hommes aux commandes aient le temps de couper le contact, le hurlement se termina par une effroyable détonation. Le moteur avait explosé.

Dans la chambre des machines, les hommes moururent sur le coup, tués par l'onde de choc ou par les débris de métal volant en tous sens. Le métal poursuivit ses trajectoires. Il traversa le pont, y frappa plusieurs hommes mais, par un nouveau miracle, n'atteignit aucune des munitions. Il traversa la coque et provoqua une dizaine de grandes déchirures. Il creva des réservoirs et déchiqueta des tuyaux, qui déversèrent promptement leur carburant sur des circuits électriques. Des flammes montèrent en grondant, luttant contre la ruée de l'eau.

La vedette ralentit, à mesure que l'eau l'alourdisait. Blade se releva, indifférent à ses plaies et bosses, et hurla des ordres.

— Jetez les munitions par-dessus bord ! Si l'incendie les atteint.

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. Tous les hommes encore valides se dépêchaient déjà de ramasser des fusées et des caisses de munitions pour les jeter à l'eau. Entre les grands *plouf*, Blade entendait le grondement des flammes sous le pont. Il espéra que l'eau les éteindrait mais le carburant enflammé se répandait à la surface.

La vedette était perdue. Il était temps de l'abandonner. Blade se hissa péniblement sur la passerelle, mit ses mains en porte-voix et hurla :

— Abandonnez le navire ! Abandonnez le navire ! Nagez tous vers la rive sud ! Gardez vos Uzis si vous pouvez !

Les hommes se bousculèrent, ôtèrent leurs casques et les gilets pare-balles, resserrèrent les sangles des brassières de sauvetage, aidèrent leurs camarades blessés. Le jeune lieutenant était affalé sur le tableau des commandes, une vilaine bosse violette à la tempe gauche. Blade le saisit par les épaules et le mit debout.

Au même instant, une bouffée d'air brûlant monta d'en-bas et des flammes suivirent presque aussitôt. Le lieutenant aurait été calciné si Blade n'avait pu le traîner à temps en lieu sûr.

En portant le jeune officier, Blade dévala l'échelle extérieure de la passerelle. Le pont était abandonné de tout l'équipage sauf des morts,

et commençait à se tordre et à fléchir sous la chaleur croissante. Il était plus que temps de le quitter. Blade enfila sa brassière de sauvetage et en attacha une autour de l'homme inconscient. Puis il se laissa glisser par-dessus bord. La vedette s'était déjà tellement enfoncée que le pont n'était plus qu'à cinquante centimètres de l'eau.

La rivière glacée ranima le lieutenant. Ses paupières battirent, il vit d'abord Blade, puis le reste de la scène et son bateau qui sombrait. Ses yeux se refermèrent comme s'il ne pouvait supporter cette vue. Blade savait qu'un capitaine qui perd son navire a rarement envie de faire la conversation, aussi garda-t-il le silence. Il se mit à nager vers la rive, en traînant le lieutenant d'une main et en tenant son fusil hors de l'eau, de l'autre.

Il y avait cent mètres d'eau glacée entre Blade et la berge sud, et le courant était fort. Ils avaient couvert à peu près la moitié de la distance, quand Blade aperçut un objet sombre flottant à la surface. Encore quelques coups de pied et il reconnut un cadavre. Quelques efforts de plus et il vit que c'était celui d'Elva Thompson.

C'était donc son dernier cri qui les avait tous glacés dans la nuit. Blade fut heureux qu'elle soit morte mais heureux aussi de l'obscurité. Une femme noyée et probablement déchiquetée par les hélices de la vedette n'était pas un spectacle qu'il avait envie de voir trop nettement. Surtout quand il avait tenu cette femme dans ses bras en brûlant de désir et, même, avec affection.

Il continua de nager vers la berge et quand il l'atteignit enfin, des mains se tendirent pour aider le lieutenant. Blade se hissa après lui.

Il organisa avec les survivants un vague périmètre de défense, et ils s'installèrent pour attendre. Ils ne pouvaient rien faire avec le fusil de Blade et les Uzis, sinon se défendre et cela serait un problème, si jamais des dragons surgissaient en force.

Aucun dragon ne s'approcha plus près que la rive opposée. Peu à peu, les rugissements, les grondements, les cris des monstres blessés et furieux se turent. Les naufragés entendirent le bruit de bateaux remontant le courant et d'hélicoptères volant en rase-mottes, quadrillant le secteur. Ce fut un de ces hélicoptères qui les découvrit une demi-heure plus tard, et un des bateaux les transporta vers des soins médicaux, des vêtements secs et du thé brûlant.

CHAPITRE XXII

Blade avait des blessures superficielles, des bosses et un poignet foulé. Les médecins lui bandèrent le poignet et le laissèrent partir. Il était en excellente forme pour prendre part aux conférences d'état-major qui commencèrent le lendemain afin de répondre à la question brûlante : Qu'allons-nous faire à propos des dragons des Flammes Rouges ?

Richard Blade et Rilla proposèrent d'emmener un commando jusqu'en Russie, à bord de transports d'assaut ADAV. Cette force détruirait les installations d'élevage de dragons, les réserves et les laboratoires. Elle tuerait ou capturerait la plupart des hommes clefs du programme de guerre génétique des Flammes Rouges. D'un seul coup, le commando pourrait mettre fin à la menace des dragons et retarder de dix ans le projet des Flammes Rouges de créer des monstres pour attaquer l'Anglor.

L'objectif était faiblement gardé. Les Flammes Rouges comptaient surtout sur son isolement pour le protéger. La garnison se composait de soldats d'élite de la force de sécurité mais ils n'étaient que quatre cents, dispersés sur une installation couvrant plusieurs kilomètres carrés. Une force mobile lourdement armée arrivant par air n'aurait aucun mal à écraser la garnison.

Les parcs des dragons étaient particulièrement vulnérables. Les milliers de monstres vivaient dans des cavernes de part et d'autre d'une profonde gorge, proche des laboratoires. Ils pouvaient aller et venir librement au fond de la gorge mais ne pouvaient monter à la surface que par de rares tunnels étroits.

Au sommet de la gorge, il y avait un haut barrage. Il abaissait les eaux de la rivière pour dégager les entrées des cavernes, et fournissait du courant électrique à toute la base.

Derrière le barrage s'étendait un lac profond, long de plusieurs kilomètres. Si l'on faisait sauter le barrage, le lac se viderait en tonnant dans la gorge, submergeant les entrées des cavernes. Si l'on faisait sauter en même temps les débouchés des tunnels, tous les dragons seraient pris au piège et noyés.

Deux des avions de transport seraient transformés en citernes volantes et accompagneraient les neuf transports de troupes. Ils ravitailleraient en vol une force de frappe de douze bombardiers

lancés d'un porte-avions impérial au large. Les bombardiers attaqueraient la base aérienne ennemie la plus proche et la rendraient inutilisable. Puis ils voleraient en couverture aérienne au-dessus de la base des dragons, pendant que le commando au sol accomplirait sa mission.

Les bombardiers n'auraient plus assez d'autonomie de vol pour regagner le porte-avions, après cela. Alors les pilotes et les équipages sauteraient en parachute à basse altitude pour atterrir parmi le groupe de combat et seraient ramassés par ses unités mobiles. Ils repartiraient à bord des transports d'assaut avec le reste du commando.

On calculait une perte de la moitié de ce commando. Tous les véhicules devraient être abandonnés aussi, soigneusement piégés, pour alléger les avions de transport pendant le vol de retour. Mais, en échange de trois cents hommes et de deux cents véhicules, la puissance de destruction génétique des Flammes Rouges de Russie serait hors d'usage pour de nombreuses années.

Personne ne douta de la validité de cet échange.

Personne ne parut douter non plus que le lieutenant-colonel Richard Blade devait prendre le commandement du raid. Par un décret impérial spécial, il fut promu à titre provisoire au grade de colonel. Il put alors se consacrer à l'entraînement de ses six cents hommes triés sur le volet, en prévision du grand jour.

CHAPITRE XXIII

Six cents soldats n'avaient pas tellement de choses à apprendre afin de mener à bien une opération même compliquée. Un entraînement de quinze heures par jour, six jours par semaine, devait bien prendre fin tôt ou tard. Ensuite, il n'y eut plus qu'à les embarquer à bord de leurs appareils.

Avec la Force de Frappe Blade à bord, les avions volèrent au sud vers une base en Afrique occidentale. Puis ils survolèrent le continent vers une autre base sur la côte orientale. Ils effectuèrent ces deux vols à très haute altitude pour économiser le carburant.

De la seconde base, ils s'envolèrent vers le nord dans la nuit, à basse altitude. À onze cents kilomètres à l'heure, ils traversèrent la mer obscure en direction de la base secrète, sur une île au large des côtes méridionales de Russie. À un moment donné, un cercle de navires apparut sur le radar et disparut vers l'arrière. Le porte-avions impérial et ses escorteurs étaient à leur poste, prêts à lancer les bombardiers comme prévu.

L'île surgit de la nuit. Les appareils passèrent du vol horizontal au vertical et plongèrent dans trois cents mètres de vide pour se poser avec sûreté sur le sommet rocheux. Le carburant les attendait dans d'immenses vessies flexibles, remorquées en plongée à travers la mer par des sous-marins impériaux et ancrées après les rochers au large. Des pompes bourdonnèrent dans l'obscurité, les tuyaux se raidirent, des jauges enregistrèrent les milliers de litres se déversant dans les réservoirs. Un par un, chaque avion annonça « plein fait ». Un par un, ils décollèrent la nuit, dans le hurlement des réacteurs et les gerbes de feu des tuyères. Ces flammes rappelèrent à Blade l'haleine flamboyante des dragons.

Son avion s'éleva enfin pour rejoindre les autres. Les feux de position restèrent allumés jusqu'à ce que la formation soit complète, puis ils passèrent du décollage vertical à la poussée horizontale et mirent le cap vers les côtes de Russie. Quelques minutes plus tard, les deux avions-citernes arrivèrent au rendez-vous et prirent place en queue de la formation. Il y avait maintenant onze géants des airs en vol vers la Russie.

La côte défila sous les ailes alors que le ciel pâlisait à l'est. Quand l'aube rosit à l'horizon, les appareils prirent de l'altitude pour survoler les plateaux arides de la Russie méridionale.

Même au jour, la terre avait peu de couleurs. Des bruns et des fauves, des gris et, de temps en temps, une tache rouge ou noire qui passait si vite qu'on doutait de l'avoir vue. De petites chaînes de montagnes déchiquetées semblables à des pierres levées. Des gorges desséchées avec parfois un mince filet argenté dans le fond. Des falaises à pic de deux cents mètres. Pas de végétation, aucune trace de vie humaine. Un paysage dur, laid, insolite qui formait un décor approprié pour les dragons. Eux aussi étaient durs, laids et insolites.

Une montagne isolée apparut à l'horizon, un immense cône volcanique couronné de neige. Les transports de troupes virèrent à l'ouest de la montagne, les avions-citernes à l'est vers leur rendez-vous de ravitaillement avec les bombardiers venant du porte-avions. Blade regarda l'heure. Les bombardiers ne devaient plus être qu'à quelques minutes de leur objectif.

La montagne volcanique disparut derrière eux. Les neuf appareils de transport se séparèrent en deux groupes. La base des dragons était à dix minutes de vol et pas encore en vue. Les avions allaient la contourner par l'est et l'ouest, bien à l'écart de ses défenses antiaériennes et revenir par le nord.

La manœuvre fut exécutée à la perfection dans un silence radio total. Blade vérifia ses armes, souhaita bonne chance aux pilotes et descendit dans la soute.

Les hommes étaient déjà montés et prêts, quarante sur des motos, les autres dans des véhicules du commando, deux blindés, une jeep et un camion-radio. Blade les passa rapidement en revue. Quelques motards avaient déjà relevé leur béquille. Ils ne devaient le faire qu'une fois la descente verticale entamée. Mais si cela les rassurait de pouvoir gagner quelques secondes à l'arrivée...

La soute était un tube de métal obscur, sans hublots. Blade fut obligé de suivre les derniers stades de l'approche de l'objectif à l'interphone. À cinq minutes, le pilote rapporta l'objectif en vue. À quatre, il annonça que les deux transports du groupe de démolition commençaient la descente verticale. Aucun signe encore de résistance ennemie.

Le bruit des moteurs se modifia quand l'appareil entama son vol vertical. Le plancher se mit à rouler et tanguer légèrement, comme le pont d'un navire par gros temps, les deux cents tonnes de l'avion s'appuyant sur la poussée verticale de ses fusées.

Un nouveau bruit assourdissant retentit à l'arrière, semblable au sifflement d'un million de serpents, au déchirement de draps gigantesques. Le canonier de queue lâchait des groupes de missiles air-sol, déposant une muraille d'explosion et de fumée entre les avions et les canoniers ennemis. Blade sauta sur le siège de sa jeep de

commandement et tapa l'épaule du conducteur. L'homme détacha les cales et mit le moteur en marche mais Blade n'entendit rien. Le grondement et les vibrations étaient trop intenses.

Soudain il y eut un choc, quand le train d'atterrissage toucha le sol. Instantanément, le hurlement des réacteurs se tut. Mais le silence ne tomba pas. Les motos et les véhicules commençaient à vrombir, à gronder, à cracher de la fumée, et le canonnier de queue ouvrait le feu avec son canon jumelé de 30 mm. La lumière jaillit quand la trappe arrière s'ouvrit et s'abattit sur le sol pour former une rampe. Les premiers motards démarrèrent si vite qu'ils arrivèrent au bas de la rampe avant qu'elle soit complètement tombée. Ils s'envolèrent avec leurs machines et atterrirent dans un grincement de freins et de pneus. Heureusement, aucun ne tomba devant ses camarades. En colonne par quatre, les autres suivirent le mouvement. Pendant un instant, Blade eut l'impression de participer à un film sur les gangs de motards, plutôt qu'à une opération militaire. Enfin, la voie fut libre devant lui. Sans attendre les ordres, le conducteur de la jeep accéléra. La voiture dévala la rampe, cahota follement en touchant le sol, se redressa et s'éloigna de l'avion à toute allure.

Au-dessus d'eux, le canonnier continuait de tirer au hasard. Quand il cessa le feu, Blade se leva dans la jeep et regarda autour de lui. Sur sa droite et sa gauche, les autres avions s'étaient posés sans mal et les soldats débarquaient. À huit cents mètres devant eux se trouvait la gare où arrivaient les matières premières organiques et les aliments pour créer et nourrir les dragons et d'où les dragons adultes partaient. Blade vit un convoi de grands wagons à dragons juste sur sa route. En tête, la locomotive disparaissait dans la fumée dense du gas-oil en feu. Déjà quelques motards longeaient les wagons. Blade vit l'éclair d'une grenade, des explosions de roquettes, des portes volant en éclats, des dragons mourants ou blessés chancelant à la rencontre de nouvelles grenades.

L'un d'eux tomba devant un motard qui allait trop vite pour s'arrêter à temps. L'homme et la moto furent projetés dans les airs et se retournèrent. La jeep de Blade sauta sur les voies de chemin de fer, laissant derrière elle une haute colonne de fumée montant de la moto détruite et incendiée.

Les blindés et le camion-radio traversèrent les voies plus vite et rejoignirent la jeep, après quoi les quatre véhicules roulèrent côte à côte.

Un rapide coup d'œil de gauche à droite montra à Blade quatre canons ennemis, dont aucun ne tirait ; tous émettaient une épaisse fumée. Sur la première position, deux canons noircis et tordus se dressaient vers le ciel vide, alors que des motards à pied passaient par

les tentes des canonniers pour s'assurer que tous les morts resteraient bien morts. Les salves de roquettes avaient fait du bon travail.

L'objectif de la section de Blade était la station de radio de la base. C'était un bâtiment important, avec deux tours qui feraient d'excellents postes d'observation. Il se dit qu'il y installerait son poste de commandement. Il ne pensait pas que sa force d'assaut aurait besoin de beaucoup de commandement, mais il valait toujours mieux que l'officier responsable déniché un endroit où il pourrait être facilement trouvé en cas de besoin.

La radio de la jeep garda le silence pendant que la section roulait vers la station. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. La procédure opérationnelle standard exigeait le silence radio pour toutes les unités pendant le premier quart d'heure, à moins que quelque chose survienne pour provoquer une modification des plans.

Ils longèrent une longue série de tours de béton cylindriques, semblables à des silos géants. C'était les bacs de culture des dragons. Du sommet de l'une d'elles, une mitrailleuse envoya un pointillé de balles soulever la poussière en travers de la route de la section. Les tourelles des blindés pivotèrent et deux rafales de balles traçantes convergèrent sur la mitrailleuse. Le pointillé s'arrêta net. Une des voitures quitta la formation pour aller tirer une roquette à la base de la tour. Elle frémit, pencha presque élégamment d'un côté en laissant tomber des plaques de béton, puis elle s'écroula dans une gerbe de poussière. En tombant elle se fendit et vomit des bacs d'acier et des tuyaux, des dragons inachevés et un petit lac de bouillon de culture. Blade rappela le blindé. Les bacs de cultures étaient du ressort de l'équipe de démolition de la Compagnie B. Inutile de gaspiller dessus des roquettes qui pourraient être précieuses ailleurs.

Alors que les motards prenaient position, deux petits hélicoptères apparurent de la gauche en rase-mottes. Tous deux étaient armés, tous deux portaient l'insigne des Flammes Rouges. La mitrailleuse crépita à la porte de l'appareil de queue. Le camion-radio fit une embardée et dérapa quand un de ses pneus éclata. Mais le conducteur reprit le contrôle de son véhicule car tous les pneus étaient équipés de carcasses d'acier leur permettant de rouler dégonflés.

Les deux blindés ripostèrent. Un des hélicoptères plongea, toucha le sol à pleine vitesse et s'en alla faire des tonneaux sur plus de cent mètres, avant de se désintégrer. L'autre frémit, fuma mais poursuivit son vol et disparut derrière la station radio. Une brève fusillade et une colonne de fumée apprirent à Blade que les motards l'avaient éliminé.

Il sauta de la jeep. L'équipe d'observation descendit du camion-radio et se mit en marche vers une des tours-antennes. Soudain, une mitrailleuse ouvrit le feu de l'intérieur de la station et son crépitement

fut suivi par le grondement sec d'un lance-grenades. L'une d'elles tomba parmi le groupe d'observation, fauchant les quatre hommes. Blade se jeta à plat ventre, alors qu'une autre grenade volait au-dessus des blindés et explosait dans sa jeep. Des éclats de grenade, la jeep et le conducteur tombèrent en pluie dans toutes les directions quand les blindés ripostèrent.

Blade vit des fenêtres et des pans de mur se désintégrer sous le tir à bout portant. Puis deux des motards tirèrent des roquettes par les fenêtres. Elles firent sauter la plus grande partie du toit d'un côté de la station, et le reste s'effondra sur les Russlandais à l'intérieur. Une muraille de fumée monta des décombres en tournoyant. Les motards démontes se ruèrent baïonnette au canon.

Soudain, un sifflement aigu retentit dans le ciel, la terre trembla, et une salve d'obus de mortier explosa à cinquante mètres de la station radio. En quelques secondes, une fumée blanche recouvrit tout. Aussi sûrement que s'il avait entendu les ordres de l'ennemi, Blade comprit ce qui se passait. Quelque part de l'autre côté de la station, il y avait un gros bonnet des Flammes Rouges et ses gardes du corps du régiment d'élite de la Sécurité. Du côté de la Compagnie A se trouvaient les hélicoptères qui l'avaient amené et maintenant ils arrivaient pour le tirer d'affaire, sous le couvert de l'écran de fumée des mortiers.

Mais la fumée empêcherait aussi les hélicoptères de voir les blindés. Blade se dit que ce serait un coup de dés, mais pourquoi pas ? Un des objectifs du raid était de faire des prisonniers, et un général des Flammes Rouges serait le bienvenu. Bien sûr, ce n'était pas le genre de mission que devait tenter un colonel. Elle regardait le responsable sur le terrain. Mais, dans ce cas précis, le responsable sur le terrain était le colonel Richard Blade.

Rapidement, il exposa son plan aux équipages des deux blindés puis il consulta sa montre. D'après le signal radio de la Compagnie A, les hélicoptères avaient environ cinq kilomètres à couvrir. Cela faisait à peine cinq minutes de vol et deux étaient déjà passées.

Blade grimpa dans la tourelle du premier blindé et garda l'œil rivé sur la trotteuse de son chrono, en écoutant le fracas incessant des obus à fumée tombant de l'autre côté de la station. Il attendit d'entendre, entre deux explosions, le grondement des hélicoptères, puis il donna le signal.

Le premier hélicoptère surgit si bas qu'un de ses patins faillit emporter la tête de Blade. Le mitrailleur du deuxième blindé attendit tout juste le temps que l'appareil soit passé puis il tira. Une salve suffit. À trente mètres, les balles avaient carrément transpercé l'appareil. L'écrasement de sa chute se confondit avec l'explosion de

son réservoir.

Le deuxième hélicoptère subit le même sort mais le troisième passa, et son canonnier à la porte tua net le mitrailleur du second blindé. Puis il atterrit, ses pales frôlant presque le mur de la station. Blade vit une porte s'ouvrir dans ce mur et plusieurs hommes sortir en courant. L'un d'eux portait une capote de général et une casquette et dépassait tous les autres de la tête et des épaules. Il devait mesurer près de deux mètres.

Le mitrailleur du blindé de Blade rouvrit le feu sur l'appareil. La bulle vola en éclats, et le canonnier fut repoussé à la renverse dans la cabine. Blade leva son fusil et visa les silhouettes en fuite. Il visait bas, en regrettant son Enfield 7 merveilleusement précis. Il voulait mettre hors de combat sans tuer. Voir un tel prix lui échapper pour une balle mal placée...

Les hommes tombèrent, tous encore en vie. Blade changeait de chargeur, quand il aperçut du mouvement à la porte de l'hélicoptère. Un gros œuf noir en jaillit et roula sur le sol. Blade abattit l'homme à la porte mais la grenade était déjà arrivée à portée du grand général. Il la saisit fermement, la dégoupilla, se souleva et se jeta dessus. La grenade explosa à l'instant où les réservoirs de l'hélicoptère s'enflammaient.

Blade soupira. L'habitude du général Golovine de diriger personnellement les opérations clefs avait finalement eu raison de sa chance. C'était regrettable qu'il n'ait pas pu être capturé vivant, mais Blade ne pouvait guère en vouloir à Golovine d'avoir agi comme lui-même l'aurait fait dans un cas semblable.

Quoi qu'il en soit, Golovine était mort. Un raid qui coûtait aux Flammes Rouges leur chef du contre-espionnage ne pouvait être raté, quoi qu'il arrive par la suite.

Beaucoup de choses se passaient ailleurs, pendant que Blade était occupé de son côté. Alors que l'opération de nettoyage se poursuivait dans la station radio, Blade entra en contact avec chacune des unités sous son commandement.

Le groupe de démolition était en position. Trois des quatre tunnels des cavernes à dragons avaient sauté, le quatrième ne tarderait pas, et les charges d'explosifs étaient prêtes à être déposées au pied du barrage. La compagnie avait eu quelques petits ennuis avec deux douzaines de dragons déjà à la surface et prêts à être expédiés, mais tout était fini maintenant.

Il fut plus difficile de se faire une idée de ce qu'avait fait la force d'assaut. Les hommes avaient frappé durement et à fond mais s'étaient

dispersés dans toute la base et commençaient seulement à se regrouper pour rassembler des prisonniers et détruire des installations.

Les pertes paraissaient faibles. Une compagnie avait perdu plus de la moitié d'un peloton, devant un nid de mitrailleuses imprévu. La propre réserve de Blade avait douze morts. Autrement, les rapports n'en signalaient que deux ou trois, ici ou là.

La Compagnie A annonça la destruction de la position de mortiers. Quelques minutes plus tard, la terre trembla tandis que les équipes de démolition du groupe d'assaut passaient à l'action. Le tonnerre des explosions parvenait à Blade à travers la fumée, suivi par le grondement des bâtiments qui s'écroulaient et le crépitement de l'incendie.

La fumée du barrage de mortier et des hélicoptères en feu commença enfin à se dissiper, et les bombardiers arrivèrent à basse altitude, tous les dix. Blade se brancha sur leur fréquence pour écouter la joyeuse description du chaos qu'observaient les pilotes. Au bout d'une minute, il reçut leur rapport.

Ils avaient bien accompli leur mission. Deux avions seulement avaient survolé l'objectif, mais la seule base aérienne ennemie importante dans un rayon de huit cents kilomètres serait inutilisable pendant au moins deux jours. Ils avaient abattu cinq chasseurs ennemis au-dessus du terrain et, en revenant, ils avaient ajouté à leur palmarès quatre autres chasseurs, un transport de troupes et deux hélicoptères.

Blade les félicita mais ne put leur donner d'autres objectifs. La base des dragons se désintégrait si rapidement sous les mains de la force d'assaut que les bombardiers n'avaient plus rien à faire sinon servir de couverture aérienne jusqu'à la fin.

La plus formidable de toutes les explosions secoua alors le sol si violemment que le conducteur du camion-radio faillit perdre le contrôle de son véhicule. Blade se demanda si le groupe de démolition avait fait sauter le barrage prématurément. Puis il vit des flammes monter du dépôt de carburant. La fumée s'éleva pour aller épaissir le nuage qui couvrait la base et projetait son ombre sur les ruines.

Blade entendit le grondement des avions de transport qui prenaient de l'altitude. Il leva les yeux et vit passer les transports du groupe de démolition, du vol vertical à l'horizontal. Cela signifiait que les charges du barrage étaient en place. Il tâta la poche gauche de son battle-dress. Sur un bout de papier, il avait le code pour faire sauter les détonateurs par radio si le système à retardement ne marchait pas.

Alors que le camion de Blade arrivait au point de chute, les pilotes commencèrent à abandonner les bombardiers. Un par un, ils passèrent

assez bas, ralentirent et s'éjectèrent. Les sièges éjectables les projetèrent très haut dans les airs, leurs parachutes jaunes et blancs se déployèrent, et les motards partirent en vrombissant pour les chercher. Blade sentait leur impatience de suivre le groupe de démolition et de se tirer de là en vitesse !

Le camion de Blade roula jusqu'à l'extrême bord de la gorge. Au moment où il mit pied à terre, l'avion transportant le groupe de blocage le survola en ramenant ses ailes à la position grande vitesse.

Un par un, les bombardiers sans pilotes piquèrent du nez et s'écrasèrent en explosant. L'un d'eux tomba au bord du précipice, rebondit et plongea sur les dragons dans le fond. Blade regarda les monstres affolés se piétiner, s'attaquer, se jeter contre la paroi rocheuse dans leur panique pour tenter en vain de l'escalader.

Sur ce, le lac artificiel au-delà du barrage se souleva en une monstrueuse coupole d'eau. Les trois charges avaient dû exploser ensemble. Le barrage ne s'écroula pas, il fut emporté par la force combinée des explosifs et de l'eau. Un pan large de cent mètres et haut de presque autant se volatilisa avant que le son ou l'onde de choc de l'explosion parvienne jusqu'à Blade. Le grondement tonnant de l'eau suivit, puis les rugissements des dragons.

Finalement Blade recula et déclara :

— Beau travail, messieurs. Maintenant, rentrons chez nous.

CHAPITRE XXIV

Les avions de transport rentrèrent tous les onze, ainsi que tous les hommes, sauf cinquante du Commando Blade. Ils amenaient avec eux plus de cent prisonniers, ainsi qu'un lot disparate, mais précieux, de dossiers, de codes, de documents, d'instruments et ainsi de suite.

Ils laissaient derrière eux près de mille morts ennemis, ils avaient bien rempli leur mission, ils avaient réduit à néant la possibilité de guerre génétique des Flammes Rouges et accompli bien d'autres prouesses.

La mort du général Golovine allait plonger le contre-espionnage russe dans la confusion, et l'inévitable purge de ses partisans achèverait de semer le chaos. Le contre-espionnage des Flammes Rouges mettrait au moins un an à s'en remettre, l'année la plus cruciale de la guerre.

La mission eut des effets encore plus spectaculaires. Deux semaines après le raid, les Flammes Rouges retirèrent du front gallais pas moins de dix divisions, avec toute leur intendance et leur soutien aérien. Elles furent affectées à la défense du territoire. L'empire d'Anglor en profita pour renforcer sa Huitième Armée avec cinq divisions d'infanterie et la 71^e Brigade aéroportée. L'offensive des Flammes Rouges en Gallia était bien remise, au moins jusqu'au printemps prochain. À ce moment, la Huitième Armée serait assez forte non seulement pour se défendre mais aussi pour écraser l'ennemi.

R résuma la chose en quelques mots bien sentis :

— Jamais encore dans l'histoire du conflit humain si peu en ont jeté autant dans une aussi grande panique et en si peu de temps.

Il ne fut pas surprenant, donc, que le Commando Blade soit constitué en unité régulière. Il fut rebaptisé Commando Douze et placé sous le commandement de la division des Opérations Spéciales.

Il ne fut pas surprenant non plus que le général Sir Morgan Strong soit mis à la retraite. Certains voulaient le faire passer en conseil de guerre, mais on estima qu'il était assez puni en ayant à passer toute la guerre à élever des poulets dans le Dorsetshire.

Finalement, personne ne fut surpris quand le colonel Richard Blade reçut, de la main même de Sa Majesté Impériale Charles VI, la plus haute décoration militaire d'Anglor, la Croix Impériale.

— Chaque homme de votre commando semble avoir accompli un exploit le rendant digne de cette croix, déclara l'empereur en épinglant la décoration sur la tunique de Blade. Mais naturellement, nous ne pouvons conférer six cents Croix Impériales. Nous vous présentons donc cette haute récompense non seulement pour vos propres services exceptionnels et héroïques mais en gage de reconnaissance à tous les hommes sous votre commandement.

— Je comprends, sire, répondit Blade.

Le temps était gris à Londres et la première neige tombait lentement. R était déjà assis à l'arrière de la Rolls-Royce quand Blade et Rilla arrivèrent en se tenant par le bras. Cette fois, ils ne partaient pas en vacances. Dans l'attaché-case de Blade, il y avait la documentation complète sur les avions de transport d'assaut, y compris les formules des alliages spéciaux et du carburant chimique. Il partait dans les Midlands, pour discuter d'améliorations avec les ingénieurs d'Avro.

Dans la serviette de Rilla, il y avait toutes ses notes sur la manipulation génétique et les processus de clonage. Elle partait plus loin encore dans le nord, à l'université d'Édimbourg. Elle y ferait des conférences sur ses découvertes, devant les plus grands médecins et biologistes. Elle ne parlerait pas de leur potentiel militaire mais de leur valeur contre le cancer. Blade sentait l'immense bonheur qu'elle en éprouvait. Il la voyait presque irradier de joie dans le crépuscule gris sale qui recouvrait la ville.

La nuit commença à tomber alors qu'ils roulaient vers l'aéroport. Blade tenait la main de Rilla, assise à côté de lui, en regardant les deux demi-lunes dégagées sur le pare-brise par les essuie-glaces.

— Fatigué, Richard ? demanda R et, pour une fois, sa voix fut exactement celle de J.

Blade sourit.

— Non, pas précisément. Un peu accablé peut-être par toutes les activités de la cour. Je vais m'appliquer à ne plus jamais mériter une autre haute décoration, si je le peux. Les Russlandais ne me font pas peur, mais la cour impériale est une autre affaire.

— Je doute que vous y arriviez, répliqua R en riant. Certainement pas tant que vous commanderez l'armée privée de la division des Opérations Spéciales, et je puis vous assurer que votre perte de ce commandement n'est pas pour bientôt.

— Peut-être, murmura Rilla.

Son sourire était un peu forcé. Elle acceptait la possibilité que Blade soit tué mais ce n'était certainement pas son sujet de

conversation préféré.

Blade lui pressa la main et fouilla dans sa poche pour prendre ses cigarettes. Ses doigts se refermaient sur le paquet, quand une nuit noire et un feu rouge explosèrent dans sa tête. Il s'entendit gémir, il sentit qu'il se cramponnait à Rilla, il l'entendit étouffer un cri tant il lui meurtrissait la main. Il savait ce qui lui arrivait. L'ordinateur de Lord Leighton reprenait le contrôle de son cerveau, le modifiait et le manipulait pour qu'il puisse de nouveau vivre et se déplacer dans la Dimension Normale, en Angleterre à la place de l'Anglor.

Que faire avec Rilla ? S'il ne la lâchait pas, peut-être viendrait-elle avec lui, avec ses dossiers, ses découvertes, son savoir, tout. Mais s'il l'entraînait, survivrait-elle au voyage à travers les dimensions ? Pourrait-elle...

Et puis il s'aperçut qu'il n'avait plus le choix parce que la douleur dans sa tête avait pétrifié tous ses muscles ; même s'il l'avait voulu, il n'aurait pu lâcher la main de Rilla. La douleur lui martelait les tempes, enflait sous son crâne, venait par grandes vagues grondantes qui l'assourdisaient.

Cependant, il était encore capable de penser et l'idée qui lui vint fut presque aussi cauchemardesque que les dragons. R était assis là à côté de lui, il voyait tout ce qui se passait, il observerait tout ce qui allait arriver. R observait... À travers la brume de douleur, Blade distinguait encore son visage, son expression de concentration intense et de brûlante curiosité. R observait et il continuerait d'observer jusqu'à ce que le siècle soit vide à côté de lui.

Peut-être R n'avait-il pas encore percé le secret des origines de Blade. Mais maintenant... maintenant il aurait pratiquement tout ce qu'il lui fallait pour les deviner, pour deviner le secret de la Dimension X.

Sur ce, miséricordieusement, la douleur effaça tout, et Blade perdit connaissance.

CHAPITRE XXV

Blade s'assit dans le grand fauteuil de cuir marron devant le feu et J dans le noir.

— Whisky ? proposa J.

Blade secoua la tête. Il voulait achever de faire son rapport et rentrer chez lui. Il s'était rarement senti aussi épuisé, mentalement et physiquement.

— Très bien, dit son chef et il alluma un cigare, qu'il fuma un moment en silence. Les alliages et le carburant que vous avez rapportés se complètent. Les avions construits avec les alliages ont besoin du carburant pour fonctionner au maximum. Et, naturellement, les appareils employant le carburant ont besoin d'être construits avec ces alliages. Autrement leurs moteurs fondraient tout simplement.

— Je m'en doutais. Quelles sont les perspectives, pour la production des deux ?

— Assez bonnes pour que les droits de production valent immédiatement un million de livres, déclara J. C'est tout à fait prometteur.

Blade ne s'intéressait pas autant à ces promesses qu'il l'aurait dû. Bien sûr, une fois le carburant et les alliages mis au point, l'industrie aérospatiale de la Grande-Bretagne serait la première du monde. Mais c'était l'avenir. Il avait des choses plus urgentes en tête.

— Et Rilla ?

— Ses notes sont exceptionnellement complètes, pour sa propre dimension. Cependant, une grande partie de ce qui allait de soi pour elle n'est pas si courant ici. Tout de même, nous avons quelque chose dont la valeur est énorme et qui peut se réaliser assez facilement. Ce ne sera pas un nouveau cas comme celui de la teksine. Mais il faudra attendre quelques années avant que nous puissions utiliser les découvertes de Miss Haran, que ce soit pour guérir le cancer ou pour fabriquer des dragons.

La tentative de plaisanterie tomba à plat. Blade sentit que le cœur de J n'y était pas, d'ailleurs.

— Non, je voulais dire... comment va-t-elle ? Je n'ai pas encore eu l'autorisation de la voir, alors je suppose qu'elle se remet lentement de la transition mais...

— Richard, interrompit J avec une immense compassion, Rilla s'est totalement remise, physiquement. Mais mentalement... elle ne va pas si bien.

— Comment... à quel point... ?

— Elle n'a pas plus de raison qu'un bébé de six mois.

Un long silence tomba. Blade regardait fixement le feu de bois. Rarement, ou plutôt jamais, il ne s'était senti aussi mal, dans aucune dimension. Rilla avait perdu la raison et, tout bien considéré, il était responsable. Il aurait pu la laisser en Anglor. Il aurait dû...

— Merci, murmura-t-il enfin, et il se leva pour prendre congé.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge
Usine de La Flèche, le 13-11-1980
6651-5 – N°d'éditeur 10727, 4^e trimestre 1980.